Consultation
sur place
BIBLIOTHÈQUE DE SCIENCES PO
1 557 911

HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE
DES
PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER.

MUSÉUM NATIONAL DES SCIENCES NATURELLES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Éthiopiens. — Egyptiens. — Hébreux (*suite*). — Grecs.

G 2264

TOME II.

PARIS,

MARCEL, rue du faubourg St-Antoine, 123, Cour de la Bonne-Graine, 16, au premier.

J. BRY aîné, éditeur des *Veillées Littéraires,* rue Guénégaud, 29.

Au bureau de la **Propagande Démocratique et Sociale,** rue des Bons-Enfants, 1.

1849.

G
2264

HISTOIRE DÉMOCRATIQUE

DES

PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

IMPRIMERIE NOIZETTE, JEANRASSE ET Ce,
Faubourg Saint-Antoine, 159

63.452

HISTOIRE
DÉMOCRATIQUE

DES

PEUPLES ANCIENS ET MODERNES

PAR

AGRICOL PERDIGUIER

FONDATION NATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES
BIBLIOTHÈQUE

Temps Anciens.

Éthiopiens. — Egyptiens. — Hébreux (*suite*). — Grecs.

TOME ~~IV.~~ 2

G 2264

PARIS,

MARCEL, rue du faubourg St-Antoine, 123, Cour de la Bonne-Graine, 16, au premier.

J. BRY aîné, éditeur des *Veillées Littéraires*, rue Guénégaud, 29.

Au bureau de la **Propagande Démocratique et Sociale,** rue des Bons-Enfants, 1.

1849.

ÉTHIOPIENS.

Premiers temps. — Gouvernement.

Les Éthiopiens se disent les premiers de tous les hommes; l'Égypte serait une de leurs colonies; et leur prétention est en partie justifiée par la science moderne, qui fait naître une race sur le mont de la Lune. Diodore dit : « On soutient que les Éthio-« piens sont les premiers de tous les hommes, et « que les preuves en sont évidentes. D'abord, tout « le monde étant à peu près d'accord qu'ils ne « sont pas venus de l'étranger, et qu'ils sont nés « dans le pays même, on peut, à juste titre, les « appeler Autochthones. »

Diodore dit ensuite comment la terre a pu les former; comment ils ont les premiers vénéré les dieux; comment, grâce à leur mérite, ils n'ont jamais subi un joug étranger.

Le roi d'Éthiopie est choisi dans la classe des prêtres et nommé par élection; le peuple vénère, adore ce roi, suivant Diodore, qui ajoute : « Le nou-

veau roi se soumet au régime prescrit par les lois, et suit en général les usages héréditaires; il ne peut distribuer de bienfaits ni infliger de châtiments que selon les règles établies primitivement. Il lui est défendu de mettre à mort aucun de ses sujets; il ne peut pas même punir l'accusé qui mérite la peine capitale Dans ce dernier cas, il se borne à envoyer un de ses serviteurs, avec un certain emblème de mort, pour annoncer au criminel la sentence qui le frappe. Dès que le criminel aperçoit cet emblème, il entre dans la maison, et s'ôte lui-même la vie. »

Diodore de Sicile continue ainsi :

« Les prêtres chargés du culte divin exercent l'autorité la plus absolue, puisqu'ils peuvent, si l'idée leur vient dans l'esprit, dépêcher au roi un message et lui ordonner de mourir. Ils déclarent alors que telle est la volonté des Dieux, et que de faibles humains ne doivent point mépriser les ordres des immortels. Ils font entendre encore d'autres raisons qu'un esprit simple accueille toujours avec confiance, *élevé qu'il est dans les vieilles traditions dont il ne peut s'affranchir*, et ne trouvant aucune objection contre des ordres si arbitraires. C'est ainsi que dans les siècles précédents, *les rois ont été soumis aux prêtres, non par la force des armes, mais par l'influence de craintes superstitieuses.* »

Cependant, si le roi est l'esclave des prêtres, beaucoup d'hommes sont les esclaves du roi, et les paroles ci-après le prouvent, bien qu'exagérées sans doute : « Lorsque ce roi a perdu un membre du

corps par un accident quelconque, dit Diodore, tous ses familiers se privent volontairement du même membre; car ils regardent comme une chose honteuse que le roi étant, par exemple, boiteux, les courtisans puissent marcher droit, et que tous, quand il sort, ne puissent pas le suivre en boitant. Il est aussi d'usage qu'à la mort du roi tous ses amis se laissent mourir volontairement; ils croient par là donner des témoignages glorieux de leur affection sincère. Il n'est donc pas facile d'attenter, chez les Éthiopiens, aux jours du roi; car le roi et ses amis ont un égal intérêt à sa conservation. Telles sont les lois et les coutumes des Éthiopiens qui habitent la métropole (la ville de Méroé). L'île de Méroé est la partie de l'Éthiopie voisine de l'Égypte.»

Tribus éthiopiennes. — Race noire.

« Il existe beaucoup de tribus éthiopiennes, dont les unes habitent les deux rives du Nil et les îles formées par ce fleuve, les autres habitent les confins de l'Arabie, et d'autres vivent dans l'intérieur de la Libye (l'Afrique). Presque tous ces Éthiopiens, et surtout ceux qui sont établis sur les bords du Nil, ONT LA PEAU NOIRE, LE NEZ ÉPATÉ ET LES CHEVEUX CRÉPUS. Leurs mœurs sont très sauvages et féroces comme celles des bêtes auxquelles ils ressemblent, non pas tant par leur caractère que par leurs habitudes. Leur corps est sale et leurs ongles très longs comme ceux des animaux; ils sont étrangers aux sentiments d'humanité; quand ils parlent, ils ne font entendre qu'un son de voix aigu; enfin ils ne

cherchent point à se civiliser comme les autres nations ; leurs mœurs diffèrent entièrement des nôtres.

« Ils ont pour armes des boucliers de cuir de bœuf, des piques courtes, des lances recourbées ; quelquefois ils se servent d'arcs de bois de quatre coudées de long, qu'ils bandent avec le pied. Après que toutes les flèches sont lancées, ils combattent avec des massues de bois. Ils font aussi porter les armes aux femmes, qui sont obligées de servir pendant un certain temps ; la plupart d'entre elles portent un anneau de cuivre passé dans une des lèvres de la bouche. Quelques-uns de ces Éthiopiens vont tout nus; seulement, pour se préserver des chaleurs, ils se servent des premiers objets qui tombent sous leur main.

« Quant à la nourriture, les uns vivent d'un fruit aquatique qui croît naturellement autour des étangs et dans les endroits marécageux; les autres cueillent les sommités les plus tendres des végétaux qui leur donnent pendant les fortes chaleurs un ombrage rafraîchissant; d'autres sèment du sésame et du lotus; il y en a qui se nourrissent des racines les plus tendres des roseaux. Comme beaucoup d'entre eux sont exercés à manier l'arc, ils tirent un grand nombre d'oiseaux dont la chasse leur procure d'abondants aliments; mais la plupart vivent de la chair, du lait et du fromage de leurs troupeaux. » (Diodore de Sicile.)

Tribus en communauté.

Diodore nous rapporte l'histoire d'une île dont

les habitants vivaient en communauté. « Le climat y est très tempéré, dit-il, parce que l'île est située sous la ligne équinoxiale ; les habitants ne souffrent ni de trop de chaleur ni de trop de froid. Il y règne un automne perpétuel. Les jours sont constamment égaux aux nuits, et à midi les objets ne jettent point d'ombre, parce que le soleil se trouve alors perpendiculairement sur leur tête.

« Les habitants sont distribués en familles ou en tribus, dont chacune ne se compose que de quatre cents personnes au plus. Ils vivent dans les prairies où ils trouvent tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, car la bonté du sol et la température du climat produisent plus de fruits qu'il ne leur en faut.

« Le mariage n'est point en usage parmi eux ; les femmes et les enfants sont entretenus et élevés à frais communs avec une égale affection. Les enfants encore à la mamelle sont souvent changés de nourrice, afin que les mères ne reconnaissent pas ceux qui leur appartiennent. Comme il ne peut y avoir ni jalousie ni ambition, les habitants vivent entre eux dans la plus parfaite harmonie. »

Que notre auteur ait puisé son récit dans des relations de voyages, dans les rêves de Platon ou ailleurs, nous l'avons soumis à nos lecteurs, et nous n'avons pas à le discuter.

Les Ichthyophages, peuplade sauvage.

Laissons Diodore nous peindre la vie des ICHTHYOPHAGES, Éthyopiens des plus sauvages :

« Quelques-uns de ces barbares, dit-il, vivent absolument nus ; ils ont en commun leurs troupeaux ainsi que leurs femmes et leurs enfants, n'éprouvant d'autres sentiments que celui du plaisir et de la douleur ; ils n'ont aucune idée de l'honnête et du beau ; leurs habitations sont établies dans le voisinage de la mer, dans des rochers remplis de cavernes, de précipices et de défilés, communiquant entre eux par des passages tortueux. Ils ont tiré parti de ces dispositions de la côte, en fermant avec des quartiers de roches toutes les issues de leurs cavernes, dans lesquelles les poissons sont pris comme dans un filet. Car, à la marée montante, qui arrive deux fois par jour, ordinairement à la troisième et à la neuvième heure, la mer recouvre tous les rochers de la côte, et les flots portent avec eux une immense quantité de poissons de toute espèce qui s'arrêtent sur le rivage, et s'engagent dans les cavités des rochers, où ils sont attirés par l'appât de la nourriture. Mais au moment de la marée basse, lorsque l'eau se retire des interstices et des crevasses des pierres, les poissons y restent emprisonnés ; alors tous les habitants se rassemblent sur le rivage avec leurs femmes et leurs enfants comme s'ils étaient appelés par un ordre émané d'un seul chef ; se divisant ensuite en plusieurs bandes, chacun court vers l'espace qui lui appartient en poussant de grands cris, comme les chasseurs lorsqu'ils aperçoivent leur proie. Les femmes et les enfants prennent les poissons les plus petits et les plus proches du bord, et les jettent sur le sable ; les

individus plus robustes se saisissent des poissons plus grands. La vague rejette non seulement des homars, des murènes et des chiens de mer, mais encore des phoques et beaucoup d'autres animaux étrangers et inconnus. Ignorant la fabrication des armes, les habitants les tuent avec des cornes de bouc aiguës, et les coupent en morceaux avec des pierres tranchantes. C'est ainsi que le besoin est le premier maître de l'homme; il lui enseigne à tirer de toutes les circonstances le meilleur parti.

« Quand ils ont ramassé un assez grand nombre de poissons, ils les emportent et les font griller sur des pierres exposées au soleil. La chaleur est si excessive qu'ils les retournent après un court intervalle, et les prenant ensuite par la queue, ils en secouent les chairs qui, amolies par le soleil, se détachent facilement des arêtes. Ces dernières, jetées en un grand tas, sont réservées à des usages dont nous parlerons plus loin. Quant aux chairs ainsi détachées, ils les mettent sur une pierre lisse, les foulent sous les pieds pendant un temps suffisant, en y mêlant le fruit du paliurus (espèce de nerprun); ils forment une pâte colorée avec ce fruit, qui paraît en même temps servir d'assaisonnement; enfin, ils font de cette pâte bien pétrie des gâteaux sous forme de briques oblongues, qu'ils font convenablement sécher au soleil. Ils prennent leurs repas en mangeant de ces gâteaux, non point en proportion déterminée par le poids et la mesure, mais autant que chacun en veut, n'ayant dans leurs jouissances d'autres mesures que celles de l'appétit naturel.

Leurs provisions se trouvent toujours toutes prêtes et Neptune leur tient lieu de Cérès.

« Cependant il arrive quelquefois que la mer roule ses flots sur les bords, qu'elle couvre pendant plusieurs jours, en sorte que personne ne peut en approcher. Comme ils manquent alors de vivres, ils commencent par ramasser des coquillages dont quelques-uns pèsent jusqu'à quatre mines (plus d'un kilogramme et demi); ils en cassent la coquille avec de grosses pierres et en mangent la chair crue, d'un goût semblable à celle des huîtres. Ainsi, lorsque la continuité des vents fait enfler la mer pendant longtemps, et s'oppose à la pêche ordinaire, les habitants ont, comme nous venons de le dire, recours aux coquillages. Mais lorsque cette nourriture vient à manquer, ils ont recours aux arêtes amoncelées; ils choisissent les plus succulentes, les divisent dans leurs articulations et les écrasent sous leurs dents; quant à celles qui sont trop dures, ils les broient préalablement avec des pierres et les mangent comme des bêtes féroces dans leurs tanières. C'est ainsi qu'ils savent se ménager une provision d'aliments secs.

« Les ICHTHYOPHAGES tirent de la mer des avantages extraordinaires et incroyables. Ils se livrent à la pêche quatre jours de suite, et passent leur temps dans de joyeux festins, en s'égayant par des chants sans rhythme. Puis, pour perpétuer leur race, ils vont se joindre aux premières femmes que le hasard leur offre; ils sont libres de tout souci, puisque leur nourriture est toujours toute prête. Le cin-

quième jour, ils vont tous ensemble boire au pied des montagnes. Ils trouvent là des sources d'eau douce, où les nomades abreuvent leurs troupeaux. Leur marche ressemble à celle d'un troupeau de bœufs ; ils font entendre des cris inarticulés, un bruit de voix confus. Les mères portent sur leurs bras les enfants encore à la mamelle, et les pères ceux qui sont sevrés, tandis que les enfants, ayant plus de cinq ans, accompagnent leurs parents en courant et en jouant, et se font de ce voyage une fête de réjouissance. Car, la nature qui n'est pas encore pervertie, place le souverain bien dans la satisfaction des besoins physiques, et ne songe pas aux plaisirs recherchés. Quand ils sont arrivés aux abreuvoirs des nomades, ils se remplissent tellement le ventre de boisson qu'ils ont de la peine à se traîner. Pendant toute cette journée ils ne mangent rien; chacun se couche par terre, tout repu, suffoquant de plénitude et tout semblable à un homme ivre. Le lendemain ils retournent manger du poisson et continuent ce régime périodique pendant toute leur vie. Les Ichthyophages qui habitent les étroites vallées du littoral, et qui mènent ce genre de vie, sont, grâce à la simplicité de leur nourriture, rarement atteints de maladies; cependant ils vivent moins longtemps que nous. »

Diodore nous dit que la vie moyenne des hommes de son temps était de trente ans. Je recommande sa remarque à quelques-uns des statisticiens de la terre de France : ils pourront en faire usage dans leurs savantes combinaisons.

Les Troglodytes, peuplade sauvage.

« ..... Nous allons maintenant, dit Diodore, nous occuper des Troglodytes.

« Les TROGLODYTES sont appelés *nomades* par les Grecs, parce qu'ils mènent avec leurs troupeaux une vie de pasteurs. Ils sont divisés en tribus qui ont chacune leur chef. Leurs femmes et leurs enfants sont en commun, à l'exception de la femme unique du chef. Celui qui a approché d'elle est condamné par le maître à payer comme amende un certain nombre de moutons. A l'époque des vents étésiens, qui leur amènent de grandes pluies, ils se nourrissent de sang et de lait qu'ils mêlent ensemble et qu'ils font bouillir quelques instants... Livrés au soin de leurs troupeaux, ils vont d'un lieu à un autre, évitant le séjour fixe dans un même endroit. Tous les Troglodytes se font *circoncire à la manière des Egyptiens*, excepté ceux qui se trouvent accidentellement *mutilés*, et qui se nomment pour cela *kolobes*. »

Diodore nous parle de plusieurs tribus d'Ichthyophages et de Troglodytes, et d'un grand nombre d'autres variétés d'hommes, qui toutes se distinguent par des mœurs, par des habitudes des plus singulières. Disons, pour nous dispenser de le suivre plus longtemps, que ce qu'il nous raconte ressemble un peu à ce que nous ont dit les voyageurs européens des habitants du Nouveau-Monde, au grand étonnement de l'Europe entière.

Tribus civilisées.

Il y avait en Ethiopie, à côté des peuplades sauvages, méprisant tout progrès, des populations intelligentes, parfaitement éclairées, et chez lesquelles les sciences et les arts étaient cultivés avec succès.

« Il est avéré, dit M. Héeren, auteur contemporain, qu'une tribu éthiopienne arriva à une haute civilisation, qu'elle habita des villes, éleva des temples et de grands édifices; posséda, sinon une écriture de caractères, du moins d'hiéroglyphes; connut des institutions publiques et des lois; répandit de très bonne heure la renommée de ses lumières sur une grande partie de la terre, et donna enfin naissance à l'État de Méroé.

« Ce n'est que récemment qu'on a soulevé le voile mystérieux qui couvrait cet Etat; mais ce ne fut pas Méroé seul qui sortit des ténèbres; il parut avec lui un nouveau monde d'antiquité dont jusqu'alors on n'avait pas même soupçonné l'existence. Les limites méridionales de l'Égypte avec les dernières cataractes du Nil avaient été considérées jusqu'alors comme les bornes assignées à l'art antique et à la civilisation ancienne; on poussa plus avant, sur le Nil et dans son voisinage, car Bruce et ses devanciers avaient préféré le chemin par le désert de la Nubie, et l'on découvrit cette chaîne de monuments qui excitèrent depuis l'admiration de tous les antiquaires, non-seulement par leur nombre, mais par leurs formes grandioses. Un temple succédait à l'autre, ou sur terre ou sous

terre ; en quittant un monument, on en apercevait déjà un autre ; des colosses, ensablés jusqu'aux épaules, s'élevaient encore par dessus, et décélaient les constructions gigantesques qu'ils dérobaient aux regards.

« On avança toujours, et on vit paraître des groupes entiers de pyramides, parsemés de temples à perte de vue ; des débris de villes, et enfin ceux de Méroé dans le lointain ; le désir qu'on avait osé former se trouva accompli ; l'ancien temple de Jupiter Ammon se trouvait encore à sa place. »

Je ne m'arrêterai pas davantage sur cette nation, vu que je ne puis y consacrer que peu de pages, et que du reste, ses lois, ses dieux, sa religion, ses superstitions, ayant une conformité frappante avec tout ce qui est particulier à l'Égypte, il me semblera traiter encore de celle-là en traitant de celle-ci.

Je ne parle pas des rois, des reines, des événements politiques de l'Éthiopie. parce que toute cette histoire est trop confuse, et que nous en tirerions trop peu d'enseignements pour nos lecteurs.

ÉGYPTIENS.

Premiers temps. — Divinités.

Les Égyptiens, ainsi que les Éthiopiens, se croient les plus anciens de tous les hommes. Ils prétendent qu'ils sont nés du limon de leur sol; et le système de création que j'ai rapporté dans l'introduction de cet ouvrage est le leur propre.

Le soleil, la lune, furent leurs premières divinités. Ils nommèrent l'une Osiris et l'autre Isis. Ils les personnifièrent, ils les marièrent, et ces dieux devinrent ainsi des êtres agissant sous des formes humaines. A ces deux premières divinités, il s'en ajouta d'autres : chaque élément occupa dans la hiérarchie céleste un rang particulier. Les Égyptiens eurent leur Jupiter, leur Bacchus, leur Hercule et tous les dieux mythologiques. Les animaux même furent divinisés en raison des services qu'ils rendaient aux hommes.

Pour les anciens Égyptiens, c'est Isis, leur bonne déesse, qui découvre l'usage du froment et de l'orge;

c'est Osiris, le plus grand de leurs dieux, qui apprend aux hommes la culture des champs, et qui, par ses bienfaits, les retire de l'état sauvage.

Isis a donné des lois de justice aux hommes, et Osiris et ses compagnons ont fondé dans la Thébaïde d'Égypte une ville à cent portes ; qui prit d'abord le nom d'Hérapolis, ensuite celui de Thèbes. Osiris et Isis ont honoré les inventeurs des arts et tous ceux qui enseignaient aux hommes les choses utiles.

Je ne parle pas de Typhon, d'Orus, d'Anubis et d'une foule d'autres divinités perverses ou bienfaisantes, vu que la mythologie doit prendre très peu de place dans cet écrit.

Hermès, qu'on appelle aussi Thoth, le premier, établit une langue commune, donna des noms aux objets qui n'en avaient pas ; institua les sacrifices et le culte des dieux ; il enseigna aux hommes l'astronomie, la musique, la palestre, la danse et les exercices du corps. Hermès recevait ses inspirations d'Osiris même ; il est donc le fondateur de la religion des Égyptiens.

Ce sont les dieux et les amis des dieux qui répandent sur la terre les connaissances utiles, l'agriculture, l'industrie, les sciences, les arts.

L'Egypte est une terre de mystère... son antiquité est bien certaine, mais ses origines sont aussi obscures que celles de tous les peuples.

Les Égyptiens, comme les Éthiopiens, ont d'abord adoré le soleil et la lune, et ensuite les bienfaiteurs des hommes, qu'ils ont divinisés, et auxquels ils

ont donné les noms des dieux les plus grands.

Il se pourrait aussi qu'Isis et Osiris n'eussent été que des mortels bienfaisants, que leurs bienfaits mêmes rendirent immortels.

Quoi qu'il en soit, on place aux premiers temps de l'Égypte le règne du soleil, des dieux, des demi-dieux. Diodore dit : « Suivant le rapport de quel-« ques mythologistes, les dieux et les héros ont « d'abord régné sur l'Égypte pendant l'espace de « dix-huit mille ans. »

Le règne des divinités et des hommes extraordinaires aurait commencé trente-six mille ans avant Jésus-Christ, suivant certaines traditions que l'on copie sans y ajouter une grande importance, et se serait prolongé un temps considérable.

Ménas, Busiris, Uchœrus, Mœris, Sésostris.

« Après le règne des dieux, MÉNAS fut, d'après la tradition, roi d'Égypte ; il introduisit l'usage des tables, des lits, des riches tapis, en un mot le luxe et la somptuosité. » (Diodore.)

Ce Ménas, ou Ménès, que d'autres appellent Misraïm, aurait régné en 2965, avant notre ère, dans la haute Égypte. D'autres parties du sol purent, peu après, être occupées par d'autres souverains, mais nous ne connaissons d'une manière positive ni leurs noms, ni quels furent leurs premiers successeurs; nous ne connaissons pas davantage les successeurs immédiats de Ménas. Qu'on ne soit donc pas étonné si rien ne s'enchaîne dans notre récit, et si nous ne nous arrêtons que sur peu de noms. On

sait, du reste, que la nature de ce travail exige de la rapidité. Je ne veux pas faire une analyse complète de l'histoire, un vrai squelette par conséquent, mais m'arrêter seulement sur les points essentiels, afin de laisser au moins, dans l'esprit des lecteurs auxquels je destine plus particulièrement ce livre, quelque chose d'utile.

D'où Ménas tirait-il son origine? De l'Assyrie, disent les uns, et il était fils de Cham et petit-fils de Noé; il était Éthiopien, disent les autres, et ses aïeux avaient été enfantés sur le mont de la Lune; aussi c'est dans la haute Égypte, sur les confins de l'Éthiopie, qu'il fixa d'abord le siége de son empire, vu que tout le reste de l'Égypte était encore submergé. Je ne discuterai pas ces deux opinions.

Assez longtemps après Ménas, Busiris bâtit la ville de Thèbes (2556 ans avant J.-C.).

Uchoerus, suivant Diodore, fonda Memphis, la ville la plus célèbre de l'Égypte, et fit élever des palais en grand nombre (2200 ans av. J.-C.).

Douze générations après le roi Uchœrus, Moeris, reconnu souverain de l'Égypte, construisit, à Memphis, les Propylées septentrionaux, et fit creuser le lac qui porte son nom. Il avait laissé un espace libre au milieu pour y construire un tombeau et deux pyramides. De grands travaux furent exécutés sous Mœris, dont il faut rapporter le règne à environ 2040 ans avant J.-C.

Sésostris régnait en 1722 avant notre ère; ce fut un grand roi.

Diodore de Sicile nous parle de son enfance, de la manière dont son père le fit élever parmi les jeunes gens de son âge, desquels il lui fit des compagnons et des amis. Quant il fut à l'époque d'entreprendre de grandes choses, sentant le besoin de se concilier l'esprit des Égyptiens,« il combla, dit le même auteur, ses sujets de bienfaits : il donna aux uns des présents, aux autres des terres, à d'autres encore il remit des peines; enfin il se montra envers tous affable et d'une grande aménité. Il renvoya absous tous les accusés d'État, et il *délivra les détenus pour dettes, dont le nombre encombrait les prisons.*

« Il divisa tous le pays en trente six parties que les Égyptiens appellent NOMES; il proposa à chacune un *nomarque* (sorte de préfet), chargé de percevoir les tributs royaux et de présider à l'administration locale. Il fit une élite des hommes les plus robustes et se composa une armée digne de la grandeur de son entreprise. Il leva ainsi six cent mille fantassins, vingt-quatre mille cavaliers et vingt-sept mille chars de guerre. » Ses compagnons de jeunesse furent ses dévoués officiers.

Laissons maintenant parler Hérodote; il raconte ce qu'il apprit en Égypte de la bouche même des prêtres :

« Les prêtres me dirent que Sésostris est le premier qui, s'embarquant sur une flotte composée de vaisseaux longs, partit du golfe Arabique et soumit les peuples habitant les côtes de la mer Érythrée. Ils ajoutent, qu'en poursuivant sa route, il parvint à

une mer où il lui fut impossible de naviguer à cause des bas fonds, et qu'il se vit forcé de faire voile en arrière. Après cette expédition, de retour en Égypte, il se mit à la tête d'une armée nombreuse, et fit une invasion sur le continent, soumettant par la force de ses armes toutes les nations qu'il trouva sur son chemin. Dans le cours de ses conquêtes, toutes les fois qu'il avait eu à se mesurer avec des peuples valeureux et combattant avec énergie pour leur liberté, il faisait élever sur leur territoire, quand il s'en était rendu maître, des colonnes portant des inscriptions qui contenaient son nom, celui de sa patrie, et le détail des forces qu'il avait été obligé d'employer pour les soumettre. Mais lorsqu'il n'avait eu affaire qu'à des peuples qui s'étaient rendus sans combat, il faisait graver à la suite de l'inscription dont je viens de parler, un emblème de la lâcheté de ces peuples.

« Sésostris traversa ainsi tout le continent, passa ensuite de l'Asie en Europe, et soumit les Scythes et les Thraces.

« Le pays habité par ce peuple est, suivant mon opinion, le point le plus éloigné que l'armée égyptienne atteignit, puisqu'on y voit encore des colonnes élevées par elle, et qu'on n'en trouve plus au-delà. A partir de ce point, Sésostris revint sur ses pas.

« De retour en Égypte, il employa à de grands ouvrages la multitude des captifs qu'il avait ramenés des pays conquis par lui. Ce sont eux qui ont tiré des carrières ces pierres immenses placées sous son

règne dans la construction du temple de Vulcain. Ce sont eux qui ont été contraints de creuser tous les canaux de l'Égypte, et qui ont fait, par leurs travaux forcés, qu'un pays où l'on pouvait jusque-là voyager avec des chevaux et des voitures, n'en a plus aujourd'hui. C'est depuis ce temps, en effet, que l'Égypte, quoiqu'elle ne soit qu'une plaine continue, est devenue tout-à-fait impraticable aux chevaux et aux charriots, par l'immense quantité de canaux qui se croisent dans tous les sens. En faisant couper le terrain par les nombreux canaux, le roi eut particulièrement en vue de remédier à la disette d'eau qu'éprouvaient les habitants des villes situées loin du Nil, dans l'intérieur des terres, et qui se trouvaient réduits à l'eau saumâtre des puits, dès que le fleuve s'était retiré.

« Les prêtres m'ont aussi assuré que ce même roi partagea le sol de l'Égypte entre tous les habitants, leur assignant par le sort un espace carré d'égale grandeur, et qu'il se créa un revenu d'après cette distribution, en fixant l'impôt annuel que chaque lot aurait à lui payer. Si le fleuve venait à emporter quelque portion, le propriétaire allait le déclarer au roi, qui envoyait sur les lieux des commissaires et des géomètres, pour déterminer la quantité de terrain dont le lot était diminué, et régler en proportion ce que le reste devait supporter d'impôt. Je croirai volontiers que ce fut là la naissance de la géométrie, science que la Grèce reçut de l'Egypte, comme elle tient des Babyloniens le pôle, le gnômon et la division du jour en douze parties. »

Hérodote parle comme Moïse relativement aux canaux qui sillonnaient l'Egypte: on a pu le remarquer. Quant à la propriété, on le voit, elle dépendait du roi, qui en fit le partage entre tous les habitants; et cela nous prouve que Sésostris vécut avant Joseph, fils de Jacob, qui devait venir un peu après détruire son œuvre, en remettant encore toute la propriété à l'entière disposition du chef de l'Egypte.

Sésostris fit élever dans chaque ville un temple à la divinité dont le culte se trouvait le plus en faveur parmi ses habitants. Ces travaux furent tous exécutés par des prisonniers de guerre; et le roi fit inscrire sur les temples ces mots : AUCUN INDIGÈNE NE S'EST FATIGUÉ A CELA. Des prisonniers amenés de Babylone se révoltèrent, s'enfuirent, et pendant longtemps ils commirent du ravage. Ce furent ces mêmes prisonniers qui, plus tard, fondèrent la ville égyptienne qu'on appela Babylone, du nom de leur mère-patrie.

Temples, palais, obélisques, levées, jetées, canaux, lacs, labyrinthes, pyramides, couvraient le pays! et là, tout était colossal, imposant, merveilleux!... Combien d'ouvriers durent être employés à tant de travaux!... mais, ces ouvriers, furent-ils heureux!... La chose est fort douteuse, et nous croyons même pouvoir dire : Non.

Rhampsinite. Cheops. Cheprhen. Micerinus. Sethos, etc.

Hérodote nous apprend que les prêtres lui di-

rent que : « jusqu'à RHAMPSINITE, on avait vu fleu-
« rir la justice et régner l'abondance dans toute
« l'Égypte, mais qu'il n'y eut point de méchancetés
« où ne se portât CHÉOPS, son successeur (ces rois
« pouvaient exister dans le XIIe siècle av. J.-C.). Il
« ferma d'abord tous les temples, et interdit les
« sacrifices aux Égyptiens ; il les fit après cela tra-
« vailler tous pour lui. Les uns furent occupés à
« fouiller les carrières de la montagne d'Arabie, à
« traîner, de là jusqu'au Nil, les pierres qu'on en ti-
« rait, et à passer ces pierres sur un bateau de
« l'autre côté du fleuve ; d'autres les recevaient, et
« les traînaient jusqu'à la montagne de Libye. On
« employait tous les trois mois cent mille hommes
« à ce travail. Quant au temps pendant lequel le
« peuple fut ainsi tourmenté, on passa dix années
« à construire la chaussée par où on devait traîner
« les pierres. Cette chaussée est un ouvrage qui n'est
« guère moins considérable, à mon avis, que la py-
« ramide même; car elle a cinq stades de long,
« sur dix orgyies de large, et huit orgyies de haut,
« dans sa plus grande hauteur ; elle est de pierres
« polies et ornées de figures d'animaux. On em-
« ploya dix ans à travailler à cette chaussée, sans
« compter le temps qu'on employa aux ouvrages
« de la colline, sur laquelle sont élevées les pyra-
« mides, et aux édifices souterrains qu'il fit faire,
« pour lui servir de sépulture, dans une île formée
« par les eaux du Nil, qu'il y introduisit par un
« canal. La PYRAMIDE même coûta vingt années de
« travail : elle est carrée; chacune de ses faces a

« huit plèthres (1) de largeur sur autant de hau-
« teur; elle est en grande partie de pierres polies
« parfaitement bien jointes ensemble, et dont il
« n'y en a pas une qui n'ait moins de trente pieds.
« Cette pyramide fut bâtie en forme de degrés.
« Quand on eut commencé à la construire de cette
« manière, on éleva de terre les autres pierres, et
« à l'aide de machines faites de courtes pièces de
« bois, on les monta sur le premier rang d'assises.
« Quand une pierre y était parvenue, on la mettait
« dans une autre machine qui était sur cette pre-
« mière assise; de là on la montait par le moyen
« d'une autre machine, car il y en avait autant que
« d'assises; peut-être aussi n'avaient-ils qu'une seule
« et même machine facile à transporter d'une as-
« sise à l'autre, toutes les fois qu'on en avait ôté la
« pierre. Je rapporte la chose des deux façons
« comme je l'ai ouï dire. On commença donc par
« revêtir et perfectionner le haut de la pyramide;
« de là on descendit aux parties voisines, et enfin
« on passa aux inférieures et à celles qui touchent
« à terre. On a gravé sur la pyramide, en caractères
« égyptiens, combien on a dépensé pour les ou-
« vriers en raiforts, en oignons et en aulx; et celui
« qui m'interpréta cette inscription me dit : Comme
« je m'en souviens très bien, que cette dépense se
« montait à seize cents talents d'argent (2); si cela
« est vrai, combien doit-il en avoir coûté pour les

(1) Le plèthre vaut 30 mètres.
(2) 8,640,000 francs de notre monnaie.

« outils en fer, pour le reste de la nourriture et « pour les habits des *ouvriers*, puisqu'ils employè- « rent à cet édifice le temps que nous avons dit, « sans compter celui qu'ils mirent, à mon avis, à « tailler les pierres, à les voiturer et à faire les édi- « fices souterrains, qui fut sans doute considérable. » (Hérodote.)

« Chéops, ajoute Hérodote, toujours sur la foi des « prêtres, en vint, au point d'infamie de prostituer « sa fille dans un lieu de débauche, et de lui or- « donner de tirer de ses amants une certaine somme « d'argent, etc. »

Chéphren, successeur de Chéops, fit aussi construire une pyramide, mais elle n'approche pas de la grandeur de celle de Chéops. Hérodote les a mesurées toutes deux, et il dit ceci de la dernière : « Elle n'a ni édifice souterrain, ni canal qui y con- « duise les eaux du Nil ; au lieu que l'autre, où l'on « dit qu'est le tombeau de Chéops, se trouve dans « une île, et qu'elle est environnée des eaux du Nil, « qui s'y rendent par un canal construit à ce des- « sein. La première assise de cette pyramide est de « pierre d'Éthiopie, de diverses couleurs, et elle a, « en hauteur, quarante pieds de moins que la py- « ramide à laquelle elle est contiguë. Ces deux pyra- « mides sont bâties sur la même colline, qui a en- « viron cent pieds de haut.

« Les mêmes prêtres m'apprirent que Chéphren « régna cinquante-six ans : ainsi les Égyptiens fu- « rent accablés cent six ans de toutes sortes de « maux, et pendant tout ce temps les temples res-

« tèrent fermés. Les Égyptiens ont tant d'aversion « pour la mémoire de ces deux princes, qu'ils ne « veulent pas même les nommer : ils appellent par « cette raison ces pyramides du nom du berger Phi- « litis, qui, dans ce temps-là, menait paître ses « troupeaux vers l'endroit où elles sont. »

Avoir fait fermer les temples a dû singulièrement nuire à la mémoire de ces deux princes. Les prêtres étant alors les seuls écrivains, ils faisaient et défaisaient les réputations à leur gré. Mais il se peut fort bien aussi que ces rois constructeurs fussent très durs pour le peuple, qu'ils l'accablassent sous le fardeau et qu'ils l'empêchassent même de prendre un jour de repos après six jours d'un pénible labeur. En ce cas, ils méritaient la haine des populations. Mais ma conviction n'est point formée à cet égard, et je ne puis condamner Chéops et Chéphren.

Disons encore quelques mots des pyramides construites sous ces deux rois.

« Les deux plus grandes pyramides sont à environ deux heures de marche de Ghizé, » dit Browne, voyageur anglais, qui parcourut l'Égypte au temps de notre première révolution. « A Ghizé sont les pyramides les plus célèbres par leurs masses, dit Champollion-Figeac, frère de Champollion le jeune qui voyagea longtemps en Égypte et en Libye. Il décrit ainsi la plus grande des deux pyramides, celle attribuée à Chéops.

« La première assise de pierre repose sur le rocher même qui forme la plaine, et cette assise y

est placée dans une ligne parfaitement dressée et creusée verticalement de sept à huit pouces.

« Au-dessus de la première assise encastrée, on en trouve deux cent deux autres placées successivement en retraite, la supérieure sur l'inférieure, d'environ neuf pouces et demi par pied d'élévation, mesure moyenne, et formant autant de gradins. Ces deux cent trois gradins, au-dessus du socle qui les porte, donnent à la pyramide pour hauteur verticale quatre cent vingt-huit pieds, trois pouces et quelques lignes (139 mètres, 117 millimètres); mais, dans l'état actuel du monument, on voit que deux assises ont été abattues à son sommet : en tenant compte de cette destruction et du socle pris dans le rocher, la hauteur totale et primitive de la grande pyramide devait être de 450 pieds moins quelques pouces; c'est plus de deux fois la hauteur des tours de l'église Notre-Dame de Paris. La base du monument a été mesurée à la ligne d'encastrement de la première assise, et elle a été reconnue longue de sept cent seize pieds et demi (332 mètres, 747 millimètres). »

Hérodote nous dit que *chacune des faces de la pyramide a huit plèthres de largeur sur autant de hauteur*. Le plèthre vaut 30 mètres, ce qui donnerait à chaque arête de triangle de la pyramide une longueur totale de 240 mètres. On voit que le vieux grec est loin d'avoir exagéré. Pour les parties intérieures de la pyramide, chambres, galeries, vestibules, je n'en parlerai pas dans la crainte d'être trop long. On croit que ces pyramides étaient des tombeaux.

Après des rois que l'histoire dit très méchants, il en vint qu'elle glorifie, mais la passion des pyramides, gigantesques tombeaux qui flattaient leur vanité, fut toujours l'une de leurs passions dominantes. Ils étaient aussi très portés aux plaisirs charnels, et le bon MICÉRINUS, qui rouvrit les temples et pour lequel l'histoire n'a que des louanges, viola sa propre fille et adora des prostituées, au dire d'Hérodote.

Le même auteur rapporte qu'une courtisane éleva une pyramide du fruit de ses débauches.

MICÉRINUS régnait dans le XIe siècle avant notre ère. Après, vint ASYCHIS, qui établit la loi qui permettait aux fils d'emprunter sur les corps desséchés, sur les momies de leurs pères. Il y eut ensuite des rois dont les noms mêmes sont perdus pour l'histoire. Puis parurent PHARAON, qui donna sa fille en mariage à Salomon, fils de David; SESAC, qui châtia les Israélites; ZARA, l'Éthiopien; ANYSIS, que SABACON vint détrôner. SABACON, dont le règne peut être placé 740 ans avant notre ère, étendit son sceptre de l'Éthiopie sur l'Égypte.

SÉTHOS, le fils du conquérant éthiopien, était en même temps prêtre et roi; il donna la suprématie aux prêtres sur les guerriers; il négligea les armes, et il eut à souffrir des humiliations de la part des Assyriens et des Arabes, qui l'avaient vaincu. A SÉTHOS succéda TARACA, qui fut, disent nos historiens modernes, le dernier Éthiopien qui régna sur l'Égypte.

Les douze rois. Le labyrinthe.

Hérodote ne parle pas de ce roi Taraca. Voici ce que nous trouvons dans son histoire ancienne :

« Après la mort de Séthos, qui était en même temps roi et prêtre, les Égyptiens recouvrèrent leur liberté ; mais comme ils ne pouvaient vivre un moment sans rois, ils en élurent douze, et divisèrent toute l'Égypte en autant de parties qu'ils leur assignèrent. »

Suivant Diodore, ces douze rois ne puisèrent pas leur puissance dans l'élection. « Douze des principaux chefs, dit-il, tramèrent une conspiration. Ils se réunirent à Memphis, et s'étant engagés par des conventions et des serments réciproques, ils se proclamèrent eux-mêmes rois. » Ceci paraît plus probable. Enfin, les rois éthiopiens avaient disparu devant des chefs égyptiens, et la caste sacerdotale avait cédé le pas à la caste guerrière. Après s'être affermis dans leur usurpation, en se prêtant un appui mutuel, ils conçurent le projet de construire le fameux labyrinthe, duquel Hérodote donne la description que voici :

« Ils voulurent laisser, à frais communs, un monument à la postérité. Cette résolution prise, ils firent construire un labyrinthe un peu au-dessus du lac Mœris, et assez près de la ville des crocodiles. J'ai vu ce bâtiment et l'ai trouvé au-dessus de toute expression. Tous les ouvrages, tous les édifices des Grecs ne peuvent lui être comparés ni du côté du travail, ni du côté de la dépense ; ils lui sont de

beaucoup inférieurs. Les temples d'Éphèse et de Samos méritent sans doute d'être admirés; mais les pyramides sont au-dessus de tout ce qu'on peut en dire, et chacune en particulier peut entrer en parallèle avec plusieurs des plus grands édifices de la Grèce. Le labyrinthe l'emporte même sur les pyramides. Il est composé de douze cours environnées de murs, dont les portes sont à l'opposite l'une de l'autre, six au nord et six au sud, toutes contiguës; une même enceinte de murailles, qui règne au-dehors, les renferme; les appartements en sont doubles : il y en a quinze cents sous terre, quinze cents au-dessus, trois mille en tout. J'ai visité les appartements d'en haut, je les ai parcourus; aussi j'en parle avec certitude, et comme témoin oculaire. Quant aux appartements souterrains, je ne sais que ce qu'on m'en a dit. Les Égyptiens, gouverneurs du labyrinthe, ne permirent pas qu'on me les montrât, parce qu'ils servaient, me dirent-ils, de sépulture aux crocodiles sacrés, et aux rois qui ont fait bâtir entièrement cet édifice. Je ne parle donc des logements souterrains que sur le rapport d'autrui; quant à ceux d en haut, je les ai vus et les regarde comme ce que les hommes aient jamais fait de plus grand. On ne peut, en effet, se lasser d'admirer la variété des passages tortueux qui mènent des cours à des corps de logis, et des issues qui conduisent à d'autres cours. Chaque corps de logis a une multitude de chambres qui aboutissent à des postades; on passe dans d'autres bâtiments, dont il faut traverser les chambres pour entrer dans d'autres cours.

Le toit de tout ces corps de logis est de pierre, ainsi que les murs qui sont partout décorés de figures en bas reliefs. Autour de chaque cour règne une colonnade de pierres blanches parfaitement jointes ensemble. A l'angle, où finit le labyrinthe, s'élève une pyramide de cinquante orgyies, sur laquelle on a sculpté en grand des figures d'animaux; on s'y rend par un souterrain. »

Quelque magnifique que fût ce labyrinthe, le lac Mœris, au dire d'Hérodote, était encore plus admirable; et on peut en croire les auteurs anciens quand ils traitent des anciens travaux de l'Égypte; car ceux des monuments de ce pays qui restent encore debout nous attestent la grandeur de ceux qui ont péri sous la sape du temps.

Le nombre des ouvriers employés à la construction de la pyramide attribuée à Chéops, était, selon Diodore de Sicile, de trois cent soixante mille; et il fallut vingt ans pour l'achever. Combien de temps et d'argent dut-on dépenser pour construire le labyrinthe!

Psammitique, Nécos, Apriès, Amasis, Psamménite.

Les douze rois fondateurs du labyrinthe ne pouvaient, malgré leurs serments, vivre longtemps en bonne intelligence; ils se jalousèrent, ils conspirèrent chacun pour soi, et PSAMMITIQUE, l'un d'eux, après avoir subi les persécutions de ses collègues, finit par les renverser, grâce au concours que lui avaient prêté des hommes cuirassés d'airain et puissamment armés, des Grecs enfin, qui, arrivés sur les côtes

de l'Égypte en pirates, avaient embrassé sa cause. A partir de cette époque les Grecs ne quittèrent plus le sol égyptien.

Psammitique, devenu maître de toute l'Égypte, fit faire, comme ses prédécesseurs, de nombreuses constructions. Son règne fut de cinquante-quatre ans. Je ne parle, ni de ses succès dans la guerre, ni de ses revers.

« Il eut un fils appelé Nécos, dit Hérodote, qui fut un roi d'Égypte (616 ans avant J.-C.). Il entreprit le premier de creuser le canal qui conduit à la mer Erythrée. » Ce Nécos, que d'autres appellent Néchao, se livra à des travaux guerriers et à des expéditions maritimes : celles-ci sont les plus remarquables, car elles déterminèrent les limites de l'Afrique ou Libye, et servirent au progrès de la science géographique. Hérodote, en traitant des bornes des trois parties du monde alors connu, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, dit : « La Libye (l'Afrique) montre elle-« même qu'elle est environnée de mer, excepté du « côté où elle confine à l'Asie. Nécos, roi d'Égypte, « est le premier, que nous sachions, qui l'ait prouvé. « Lorsqu'il eut fait cesser de creuser le canal qui « devait conduire les eaux du Nil au golfe Arabi-« que, il fit partir des PHÉNICIENS sur des vaisseaux, « avec ordre d'entrer à leur retour par les colonnes « d'Hercule (le détroit de Gibraltar), dans la mer « septentrionale (la Méditerranée), et de revenir de « cette manière en Égypte. »

Hérodote poursuit ainsi : « Les Phéniciens s'étant « donc embarqués sur la mer Erythrée, naviguè-

« rent dans la mer Australe. Quand l'automne était « venu, ils abordaient à l'endroit de la Libye où ils « se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient « ensuite le temps des moissons, et après la récolte, « ils se mettaient en mer. Ayant ainsi voyagé pen- « dant deux ans, la troisième année ils doublèrent « les colonnes d'Hercule, et revinrent en Egypte. « Ils racontèrent, à leur arrivée, qu'en faisant voile « autour de la Libye (l'Afrique), ils avaient eu le soleil « à leur droite. Ce fait ne me paraît nullement « croyable; mais, peut-être, le paraîtra-t-il à quel- « qu'autre. C'est ainsi que la Libye a été connue « pour la première fois. » Ce voyage remonte environ à 610 ans avant Jésus-Christ.

Néchao ne fut pas heureux dans ses guerres contre les Assyriens, qui lui ravirent plusieurs pays sur lesquels il étendait sa domination. Il mourut après seize ans de règne; son fils Psammis lui succéda, et Apriès vint ensuite,

Apriès fut un roi puissant; il s'était rendu maître de la Phénicie et de la Palestine. Son ambition s'en accrut. Une colonie de Grecs s'était formée sur les côtes de l'Afrique, à Cyrène, il voulut les assujétir, mais en vain. Hérodote dit : « Apriès ayant envoyé une armée contre les Cyrénéens, reçut un échec considérable. » Il ajoute : « Les Egyptiens lui imputèrent ce malheur, et se révoltèrent contre lui, s'imaginant que, de dessein prémédité, il les avait envoyés à une perte certaine, afin de les faire périr sans ressource, et de régner avec plus d'autorité sur le reste de ses sujets. Les troupes qui étaient revenues

du combat, et les amis de ceux qui avaient perdu la vie, indignés contre le roi, se soulevèrent ouvertement. »

Apriès envoya Amasis, l'un de ses généraux, pour les apaiser, mais ce chef ne put les faire rentrer dans le devoir, et il finit par faire cause commune avec eux.

Apriès dépêcha l'un de ses officiers les plus distingués, nommé Palarbemis, pour sommer Amasis de reconnaître l'autorité souveraine; ce chef n'obtint aucun succès et retourna vers son maître avec de tristes nouvelles. « Aussitôt qu'Apriès le vit revenir sans Amasis, dit Hérodote, il lui fit couper le nez et les oreilles, dans le premier mouvement de sa colère, et sans se donner le temps de la réflexion. Un si honteux traitement, fait à un homme de sa distinction, irrita à un tel point ceux d'entre les Egyptiens qui tenaient encore pour lui, que, sans perdre de temps, ils passèrent du côté d'Amasis, et se donnèrent à lui. »

Sur cette nouvelle, Apriès se mit à la tête de trente mille hommes de troupes auxiliaires, composées de Cariens et d'Ioniens, et marcha contre les Egyptiens; Amasis vint au devant de lui, et les deux armées se rencontrèrent. Amasis fut vainqueur, s'empara d'Apriès et en eut beaucoup de soins; « mais enfin, les Egyptiens ayant reproché à celui-ci qu'il agissait contre toute justice, en laissant vivre leur plus grand ennemi et le sien, il leur abandonna ce prince infortuné; ils ne l'eurent pas plus tôt en leur pouvoir qu'ils l'étranglèrent. » (Hérodote.)

« Apriès étant péri de la sorte, dit le même auteur, AMASIS, de la ville de Siuph, dans le nome de Saïte, monta sur le trône (569 av. J.-C.). Au commencement de son règne les peuples en faisaient peu de cas, et n'avaient que du mépris pour lui, à cause de son peu de naissance; mais il sut, dans la suite, se les rendre favorables par son adresse et son habileté.

« Parmi une infinité de choses précieuses qui lui appartenaient, on voyait un bassin d'or, où il avait coutume de se laver les pieds, lui et tous les grands qui mangeaient à sa table. Il le mit en pièces, et en fit faire la statue d'un dieu, qu'il plaça dans l'endroit le plus apparent de la ville. Les Egyptiens ne manquèrent pas de s'y assembler et de rendre un culte à ce simulacre. Amasis, informé de ce qui se passait, les convoqua, et leur déclara que cette statue, pour laquelle ils avaient tant de vénération, venait du bassin d'or qui avait servi auparavant aux usages les plus vils. *Il en est ainsi de moi*, ajouta-t-il, *j'étais plébéien, mais actuellement je suis votre roi; je vous exhorte donc à me rendre l'honneur et le respect qui me sont dus.* Il gagna tellement, par ce moyen, l'affection de ces peuples, qu'ils trouvèrent très juste de se soumettre à son gouvernement. »

Après nous avoir donné quelques détails sur l'esprit et les mœurs d'Amasis, qui partageait son temps entre les affaires et les plaisirs, Hérodote ajoute :

« Il fit bâtir à Saïs, en l'honneur de Minerve, le portique de son temple, édifice digne d'admiration,

et qui surpasse de beaucoup tous les autres ouvrages de ce genre, tant par sa hauteur et son étendue, que par la qualité et la grandeur des pierres qu'on y employa. Il fit placer des statues colossales et des androsphinx d'une hauteur prodigieuse. On apporta aussi par son ordre des pierres d'une grosseur démesurée, pour réparer le temple. On en tira une partie des carrières qui sont près de Memphis; mais on fit venir les plus grandes de la ville d'Eléphantine, qui est éloignée de Saïs de vingt journées de navigation.

« Mais ce que j'admire davantage, c'est un édifice d'une seule pierre qu'il fit apporter d'Eléphantine. Deux mille hommes, tous bateliers, furent occupés pendant trois ans à ce transport. Il a en dehors vingt et une coudées de long, quatorze de large et huit de haut. Telles sont les dimensions extérieures de cet ouvrage monolithe. Sa longueur en dedans est de dix-huit coudées, plus vingt doigts; sa largeur de douze coudées, sa hauteur de cinq. Cet édifice est placé à l'entrée du lieu sacré.

« Amasis fit aussi présent à tous les autres temples célèbres d'ouvrages admirables par leur grandeur : entre autres il fit placer à Memphis, devant le temple de Vulcain, le colosse de soixante et quinze pieds de long, qui est couché sur le dos. On voit sur le même fondement deux statues colossales debout, de pierre d'Ethiopie, l'une d'un côté du temple, l'autre de l'autre; chacune a vingt pieds de haut. Il y a à Saïs un autre colosse de

pierre de la même grandeur que celui de Memphis, et dans la même attitude. Ce fut aussi ce même prince qui fit bâtir à Memphis ce vaste et magnifique temple d'Isis qu'on y admire.

« On dit que l'Egypte ne fut jamais plus heureuse, ni plus florissante que sous le règne d'Amasis, soit par la fécondité que le fleuve lui procura, soit par l'abondance des biens que la terre fournit à ses habitants, et qu'il y avait alors dans ce pays vingt mille villes, toutes bien peuplées.

« Ce fut Amasis qui fit cette loi, par laquelle il était ordonné, à chaque Egyptien, de *déclarer tous les ans au nomarque quels étaient les fonds dont il tirait sa subsistance*. Celui qui ne satisfaisait pas à la loi, ou qui ne pouvait prouver qu'il vivait par des moyens honnêtes, était puni de mort. Solon l'Athénien emprunta cette loi de l'Egypte et l'établit à Athènes, où elle est toujours en vigueur, parce qu'elle est sage, et qu'on n'y peut rien trouver à redire. »

Amasis se lia d'amitié avec les Grecs; plusieurs grands philosophes allèrent lui faire visite; il ouvrit ses ports au commerce étranger, et l'Egypte fut heureuse et tranquille. Il mourut en **526**, après un règne de quarante trois ans. PSAMMÉNITE, son fils, lui succéda, mais six mois après il était écrasé sous la puissance des rois de Perse, qui furent pendant longtemps les maîtres de l'Egypte, de cette terre des Pharaons, qui ne devait plus recouvrer son entière indépendance, car si elle échappait à un joug, c'était pour retomber aussitôt sous un joug nouveau, comme nous en parlerons ailleurs.

Lois. Mœurs. Coutumes. Civilisation.

Si les Chaldéens de Babylone étaient très avancés dans l'astronomie et autres sciences, les prêtres d'Égypte ne l'étaient pas moins, et nous le rappellerons surtout lorsque nous aurons à traiter des philosophes de la Grèce.

L'Égypte jouissait d'une grande réputation de science et de justice; cependant nous ne pouvons pas conclure de là que ce fut un pays de liberté et d'égalité. Nous conclurons même dans un sens opposé, d'après les paroles des historiens.

Hérodote dit : « Les Égyptiens sont partagés en « sept classes : les prêtres, les gens de guerre, les « bouviers, les porchers, les marchands, les inter- « prètes, les pilotes ou gens de mer. »

Cette division est incomplète; les artisans n'y figurent pas, et c'est là un oubli que nous réparerons par la citation suivante de Diodore de Sicile : « Tout « le sol de l'Égypte est partagé en trois portions. « La première, et la plus considérable, appartient « au collége des PRÊTRES; la seconde appartient aux « ROIS, et la troisième est affectée aux GUERRIERS « et à tous ceux qui sont sous les ordres des chefs « de milice. Très attachés à leur patrie à cause des « biens qu'ils possèdent, ils affrontent, pour la dé- « fendre, tous les dangers de la guerre. » Le même auteur ajoute : « *Il est en effet absurde de confier « le salut de tous à des hommes qui n'ont aucun lien « qui les attache au bien commun.* »

Nous acceptons les détails de l'historien, nous re-

poussons les réflexions du philosophe, aussi fausses qu'injurieuses pour la multitude.

Outre les trois classes maîtresses du sol, Diodore en compte encore trois autres : celle des PASTEURS, celle des AGRICULTEURS, et celle des ARTISANS. Voilà une classification recevable, à laquelle nous nous permettrons cependant d'ajouter les MARCHANDS.

Les pasteurs s'occupaient spécialement de leurs troupeaux; les agriculteurs passaient leur vie à cultiver les terres qui leur étaient affermées par les rois, les prêtres, ou les guerriers; les artisans pratiquaient le métier qu'ils avaient reçu de leurs pères, et ne pouvaient faire autre chose.

« Il faut considérer, dit Diodore, que les arts ont « pris un grand développement chez les Égyptiens « et ont atteint un haut degré de perfection. *C'est « le seul pays où il ne soit pas permis à un ouvrier « de remplir une fonction publique ou d'exercer un « autre état que celui qui lui est assigné par les lois « ou qu'il a reçu de ses parents;* par cette restric- « tion, l'ouvrier n'est détourné de ses travaux ni « par la jalousie du maître, ni par les occupations « politiques.» Suivent ces réflexions : « Chez les au- « tres nations, au contraire, on voit les artisans « presque uniquement occupés de l'idée de faire « fortune; les uns se livrent à l'agriculture, les au- « tres au commerce, d'autres encore exercent deux « ou trois métiers à la fois; et dans les états *dé- « mocratiques*, la plupart courent aux assemblées « populaires et répandent le désordre en vendant

« leurs suffrages, tandis qu'un artisan qui, chez les « Égyptiens, prendrait part aux affaires publiques « ou exercerait plusieurs métiers à la fois, encour- « rait une forte amende. Telles sont la division so- « ciale et la constitution politique que les anciens « Égyptiens se transmettaient intactes de père en « fils. »

Profitons des renseignements de Diodore, mais gardons-nous d'adopter ses principes.

Les hommes qui ne possèdent point de fortune, dit-il, n'ont aucun lien qui les attache au bien commun !—Mais n'ont-ils pas leurs enfants, leurs amis, leurs parents, les tombeaux de leurs aïeux? N'ont-ils pas quelque chose au fond du cœur qui leur dit: aimez la patrie, lors même qu'elle est injuste à votre égard? Et puis, ne connaît-on pas les faits du passé? ignore-t-on que les États démocratiques ont été les plus difficiles à vaincre? Que ce sont surtout les pauvres qui ont défendu jusqu'à la mort toute ville qui croule sous les coups de l'ennemi? Il ne faut que se rappeler.

L'ouvrier égyptien ne pouvait choisir le métier qui convenait à ses goûts; et Diodore, sur lequel Bossuet et d'autres écrivains renchérissent extrêmement, considère cette sujétion comme un principe de progrès pour l'art et pour l'industrie. Mais peut-on donner gain de cause à l'Égypte sur la Grèce? aux ouvriers de l'Égypte sur les ouvriers d'Athènes et de Florence, États parfaitement libres, modèles de démocratie? C'est impossible; et ceux qui soutiennent le contraire parlent en aveugles, en co-

pistes serviles des vieilles erreurs; ils dédaignent de consulter la vérité des faits, et c'est un tort. Le véritable génie, on peut s'en convaincre, est toujours du côté de la démocratie.

Diodore, après avoir parlé de l'Égypte, dit que chez les autres nations les artisans se livrent à toutes sortes de métiers; que dans les États démocratiques particulièrement, ils courent les assemblées politiques, vendent leurs suffrages et engendrent le désordre.—Celui qui vend son vote est coupable, sans doute, et nous devons le flétrir, car il commet une mauvaise action; mais que dire du riche qui court aussi les assemblées, non pour vendre son vote, mais pour mentir, pour séduire, pour tromper, pour corrompre, et qui abuse l'ignorance et la pauvreté? Oh! celui-là, nous devons le flétrir soixante et dix fois, bien que Diodore et tant d'autres n'aient point compris et blâmé son crime.

Ce que nous venons de citer de Diodore fait connaître les classes diverses en Égypte; la contrainte à laquelle les ouvriers étaient soumis, bien qu'ils ne fussent point complètement esclaves, vu qu'ils n'étaient que les esclaves de la loi, de la loi qu'ils n'avaient point faite, il est vrai.

Nous voyons dans le vieil auteur que chez les autres nations, ou du moins chez la plupart d'entre elles, les artisans étaient libres dans le choix de leurs métiers; que dans les *démocraties* ils couraient les assemblées et avaient droit de vote. Ils étaient donc citoyens dans toute la rigueur du mot. Et ici je crois devoir prier nos écrivains contempo-

rains, et surtout les plus populaires et les mieux intentionnés, de prendre en considération les renseignements que je mets sous leurs yeux.

Le maître cultivateur était ce que nous appelons un fermier ; il vivait, il s'enrichissait par le travail, sans jamais pouvoir devenir propriétaire d'une partie quelconque du sol; le pasteur avait des troupeaux dont il était le gardien et dont il pouvait devenir le maître parfois ; l'artisan héritait du métier de son père, ou recevait celui que la loi lui imposait ; il n'avait qu'un seul droit : celui de vivre par le travail.

En dehors de ces trois classes laborieuses, sans droits politiques, esclaves de la loi qu'ils n'avaient point faite, il y avait, comme chez tous les peuples anciens, des esclaves dans toute l'acception du mot; ceux-ci ne constituaient pas une classe, c'était un troupeau, un objet, une marchandise, de laquelle on pouvait trafiquer.

Parquer les hommes par classes, renfermer chacun dans un état spécial, soit que cet état lui plaise ou ne lui plaise pas; empêcher le guerrier de cultiver la terre ou d'exercer un métier quelconque et l'artisan de philosopher si son aptitude le porte de ce côté, c'était porter au progrès une grave atteinte, c'était détruire le génie dans son germe et dans son développement; c'était entraver la marche de l'humanité.

L'organisation des classes en Égypte avait des rapports directs avec l'organisation des classes ou castes dans l'Inde. Il est probable que l'Égypte

imita l'Inde, à moins que les prêtres législateurs de tous les pays n'aient eu, d'inspiration, la même antipathie pour la liberté et la considération des travailleurs. Nous parlerons en son lieu des castes de l'Inde.

Nous avons parlé des dieux de l'Égypte et dit que les animaux avaient *eu des autels*.

Ce culte, suivant une opinion très ancienne, était fondé sur la reconnaissance. La vache, dit-on, donne naissance à des bœufs travailleurs, et laboure elle-même un sol léger; la brebis met bas deux fois par an, et procure le lait et la laine; le chien sert à la chasse et à la garde des troupeaux et des maisons; le chat peut garantir des morsures des serpents et autres reptiles; l'ibis détruit les serpents, les sauterelles et les chenilles; l'épervier tue les scorpions, les cérastes et les petits animaux dont les morsures sont souvent mortelles pour l'homme. Ainsi se trouve expliqué cet étrange culte par des savants auteurs.

Mais s'il faut vénérer tout ce qui rend à l'espèce humaine des services réels, les prêtres n'auraient-ils pas mieux fait d'adorer, ou du moins de vénérer les paysans, les bergers, les artisans et même les esclaves qui leur procuraient la nourriture, les logements et toutes les aises de la vie? On adorait une bête à cause de ses labeurs, et on méprisait un ouvrier à cause de ces mêmes labeurs, qui le rendaient vil à leurs yeux. Quelle ridicule inconséquence!... Mais ce mépris du travail et des travailleurs ne date point des premiers temps des sociétés, il se déve-

loppa avec les vices et les préjugés des grands, nous le ferons remarquer ailleurs.

« Les Égyptiens, dit Diodore de Sicile, s'attri-
« buent l'invention des lettres et l'observation pri-
« mitive des astres; ils s'attribuent aussi l'invention
« de la science géométrique et de la plupart des
« arts; ils se vantent également d'avoir promulgué
« les meilleures lois. »

D'après les principes constitutifs de la nation, les rois ne pouvaient agir selon leur bon plaisir; ils étaient soumis à des lois promulguées dans les temps anciens. Pour ministres, ils avaient ordinairement les fils des premiers prêtres : cela tenait encore de l'Inde. Dans la monarchie égyptienne, où le peuple ne prenait point de part à la chose publique, le roi était irresponsable, sacré, et ses fautes retombaient sur ses ministres, sur ses conseillers. C'était comme dans les monarchies constitutionnelles de l'Europe actuelle; à une différence près : c'est qu'ici aux prêtres et aux guerriers qui entourent le roi ou la reine, il faut ajouter les commerçants et les riches de toutes conditions. Quant à la responsabilité, elle est fictive dans le temps présent, elle l'était également dans les temps anciens: aux révolutions seules appartenait de punir les grands coupables qui trop longtemps avaient violé la loi et opprimé les citoyens.

Dans chaque *nome* ou province, il y avait un *nomarque*, ou préfet, qui l'administrait.

L'ordre judiciaire avait une grande importance : il fallait punir les coupables, protéger les offensés.

Les juges étaient choisis parmi les premiers habitants des villes les plus célèbres, telles que Héliopolis, Thèbes, Memphis, où se trouvaient les colléges des prêtres : chacune de ces villes en fournissait dix. Ces trente juges réunis se nommaient un président. Ils étaient entretenus aux frais du roi.

« Toutes les lois, dit Hérodote, étaient rédigées « en huit volumes, lesquels étaient placés devant les « juges. Le plaignant devait écrire en détail le sujet « de sa plainte, raconter comment le fait s'était passé « et indiquer le dédommagement qu'il réclamait « pour l'offense qui lui avait été faite. » Le défendeur devait répliquer par écrit. Le plaignant reprenait la parole; le défendeur lui répondait de nouveau, et les juges prononçaient ensuite. Mais il ne leur était pas permis d'écouter des improvisations; on craignait la séduction, l'entraînement; ils devaient donc baser leur jugement sur des discours écrits. Un jugement, pour peu qu'il fût important, prenait nécessairement plusieurs séances.

Le parjure était puni de mort; celui qui, pouvant empêcher un assassinat, ne s'y opposait pas, était puni de mort; celui qui avait tué volontairement, soit un homme libre, *soit un esclave*, était puni de mort. L'enfant qui tuait son père était brûlé vif; l'homme qui avait vu commettre un crime devait, s'il n'avait pu l'empêcher, dénoncer le coupable, le traduire devant les tribunaux, sous peine de se voir punir par les verges et priver de nourriture pendant trois jours.

L'espion qui portait à l'ennemi les plans, les se-

crets de la patrie, avait la langue coupée; ceux qui fabriquaient la fausse monnaie, ceux qui faussaient les poids et les mesures, ceux qui contrefaisaient les sceaux de l'Etat, ceux qui rédigeaient de fausses écritures, ceux qui altéraient les actes publics étaient condamnés à avoir les mains coupées. Chacun était puni dans la partie de lui-même qui avait péché. N'y a-t-il pas en cela quelque chose de la loi de Moïse? C'est chez l'Égyptien comme chez l'Hébreu, œil pour œil, dent pour dent; il y a chez l'un comme chez l'autre peu de sévérité pour de certains délits, pour le vol, par exemple.

Les lois sont basées sur les mœurs, sur les inclinations des peuples; elles nous peignent l'esprit des temps, les caractères des nations et des individus.

Il n'y avait pas de contrainte par corps en Égypte; sans doute depuis Sésostris; car nous avons vu qu'il avait donné la liberté aux prisonniers pour dettes. On sait du reste que la même loi n'est pas toujours applicable à toute la durée d'une nation.

La profession de VOLEUR existait en Égypte. Il était permis de voler pourvu qu'on se fût fait inscrire chez le chef de la corporation des voleurs; et c'était entre les mains de ce chef que ceux du métier devaient remettre immédiatement les objets qu'ils avaient dérobés. Ces objets retournaient à leurs légitimes possesseurs s'ils consentaient à les payer au quart de leur valeur. L'histoire nous dit que, dans l'impossibilité d'empêcher le vol, le législateur avait voulu le rendre le moins dangereux

possible. Avait-il réussi ? — Le législateur des Spartiates ne se montra pas plus sévère à cet égard que le législateur des Égyptiens.

Chaque homme pouvait prendre autant de femmes qu'il en voulait; il y avait là, selon l'histoire, une raison d'État. Le prêtre seul devait n'en prendre qu'une.

Voilà ce qu'il y a de plus frappant dans les lois égyptiennes. Moïse put y puiser certainement, mais il fit des corrections, de nombreux changements, et très souvent il en fit la contre-partie, comme nous le ferons remarquer tout à l'heure.

Les prêtres enseignaient à leurs fils, outre le langage vulgaire, une langue sacrée, connue d'eux seuls. Ils cultivaient l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie. C'étaient eux qui aidaient les particuliers à retrouver leurs parts de terre après les inondations et quand les eaux du Nil étaient rentrées dans leur lit; c'étaient eux qui étudiaient avec le plus grand soin l'ordre et le mouvement des astres et qui consignaient sur des registres précieux tant de savantes observations.

Les prêtres durent à de certaines époques réformer le culte et les lois, afin de se les rendre le plus favorables possible, mais il ne paraît pas que celui qui le premier les mit en usage fut de la classe sacerdotale; ces classes même n'existaient pas encore alors et ne devaient prendre naissance que beaucoup plus tard. D'après Hérodote, le premier instituteur du culte fut Hermès. Nous trouvons sur le même sujet, dans la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, les paroles suivantes :

« Après la constitution ancienne qui fut faite, se-
« lon la tradition, sous le règne des dieux et des
« héros, le premier qui engagea les hommes à se
« servir des lois écrites fut Mnévès (c'est l'Hermès
« d'Hérodote), homme remarquable par sa grandeur
« d'âme, et digne d'être comparé à ses prédéces-
« seurs. Il fit répandre que ces lois, qui devaient
« produire tant de bien, lui avaient été données par
« Mercure (ou plutôt Osiris)... Ce genre de persua-
« sion a été employé chez beaucoup de peuples, et
« a présenté de grands avantages. En effet, on ra-
« conte que chez les Arimasques, Zathrauste avait fait
« croire qu'il tenait ses lois d'un bon génie; que
« Zamolxis vantait aux Gètes, qui croient à l'immor-
« talité de l'âme, ses communications avec Vesta, et
« que chez les Juifs Moïse disait avoir reçu les lois
« du Dieu appelé Iao (ou Jéhova), soit que ces légis-
« lateurs regardassent leur intelligence, mise au ser-
« vice de l'humanité, comme quelque chose de mi-
« raculeux et de divin, soit qu'ils supposassent
« que les noms des dieux qu'ils empruntaient se-
« raient d'une grande autorité dans l'esprit des peu-
« ples... »

Le second législateur de l'Égypte fut Sasychès. Il ajouta de nouvelles lois aux lois établies, et régla le culte des dieux. D'autres législateurs parurent plus tard, ce furent Sésostris, Bucchoris, et dans la suite Amasis. Diodore de Sicile nous dit que les Égyptiens se vantent d'avoir promulgué les meilleures lois et d'être les premiers hommes qui ont proclamé l'immortalité de l'âme.

Chez les Égyptiens, les lois relatives aux meurtres et aux violences sont très sévères, celles qui ne regardent que les simples délits sont des plus douces; en cela Moïse les suit de près; de même chez les Égyptiens et les Hébreux existent la circoncision et une horreur profonde pour le pourceau, qu'on appelle bête immonde. Mais voici les divergences :

Chez les Égyptiens la puissance créatrice appartient à la terre; Moïse donne cette puissance à Dieu seul. Les Égyptiens adorent une infinité de dieux sous des formes diverses; ils adorent les statues et les bêtes qu'ils ont divinisées; Moïse ne connaît qu'un seul dieu, proscrit le culte des idoles et l'adoration des bêtes.

Les Égyptiens parlent constamment de l'immortalité de l'âme et des peines et des récompenses d'une vie future; Moïse garde le silence à cet égard et ne menace les infracteurs aux lois du devoir que de biens et de maux terrestres.

Les prêtres Égyptiens étaient propriétaires d'une partie du sol de l'Égypte; Moïse porte dans sa loi que les prêtres hébreux n'auront point de terres à eux appartenant, et qu'ils vivront des offrandes du peuple. Chez les Égyptiens, les grands avaient accaparé toutes les propriétés, tout le sol; Moïse veut que l'Hébreu qui aura vendu sa terre, puisse la reprendre dans l'année du jubilé, et il avait en vue d'empêcher l'agglomération de la richesse nationale entre un trop petit nombre de mains. L'Égypte était une monarchie; Moïse institue une République. Les Égyptiens pratiquent la magie et l'astrologie;

Moïse repousse ces prétendues sciences qu'il traite de superstitions. Les Égyptiens embaument les corps de leurs pères, qu'ils conservent auprès d'eux, qu'ils vénèrent, et qu'ils engagent au besoin pour avoir du crédit; Moïse proclame que celui qui approchera d'un mort sera souillé. Les Égyptiens élèvent à leurs proches des pyramides, magnifiques tombeaux; Moïse s'oppose à l'érection de colonnes et de monuments, signes d'ostentation. Les Égyptiens pratiquent la polygamie; Moïse veut que chaque homme n'ait qu'une seule femme. Les Égyptiens sont divisés par classes; Moïse ne connaît parmi les siens, qu'il groupe par tribus, qu'une seule famille, issue du même homme. Chez les Égyptiens, chaque homme ne doit exercer qu'un seul métier; Moïse nous parle des ouvriers Béséléel et Ooliab, qui travaillent l'or, l'argent, le marbre, le bois, les pierres précieuses, et qui font toutes sortes d'ouvrages, et il ajoute : Dieu a répandu la sagesse dans le cœur de tous les artisans habiles.

Les lois de Moïse sont une éclatante protestation contre la plupart des idées et des usages de l'Égypte.

Cependant, bien qu'il fît de la réaction contre l'esprit de l'Égypte, le législateur hébreu profita de ses lumières, il en fit profiter le peuple qu'il s'était donné pour mission de conduire, et de nombreuses connaissances furent emportées de la terre des Pharaons dans le pays de Chanaan.

Détails divers.

A propos de la circoncision, dont nous avons

parlé, ajoutons encore les paroles suivantes d'Hérodote, qui vivait en 484 avant notre ère :

« Les Colchidiens, les Égyptiens, les Ethiopiens « sont les seuls hommes qui se fassent circoncire « de temps immémorial. Les Phéniciens et les Sy- « riens de la Palestine (les Hébreux) conviennent « eux-mêmes qu'ils ont appris la circoncision des « Égyptiens. »

Cette marque de l'alliance du Dieu d'Abraham et du peuple hébreu, était-elle aussi une marque d'alliance entre la divinité et d'autres peuples? Et s'il en est autrement, quelle était donc pour eux sa véritable signification?

Nous avons parlé des monuments publics; et ils étaient immenses. Les maisons des particuliers étaient hautes de quatre à cinq étages dans la ville de Thèbes, au dire de Diodore de Sicile.

Sabacos, qui régna cinquante ans sur l'Égypte, abolit la peine de mort, et ensuite, ce qu'il y avait de plus rudes travaux, il le fit faire aux condamnés. Hérodote dit : « Il ne fit mourir personne pen- « dant ce temps-là (pendant cinquante ans), pour « quelque crime que ce fût; mais selon la qualité « du crime, il condamnait le coupable à travailler « aux levées et aux chaussées, près de la ville où il « était né. »

Le même auteur nous dit qu'en Égypte les rôles des hommes et des femmes sont intervertis, bouleversés, que « les femmes vont sur la place et s'oc- « cupent du commerce, tandis que les hommes, « renfermés dans leurs maisons, travaillent à de la

« toile. » Nous devons croire que les artisans, que les cultivateurs se livraient aux métiers qui leur étaient propres, et que leurs femmes ne les remplaçaient pas ; mais il se pouvait que des hommes tissassent la toile, et que, dans le petit commerce, les femmes fissent pour le moins autant que les hommes. Rien d'étonnant pour nous en cela.

Hérodote nous dit qu'on a remarqué des colonnes de verre en Éthiopie ; la même matière était connue en Égypte. Le verre date donc de loin.

Aux yeux des Égyptiens, tout étranger était un barbare. Leur orgueil s'est transmis aux Grecs, aux Romains et à d'autres peuples encore existants.

Il y avait en Égypte des mystères qui passèrent en Grèce, et dont nous avons une idée par notre franc-maçonnerie ; il y avait aussi des fêtes de Diane ou d'Isis, qui furent plus tard les bacchanales en Grèce et à Rome. L'ivresse les animait, les injures, les quolibets, les propos orduriers les égayaient. Notre carnaval viendrait-il de là ?

Les Égyptiens ne furent point voyageurs, mais ils aimèrent les voyages, et grâce aux Phéniciens qu'ils employèrent à leur service, nous devons leur attribuer l'honneur de quelques découvertes géographiques. La science en général leur doit beaucoup.

L'Égypte était une nation fort peuplée. Diodore dit : « Dans un dénombrement qui s'était fait an-« ciennement de toute la population, on avait « compté environ sept millions d'habitants. » Du temps de Diodore, qui vivait peu avant Jésus-Christ,

cette population n'était plus que de trois millions d'habitants. Elle a encore décru depuis.

Ouvriers employés aux travaux des mines d'or.

Parlons de l'exploitation des mines d'or. Qu'on le sache, dans tous les temps, ceux qui ont arraché des entrailles de la terre le métal le plus précieux, ont été les plus malheureux de tous les hommes. C'est à Diodore de Sicile que nous devons les renseignements que voici :

« A l'extrémité de l'Égypte, entre les confins de l'Arabie et de l'Éthiopie, se trouve un endroit riche en mines d'or, d'où l'on tire ce métal à force de bras, par un travail pénible et à grands frais. C'est un minerai noir, marqué de veines blanches et de taches resplandissantes. Ceux qui dirigent les travaux de ces mines emploient un très grand nombre d'ouvriers, qui tous sont ou des criminels condamnés, ou des prisonniers de guerre, *et même des hommes poursuivis pour de fausses accusations et incarcérés par animosité ;* les rois d'Égypte forcent tous ces malheureux, *et quelquefois même leurs parents,* à travailler dans les mines d'or ; ils réalisent ainsi la punition des condamnés tout en retirant de grands revenus du fruit de leurs travaux. Ces malheureux, tous enchaînés, travaillent jour et nuit sans relâche, privés de tout espoir de fuir, sous la surveillance de soldats étrangers, parlant des langues différentes de l'idiôme du pays, afin qu'ils ne puissent être gagnés ni par des promesses, ni par des prières.

« La roche qui renferme l'or étant très compacte, on la rend cassante à l'aide d'un grand feu, et on la travaille ensuite des mains : lorsque le minerai, devenu ainsi friable, est susceptible de céder à un effort modéré, des milliers de ces misérables le brisent avec des outils de fer, qui servent à tailler les pierres. Celui qui connaît la veine d'or, se place à la tête des ouvriers, et leur désigne l'endroit à fouiller. Les plus robustes des malheureux condamnés sont occupés à briser le silex avec des coins de fer, en employant à ce travail, non le moyen de l'art, mais la force de leurs bras. Les galeries qu'ils pratiquent de cette façon ne sont pas droites, mais vont dans la direction du filon métallique ; et comme dans ces sinuosités souterraines, les travailleurs se trouvent dans l'obscurité, ils portent des flambeaux attachés au front. Changeant souvent la position de leur corps, suivant les qualités de la roche, ils font tomber sur le sol les fragments qu'ils détachent. Ils travaillent ainsi sans relâche sous les yeux d'un surveillant cruel qui les accable de coups.

Des enfants encore impubères pénètrent, par les galeries souterraines, jusque sous les cavités des rochers, ramassent péniblement les fragments de minerai détachés et les portent au dehors, à l'entrée de la galerie. D'autres ouvriers, agés de plus de trente ans, prennent une certaine mesure de ces fragments et les broient dans des mortiers de pierre avec des pilons de fer, de manière à les réduire de la grosseur d'une arobe (fruit semblable à une lentille). Le minerai ainsi pilé est pris par des femmes et des

vieillards qui le mettent dans une rangée de meules, et, se plaçant deux ou trois à chaque manivelle, ils réduisent par la mouture chaque mesure de minerai pilé en une poudre aussi fine que la farine. Tout le monde est saisi de commisération à l'aspect de ces malheureux qui se livrent à ces travaux pénibles, *sans avoir autour du corps la moindre étoffe qui cache leur nudité. On ne fait grâce ni à l'infirme, ni à l'estropié, ni au vieillard débile, ni à la femme malade. On les force tous au travail à coups redoublés, jusqu'à ce que, épuisés de fatigue, ils expirent à la peine.* C'est pourquoi ces infortunés, ployant sous les maux du présent, sans espérance de l'avenir, attendent avec joie la mort qui leur est préférable à la vie.

« Enfin, les mineurs ramassent le minerai ainsi moulu et mettent la dernière main au travail, ils l'étendent d'abord sur des planches larges et un peu inclinées; puis ils font arriver un courant d'eau qui entraîne les matières terreuses, tandis que l'or, plus pesant, reste. Ils répètent plusieurs fois cette opération, frottent la matière légèrement entre les mains, et, en l'essuyant mollement avec des éponges fines, ils achèvent d'enlever les impuretés jusqu'à ce que la poudre d'or devienne nette et brillante. D'autres ouvriers reçoivent un poids déterminé de cette poudre et la jettent dans des vases de terre; ils y ajoutent du plomb en proportion du minerai, avec quelques grains de sel, un peu d'étain et du son d'orge. Après quoi ils recouvrent les vases d'un couvercle qu'ils lutent exactement et les expo-

sent à un feu de fourneaux pendant cinq jours et cinq nuits, sans discontinuer. Ils les retirent ensuite du feu et les laissent refroidir. En les découvrant, ils n'y trouvent autre chose que l'or devenu très pur et ayant un peu perdu de son poids; toutes les autres matières ont disparu.

« Tel est le mode d'exploitation des mines d'or situées sur les confins de l'Egypte. Ces immenses travaux nous font comprendre que l'or s'obtient difficilement, que sa conservation exige de grands soins et que son usage est mêlé de plaisirs et de peines. Au reste, la découverte de ce minerai est très ancienne et nous vient des premiers rois. »

Les paroles de Diodore nous font connaître que l'exploitation des mines d'or avait alors fait des progrès; que des ouvriers d'un pays dont on célèbre la sagesse subissaient les plus horribles traitements; que l'arbitraire classait parmi les coupables des enfants, des vieillards, de nombreux innocents, et nous voyons avec plaisir que le vieil auteur sicilien n'est pas sans compassion pour tant de misères et de douleurs.

Je n'ai pas parlé de tous les rois qui ont régné sur l'Egypte; je n'ai pas donné la longue liste de leurs noms, liste confuse, arbitraire, différente dans chaque historien, et brisée par d'immenses lacunes de règnes; je n'ai pas parlé des médailles, des hiéroglyphes, des voyages, des recherches des Champollion et autres savants; je n'ai rien dit des sources du Nil, de sa marche, de ses inondations périodiques, des bienfaits qu'il répand sur l'Egypte; je

n'ai point parlé des plantes, des animaux, des productions diverses qui sont propres à ce pays. Non, je n'ai pas dit tout ce qui se rattache à l'Egypte. Et le pouvais-je sans faire un amas considérable de volumes? Pour l'Egypte comme pour les autres peuples, je me suis proposé un plan, un but; je dois suivre ma marche, je dois ne point dévier; et j'en suis certain, le lecteur de bonne foi, l'homme du peuple, que j'ai en vue de servir plus particulièrement, s'en trouveront bien.

Quittons l'Égypte; d'autres parties de son histoire et de tout ce qui lui est propre reviendront sous notre plume quand il en sera temps.

ARABES. PHÉNICIENS.

En parlant des enfants de Jacob, nous avons dit quelques mots des Arabes; les uns comme les autres étaient pasteurs, vivaient plutôt sous les tentes que dans les villes, et ne se mêlaient pas sans répugnance aux autres nations. On aura remarqué combien Jéthro, beau-père de Moïse, était religieux, et combien les Hébreux et les Arabes étaient unis par des liens intimes. Au reste, leurs mœurs, leurs usages, leur genre de vie sont les mêmes, et les Arabes ne m'occuperont pas davantage en ce moment. Pour les Phéniciens, nous serons également très bref.

Abraham, suivant la Bible, naquit en la terre de Sennaar, dans la Babylonie. C'est de là qu'il partit pour se répandre, lui et sa race, dans la terre de Chanaan. Il y a tout lieu de croire que les Phéniciens, que je regarde comme la fraction la plus éclairée des Cananéens, étaient aussi partis des bords de l'Euphrate et du Tigre, pour venir habiter

et peupler les bords de la Méditerranée. Si les Babyloniens adoraient les astres, s'ils aimaient le luxe, s'ils furent habiles dans la science et dans les arts, les Phéniciens de même rendirent un culte à la nature, construisirent des villes remarquables et donnèrent au monde des inventeurs et des artisans très considérés.

Les Hébreux, quand ils voulaient construire de grands édifices, c'était à Tyr qu'ils demandaient des ouvriers; et si la Bible nous parle souvent de l'habileté des travailleurs phéniciens, les historiens grecs rendent à ces travailleurs les mêmes hommages.

Hérodote nous dit que le temple de Vénus Uranie, à Ascalon, le plus ancien de ceux consacrés à cette déesse, ainsi que les temples de Cypre et de Cythère, avaient été bâtis par des Phéniciens. Il nous parle aussi d'un temple d'Hercule à Tyr, bâti par les mêmes mains de temps immémorial. Les Phéniciens furent aussi les plus habiles constructeurs de navires et les premiers navigateurs. Ils envoyèrent des colonies dans le monde entier, et partout ils répandirent leur art et leurs sublimes monuments. Nous croyons que la Phénicie fut le berceau des *associations d'ouvriers*, que nous appelons COMPAGNONNAGE, et nous accumulerons des preuves à ce sujet en temps et lieu.

Les villes les plus remarquables de la Phénicie furent Tyr et Sidon. Il y eut une suite de rois dans chacune d'elles. Les rois de Sidon sont peu connus; parmi ceux de Tyr on ne remarque guère qu'Hiram, l'ami de Salomon, et Pygmalion, le frère

et le persécuteur de la fameuse Didon, qui devait fonder la ville de Carthage. Je ne m'arrêterai pas aux souverains qui ont régné dans divers Etats de la Phénicie; on sait peu de chose de leur vie, et leurs actions ne sont pas assez grandes pour que les lecteurs puissent véritablement profiter à leur récit.

Dans le cours de cet ouvrage, en parlant des sciences, des arts, des métiers, des mœurs, des pratiques religieuses des différents peuples, afin de mieux juger du tout par comparaison, nous dirons certainement quelque chose des Phéniciens.

Nous avons laissé les Hébreux à la fin du règne des juges, nous retournons à eux. Après avoir traité de Samuel et des rois, nous passerons à un autre peuple, et là, remontant dans l'antiquité, nous parlerons des migrations qui, parties de divers pays, de l'Egypte entre autres, abordèrent sur les terres des Grecs et s'y établirent. La Grèce et sa civilisation auront droit à tout notre intérêt.

HÉBREUX.

(*Suite*).

Samuel.

Les Hébreux vivaient en guerre continuelle contre les Philistins et autres peuples. Ils étaient tantôt vaincus, tantôt vainqueurs; ils se livraient même entre eux de rudes combats : l'anarchie les dévorait. En ce temps (1139 av. J.-C.) naquit dans le pays Samuel, et Anne, sa mère, en exprima ainsi sa joie :

« Mon cœur a tressailli d'allégresse dans le Sei-
« gneur, et mon Dieu a relevé ma gloire.... C'est le
« Seigneur qui ôte et qui donne la vie; qui conduit
« aux enfers et qui en retire. C'est le Seigneur qui
« fait le pauvre, et qui fait le riche; c'est lui qui
« abaisse et qui élève. Il tire le pauvre de la pous-
« sière, et l'indigent du fumier, pour les faire asseoir
« entre les princes, et leur donner un trône de
« gloire. »(la Bible.)

Ainsi, le pauvre et l'indigent ne forment pas une classe comparable à un troupeau; ils ne végèteront

pas toujours; il leur sera donné de s'élever et de devenir rois, si Dieu le veut.

En 1119 avant notre ère, les Philistins tuent trente mille Israélites, et s'emparent de l'Arche sainte. Les deux fils d'Héli, grand-prêtre, périssent dans cette bataille; Héli et sa belle-fille meurent de douleur. Cependant Dieu n'abandonne pas son peuple. Dagon, le dieu des Philistins, tombe le visage contre terre devant l'Arche du Seigneur; des maladies dangereuses les assaillent, et ils s'empressent de rendre aux Israélites l'Arche sainte qui devait être fatale à beaucoup d'entre eux : plus de cinquante mille hommes d'Israël périrent pour l'avoir seulement regardée.

Les Philistins opprimaient Israël; Samuel, qui succéda à Héli dans la prêtrise, le délivra. Peu après les Israélites demandèrent un roi; Samuel en fut chagrin; et Dieu lui dit : « Ce n'est pas vous, c'est moi qu'ils rejettent. » (la Bible). Samuel dit aux Israélites de la part de Dieu : « Voici quel sera le droit « du roi qui vous gouvernera : Il prendra vos enfants « pour conduire ses charriots; il en fera des gens de « cheval, et il les fera courir devant son char; il en « fera des officiers pour commander, les uns mille « hommes, et les autres cent; il prendra les uns « pour labourer ses champs et pour recueillir ses « bleds, et les autres pour lui faire des armes et des « charriots.

« Il fera de vos filles des parfumeuses, des cuisi- « nières et des boulangères. Il prendra aussi ce qu'il « y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vi-

« gnes et dans vos plans d'oliviers, et il le donnera « à ses serviteurs. Il vous fera payer la *dîme* de vos « bleds et du revenu de vos vignes, pour avoir de « quoi donner à ses eunuques et à ses officiers.

« Il prendra vos serviteurs, vos servantes et les « jeunes gens les plus forts, avec vos ânes, et les « fera travailler pour lui. Il prendra aussi la dîme « de vos troupeaux, et vous serez ses serviteurs. « Vous crierez alors contre votre roi que vous vous « serez élu, et le Seigneur ne vous exaucera point, « parce que c'est vous-même qui avez demandé un « roi. » (La Bible.)

Saül.

Le peuple persista dans son désir d'avoir un roi; il préférait sans doute le pouvoir royal au pouvoir sacerdotal, et Saül, fils de Cis, fut celui que Samuel leur choisit. Il lui versa de l'huile sur la tête, et l'oignit. Il présenta Saül qu'il venait de sacrer au peuple assemblé, et le choix du grand-prêtre fut ratifié par le peuple et par le sort (1079 av. J.-C.).

Les combats contre les Philistins se renouvellent; mais les Israélites manquent d'armes; ils ne savaient pas les fabriquer. Les chances sont diverses. Saül déplaît à Samuel; celui-ci protége secrètement le jeune David, qui va nous occuper.

Saül et David.

David, fils d'Isaï, de Bethléem, était berger; il faisait paître les brebis de son père. De sa personne, « il était roux, d'une mine avantageuse, et

« il avait le visage fort beau.» (La Bible.) Samuel le sacre au milieu de ses frères, sans que le roi Saül pût en être informé.

Bientôt David est appelé devant le roi pour y jouer de la harpe, car Dieu l'avait fait musicien et poète.

Il suivit Saül dans une expédition. Le Philistin Goliath, géant audacieux, vint insulter aux Israélites, et leur offrit le combat singulier. David répond au provocateur; il accepte le cartel. Les deux combattants entrent en lice (1073 av. J.-C.).

« Goliath, dit la Bible, avait six coudées et une palme de haut. Il avait en tête un casque d'airain, il était revêtu d'une cuirasse à écailles, qui pesait cinq mille sicles d'airain. Il avait sur les cuisses des cuissards d'airain, et un bouclier d airain lui couvrait les épaules.

« La hampe de sa lance était comme ces grands bois dont se servent les tisserands; et le fer de sa lance pesait six cents sicles de fer. »

David met sur sa tête un casque d'airain, endosse la cuirasse, attache l'épée à son côté, et essaie de marcher. Il éprouve de la gêne, parce qu'il n'était point habitué à cette armure, aussi se hâte-t-il de la quitter.

« Il prit le bâton qu'il avait toujours à la main, dit la Bible, il choisit dans le torrent cinq pierres très polies, et les mit dans sa panetière qu'il avait sur lui; et tenant à la main sa fronde, il marcha contre le Philistin,

« Le Philistin s'avança aussi, et s'approcha de David, et lorsqu'il l'eut aperçu, qu'il l'eut envisagé,

voyant que c'était un jeune homme roux et fort beau, il le méprisa, et lui dit : *Suis-je un chien pour que tu viennes avec un bâton?* et ayant maudit David en jurant par ses dieux, il ajouta : *Viens à moi et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre.*

« Mais David dit au Philistin : « Tu viens à moi « avec l'épée, la lance et le bouclier; mais moi je « viens à toi au nom du Seigneur des armées, du « Dieu des troupes d'Israel, auxquelles tu as insulté aujourd'hui. »

Les deux combattants avancent l'un contre l'autre.

« David mit la main dans sa panetière, dit la Bible, « il prit une pierre, la lança avec sa fronde, et en « frappa le Philistin dans le front. La pierre s'en- « fonça dans le front du Philistin, et il tomba le vi- « sage contre terre... David courut et se jeta sur lui; « il prit son épée, la tira du fourreau, et acheva de « lui ôter la vie en lui coupant la tête. »

David ayant terrassé Goliath, les Philistins prirent la fuite; ils furent poursuivis, dispersés par les Israélites (1073 av. J.-C.).

David avait montré sa bravoure en plusieurs occasions, le peuple chantait sa gloire; le roi en éprouva de la jalousie, et voulut le tuer. Entre David et Saül il y eut de fréquentes alternatives d'amitié et d'inimitié, de reconciliation et de division.

Saül donna sa fille Michol en mariage à David, mais ses idées de meurtre ne purent le quitter; c'était chez lui de la monomanie.

David, craignant pour sa vie, s'expatrie; se rend

auprès d'un roi étranger et ennemi d'Israël; il habite ensuite tantôt en un lieu, tantôt en un autre. Ses amis, ses partisans, les endettés, les mécontents, vont le joindre et se rangent sous son commandement. Saül dirige des forces contre David, qu'il veut tuer, mais il tombe entre les mains de ses gens, qui menacent de le mettre à mort. David lui sauve la vie; il respecte en Saül l'oint du Seigneur.

Ils se reconcilient, se brouillent de nouveau; les désordres augmentent parmi les Israélites. Le gendre du roi est encore en fuite. La Bible dit :

« Ainsi David partit, et s'en alla avec ses six cents hommes chez Achis, fils de Maoch, roi de Geth.

« David demeura dans les terres des Philistins pendant quatre mois.

« Il faisait des courses avec ses gens, et pillait Gessuri, Gerzi et les Amalécites : car ces bourgs étaient autrefois habités vers le chemin de Sur jusqu'au pays d'Egypte.

« Et il tuait tout ce qu'il rencontrait dans le pays, sans laisser en vie ni homme ni femme : et après qu'il avait enlevé les brebis, les bœufs, les ânes, les chameaux et les habits, il revenait trouver Achis.

« Et lorsqu'Achis lui disait : Où avez-vous couru aujourd'hui ? David lui répondait : Vers la partie méridionale de Juda, vers le midi de Jeraméel, et le midi de Ceni.

« David ne laissait en vie ni homme ni femme, et il n'en amenait pas un à Geth; de peur, disait-il, que ces gens-là ne parlent contre nous. C'est ainsi que David se conduisait; et c'est ce qu'il avait accoutumé

de faire pendant tout le temps qu'il demeura parmi les Philistins. »

Saül fit la guerre à ceux qui avaient accueilli David, bien que celui-ci reconnût fort mal leurs services; il livra une bataille aux Philistins, il y périt: cette mort ouvrait à David le chemin du trône.

Ayant appris la défaite et la mort de Saül, David délibéra sur ce qu'il devait faire.

« Après cela, dit la Bible, David consulta le Seigneur, et lui dit : Irai-je dans quelqu'une des villes de Juda? Le Seigneur lui dit : Allez. David lui demanda: Où irai-je? Le Seigneur lui répondit : Allez à Hébron.

« David y alla donc avec ses deux femmes, Achinoam de Jezrahel, et Abigaïl, veuve de Nabal du Carmel.

« David y mena aussi les gens qui étaient avec lui, dont chacun y vint avec sa famille; et ils demeurèrent dans les villes d'Hébron.

« Alors ceux de la tribu de Juda étant venus à Hébron, y sacrèrent David *de l'huile sainte*, afin qu'il régnât sur la maison de Juda. »

Pendant que David, dont Hébron était la capitale, régnait sur Juda, Isboseth, fils de Saül, était roi d'Israël (1059 av. J.-C.). Il y eut une longue guerre entre les maisons des deux rois. David finit par triompher, et son autorité s'étendit sur toutes les tribus d'Israël (1052 av. J.-C.).

David se rend maître de Sion, forteresse importante; il y dépose l'Arche sainte pour la faire entrer ensuite dans Jérusalem, qui devient sa capitale.

La guerre continuant, David bat les Philistins, qui l'avaient autrefois accueilli; les humilie et « affranchit Israël de la servitude du tribut qu'il leur « payait.» (La Bible.) David avait remporté de nombreuses victoires; sa puissance était affermie.

David avait eu pour femmes, pendant qu'il était serviteur de Saül et pendant qu'il était roi de Juda, Michol, Abigaïl, Achinoam; dès qu'il fut roi de tout Israël, il prit dans Jérusalem des concubines et de nouvelles femmes, desquelles il eut beaucoup d'enfants.

On connaît l'histoire de David et de Bethsabée, qui fut mère de Salomon; on sait combien il eut de guerres à soutenir, et jusqu'à quel point il se montra souvent cruel envers ses ennemis; on sait quels furent les désordres de sa famille, que l'un de ses fils, Ammon, viola sa propre sœur Thamar, et qu'Absalon, un autre de ses fils, se mit en révolte et lui livra des combats meurtriers. Mais je ne puis entrer dans les détails; la nature de ce travail ne me le permet pas.

David sortait vraiment d'une pauvre famille; nous le voyons garder les brebis, paraître à la cour à l'appel qui lui est fait, et jouer de la harpe devant Saül; nous le voyons se rendre à l'armée du roi et subir de son frère aîné les paroles que voici : « Pour- « quoi avez-vous abandonné dans le désert *le peu de* « *brebis* que nous avons?» Nous le voyons combattre Goliath avec le bâton et la fronde, le terrasser, le tuer, et obtenir par ce fait d'armes l'offre d'épouser la fille du roi, ce qui le surprend et lui arrache ces

paroles : « Croyez-vous que ce soit peu de chose « que d'être gendre du roi? pour moi je suis pau- « vre, et n'ai point de bien. »

David était donc un vrai berger, un véritable homme du peuple. Son élévation, il la dut à son courage, à ses talents, et sans doute aussi à son ambition et à ses ruses.

En plusieurs occasions David combattit et vainquit les Philistins, les Moabites, les Syriens, les Iduméens, et d'autres peuples. Il était habile dans l'art de connaître les hommes et de les employer à propos. Il sut former ou s'adjoindre de bons officiers, de sages magistrats, de laborieux administrateurs, et le peuple d'Israël se fortifia, s'éleva sous son règne. David fut certainement un grand roi.

Oui, mais, il eut beaucoup de femmes! mais il commit des adultères! mais il se montra souvent cruel! J'en conviens, mais n'était-il pas roi? n'était-il pas Hébreu? n'était-il pas du sang bouillant des Arabes? enfin, était-il plus barbare, plus inhumain que Gédéon, que Jepthé, que Samson, que Saül et tant d'autres? Evidemment non. Il avait les mœurs de son temps, les mœurs de son pays.

Cependant, disons-le, David fut coupable, très coupable, mais ses chagrins le purifièrent, et son repentir nous ramène à lui.

David était guerrier; David était réellement roi, car il savait en remplir la charge et assigner à chacun de ses serviteurs la fonction qui lui était propre; David était musicien, David était poète, et plus que cela, il aimait le peuple, il défendait sa cause, il

déplorait ses misères; et c'est là son plus grand titre à notre reconnaissance. Prouvons que nous n'avançons rien à tort par quelques citations puisées dans ses psaumes.

Psaumes de David.

Voici des conseils donnés aux rois :

« O rois, ouvrez votre cœur à l'intelligence : recevez les instructions de la vérité, vous qui jugez la terre.

« Servez le Seigneur dans la crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement.

« Embrassez étroitement la pureté de la discipline; de peur qu'enfin le Seigneur ne se mette en colère, et que vous ne périssiez hors de la voie de la justice. »

Voici quelque chose de très élevé, de très poétique et d'une grande moralité :

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie les ouvrages de ses mains.

« Un jour annonce cette vérité à un autre jour; et une nuit en donne la connaissance à une autre nuit.

« Il n'y a point de langue, ni de différent langage, au milieu de qui leur voix ne soit entendue.

« Leur bruit s'est répandu dans toute la terre; et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.

« La loi du Seigneur est sans tache; elle convertit les âmes : le témoignage du Seigneur est fidele; il donne la sagesse aux petits.

« Les ordonnances du Seigneur sont droites; elles font naître la joie dans les cœurs : le précepte du Seigneur est rempli de lumière; il éclaire les yeux.

« La crainte du Seigneur est sainte; elle subsiste dans tous les siècles : les jugements du Seigneur sont véritables, et pleins de justice en eux-mêmes.

« Ils sont plus désirables que l'abondance de l'or et des pierres précieuses, et plus doux que n'est le miel, et que le rayon de miel le plus excellent.

« Aussi votre serviteur les garde avec soin; et en les gardant, il y trouve une grande récompense. »

Voici comment David prie Dieu de donner à Salomon, son fils, la droiture des jugements et l'amour des peuples :

« O Dieu, donnez au roi la droiture de vos jugements, et au fils du roi la lumière de votre justice.

« Afin qu'il juge votre peuple selon les règles de cette justice, et vos pauvres selon l'équité de ces jugements.

« Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, et les collines la justice.

« Il jugera les pauvres d'entre le peuple : il sauvera les enfants des pauvres, et humiliera le calomniateur.

« Il demeurera autant que le soleil et la lune dans toutes les générations.

« Il descendra comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre.

« La justice paraîtra de son temps avec une abondance de paix qui durera autant que la lune.

« Et il règnera depuis une mer jusqu'à une autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre.

« Car il délivrera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui n'avait personne qui l'assistât.

« Il aura compassion de celui qui est pauvre et dans l'indigence, et il sauvera les âmes des pauvres.

« Il rachètera leurs âmes des usures et de l'iniquité, et leur nom sera en honneur devant lui. »

Citons encore ces paroles où il est question des pauvres et des riches, des opprimés et des oppresseurs.

« Le pécheur a irrité le Seigneur : car il a dit en son cœur : Je ne serai point ébranlé : et de race en race je vivrai toujours sans souffrir aucun mal.

« Sa bouche est pleine de malédiction, d'amertume et de tromperie ; le travail et la douleur sont sous sa langue.

« Il se tient assis en embuscade avec les riches dans des lieux cachés, afin de tuer l'innocent.

« Ses yeux regardent toujours le pauvre : il lui dresse des embûches dans le secret, ainsi qu'un lion dans sa caverne.

« Il se tient en embuscade, afin d'enlever le pauvre ;

afin, dis-je, d'enlever le pauvre lorsqu'il l'attire par ses artifices.

« Après qu'il l'aura surpris dans son piége : il le jettera par terre ; il se baissera, et il tombera avec violence sur les pauvres, lorsqu'il se sera rendu maître d'eux.

« Car il a dit en son cœur : Dieu a mis cela en oubli : il a détourné son visage, pour n'en voir jamais rien.

« Levez-vous, Seigneur Dieu, élevez votre main puissante : et n'oubliez pas les pauvres.

« Pourquoi l'impie a-t-il irrité Dieu? c'est qu'il a dit en son cœur : Il n'en recherchera point la vengeance.

« Mais vous voyez ce qui se passe : car vous considérez le travail et la douleur dont le juste est accablé, afin de livrer entre vos mains ceux qui l'oppriment. »

Comme de nos jours, il y avait au temps de David des hommes rapaces, qui vivaient de la substance du peuple; le roi populaire en exprime au nom de Dieu son dégoût en ces termes :

«Ne connaîtront-ils point enfin ma justice, tous ces hommes qui commettent l'iniquité; qui dévorent mon peuple ainsi qu'un morceau de pain. »

Il y a des gens qui croient que les pensées de progrès, que la croyance en un avenir meilleur pour les pauvres sont choses nouvelles; les paroles que voici de David prouveront le contraire :

« Le pauvre ne sera pas oublié pour jamais : la patience des pauvres ne sera pas frustrée pour toujours.»

Et encore :

« Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé ; et il sauvera les humbles d'esprit. »

David traite les riches avec une grande dureté; il les menace dans leurs richesses et dans leur existence même; mais je ne veux pas reproduire à cet égard les paroles que l'on trouve dans le psaume trente-sixième, paroles terribles : je craindrais d'être

accusé de vouloir irriter les petits contre les grands et de pousser à la spoliation. Cependant, les paroles de David sont dans la Bible, et l'on sait que ce livre est un livre saint, qu'il n'est même pas permis, aux yeux des hommes les plus conservateurs et les plus dévots, d'en critiquer la moindre partie.

Ce que nous avons cité de David suffit pour faire apprécier son talent poétique et ses sympathies pour les opprimés.

David avait trente ans lorsqu'il devint roi de Juda; il en avait trente-sept lorsque tout Israël lui fut soumis. Il avait régné sept ans à Hébron, trente-trois ans à Jérusalem; quarante ans en tout. Il était donc âgé de soixante-dix ans. Sentant approcher sa fin, il fit sacrer Salomon son fils, lui donna de sages conseils, et *s'endormit* avec ses pères. Il fut enseveli à Jérusalem en 1019 avant notre ère.

Salomon.

Salomon prend possession du trône de tout Israël (1019 av. J.-C.). Un parti puissant se forme contre lui. Le nouveau roi se défait d'Adonias son frère, de Joab, l'un des généraux de David et de plusieurs autres chefs; il affermit sa puissance par des meurtres. C'est ainsi que procèdent les rois; surtout dans les pays despotiques. Ils doivent, dominés qu'ils sont par l'exigence de leur situation, être barbares ou n'être plus.

Salomon s'allie avec Pharaon, roi d'Egypte; épouse sa fille, qu'il amène dans Jérusalem. On sait

comment il préfère aux richesses et à la gloire un cœur docile, afin de pouvoir juger le peuple et de savoir discerner entre le bien et le mal, et comment il obtient, par surcroît, les biens même qu'il n'avait pas demandés. On connaît son jugement sur deux femmes de mauvaise vie à propos d'un enfant qu'elles se disputaient. Ici, laissons parler la Bible :

« Alors deux femmes de mauvaise vie vinrent trouver le roi et se présentèrent devant lui, dont l'une lui dit : Je vous prie, mon seigneur, faites-moi justice. Nous demeurions, cette femme et moi, dans une maison, et je suis accouchée dans la chambre où elle était. Elle est accouchée aussi trois jours après moi : nous étions ensemble, et il n'y avait qui que ce soit dans cette maison que nous deux. Le fils de cette femme est mort pendant la nuit, parce qu'elle l'a étouffé en dormant; et se levant dans le silence d'une nuit profonde, pendant que je dormais, moi qui suis votre servante, elle m'a ôté mon fils que j'avais à mon côté; et l'ayant pris auprès d'elle, elle a mis auprès de moi son fils qui était mort.

« M'étant levée le matin pour donner à têter à mon fils, il m'a paru qu'il était mort : et le considérant avec plus d'attention au grand jour, j'ai reconnu que ce n'était point le mien que j'avais enfanté.

« L'autre femme lui répondit : Ce que vous dites n'est point vrai; mais c'est votre fils qui est mort, et le mien est vivant. La première au contraire répliquait : Vous mentez; car c'est mon fils qui est vivant, et le vôtre est mort : et elles disputaient ainsi devant le roi.

« Alors le roi dit : Celle-ci dit : Mon fils est vivant, et le vôtre est mort. Et l'autre répond : Non ; mais c'est votre fils qui est mort, et le mien est vivant.

« Le roi ajouta : Apportez-moi une épée. Lorsqu'on eut apporté une épée devant le roi, il dit à ses gardes : Coupez en deux cet enfant qui est vivant, et donnez-en la moitié à l'une, et la moitié à l'autre.

« Alors la femme dont le fils était vivant dit au roi (car ses entrailles furent émues de tendresse pour son fils) ; Seigneur, donnez-lui, je vous supplie, l'enfant vivant, et ne le tuez point. L'autre disait au contraire : Qu'il ne soit ni à moi, ni à vous, mais qu'on le divise.

« Alors le roi prononça cette sentence : Donnez à celle-ci l'enfant vivant, et qu'on ne le tue point : car c'est elle qui est sa mère.

« Tout Israël ayant donc su la manière dont le roi avoit jugé cette affaire, ils eurent tous de la crainte et du respect pour lui, voyant que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre justice. »

Je ne dénombrerai pas tous les officiers, tous les gens de service de Salomon ; je dois supprimer beaucoup de détails sur la puissance du roi, sur l'immensité de ses Etats ; mais je veux m'étendre sur les travaux de Jérusalem et sur les ouvriers qui les construisirent.

Travail et travailleurs.

Les Hébreux étaient un peuple pasteur : cependant au sortir de l'Égypte ils eurent d'habiles artisans, parmi lesquels sont cités Béséléel et Ooliab. Mais une fois dans la terre de Chanaan, ils vécurent

dans des luttes perpétuelles, et leurs talents industriels s'éteignirent insensiblement. Nous en trouvons la preuve dans ces paroles de la Bible, liv. 1er *des Rois*, chap. XIII, v. 19 : « Or, il ne se trouvait *point* « *de forgerons* dans toutes les terres d'Israël. Car « les Philistins avaient pris cette précaution pour « empêcher que les Hébreux ne se forgeassent ni « épée, ni lance. Et tous les Israélites étaient obligés « *d'aller chez les Philistins* pour faire éguiser le soc « de leurs charrues, leurs hoyaux, leurs cognées et « leurs serpettes. C'est pourquoi le tranchant des » socs des charrues, des hoyaux, des fourches et « des cognées étaient usés, sans qu'ils eussent seu- « lement de quoi aiguiser une pointe. Et lorsque le « jour du combat fut venu, hors Saül et Jonathas, « son fils, il ne se trouva personne de tous ceux « qui les avaient suivis qui eût une lance ou une « épée à la main. »

Tel était chez les Hébreux du temps de Saül l'état de forgeron ; il n'y avait point d'ouvriers de cette partie. Que pouvaient donc être leur agriculture et leur industrie en général ?

Par la description de l'armure de Goliath, on a vu que les Philistins avaient des casques, des cuirasses, des cuissards d'airain; et cela était le produit du travail de leurs ouvriers. Les Philistins étaient de la famille des Phéniciens ; c'étaient donc des gens industrieux. Quant aux Hébreux, ils ne se procuraient des armes que par le commerce, par des surprises et des invasions heureuses : ce triste état de leur industrie ne pouvait que nuire à leurs progrès politiques.

Il est bien entendu qu'au temps de Saül l'industrie des Hébreux était nulle : les rois qui lui succédèrent durent appeler de l'étranger la majeure partie des ouvriers dont ils avaient besoin.

Après avoir conquis Jérusalem, David reçut des hommages de toutes parts : parmi les princes qui le félicitèrent de son avénement au trône d'Israël et de ses nombreux succès, se trouvait Hiram. La Bible dit : « Hiram, roi de Tyr, envoya aussi des ambas-« sadeurs à David, avec du bois de cèdre, des *char-« pentiers et des tailleurs de pierre*; et ils bâtirent « la maison de David. »

Toutefois, David excita l'activité de son peuple; il rassembla les ouvriers étrangers, qui, probablement, voyageaient et travaillaient dans son royaume. Nous trouvons à cet égard dans les *Paralipomènes*, liv. 1er, chap. XXII, v. 2, les paroles que voici :

« Il commanda qu'on assemblât *tous les* PROSÉLY-« TES *qui se trouvaient dans la terre d'Israël :* et il « en prit pour tirer les pierres et les marbres des « carrières, pour les tailler et pour les polir, afin « que l'on commençât à disposer les choses pour la « construction du TEMPLE. David fit aussi provision « de fer pour les clous et les pentures des portes, « et pour joindre les ais et les pierres ensemble. Il « fit de même amasser quantité d'airain, dont le « poids était innombrable. » (la Bible.)

David prépara donc les matériaux du temple; mais il ne lui était pas donné de l'élever, et Dieu lui dit :

« Vous avez répandu beaucoup de sang, vous vous

« êtes trouvé en quantité de batailles ; ainsi vous ne « pouvez point bâtir un temple en mon nom, après « tant de sang répandu en ma présence. » (la Bible.)

Voilà de belles paroles !.. Ce grand travail revint donc à son fils Salomon, qui lui avait succédé, et qui vivait en paix avec les peuples et les rois qui l'environnaient. Hiram était l'un de ses amis comme il avait été l'ami de son père.

Temple de Salomon.

« Salomon résolut donc, dit la Bible, de bâtir un « TEMPLE au nom du Seigneur, et un PALAIS pour « lui-même.

« Salomon envoya vers Hiram, roi de Tyr, et « donna ordre qu'on lui dît de sa part : Faites-moi la « même grâce que vous avez faite à David, mon « père, lui ayant envoyé du bois de Cèdre pour bâ- « tir le palais où il a demeuré depuis ; afin que je « puisse bâtir un temple au nom du Seigneur mon « Dieu... Car le temple que j'ai dessein de bâtir doit « être grand, parce que notre Dieu est grand au- « dessus de tous les dieux. »

Salomon demande à Hiram des ouvriers, et parmi eux un homme des plus habiles dans le travail des métaux, ainsi que des bois de cèdre, de sapin et des pins du Liban. « Je sais, dit-il à Hiram, que vos « sujets *sont adroits à couper les bois* du Liban, et « les miens travailleront avec les vôtres : afin que « l'on me prépare quantité de bois, parce que la « maison que je désire de bâtir doit être très grande « et très magnifique.

« Vous savez, dit encore Salomon à Hiram, que « je n'ai personne parmi mon peuple qui sache « couper le bois comme les Sidoniens. » (la Bible.)

Le roi de Judée promet au roi de Tyr, en échange des services qu'il demande, vingt mille sacs de froment et autant d'orge, avec vingt mille barriques de vin et vingt mille barriques d'huile. Chaque année il devait lui faire un pareil envoi.

« Hiram, roi de Tyr, écrivit à Salomon, et lui « manda : Parce que le Seigneur a aimé son peu- « ple, il vous a établi roi. Et il ajouta : Que le Sei- « gneur, le Dieu d'Israël, qui a fait les cieux et la « terre, soit béni d'avoir donné au roi David un fils « si sage, si habile, si plein d'esprit et de prudence, « pour bâtir un temple au Seigneur et un palais « pour soi.

« Je vous envoie donc un homme intelligent et « très habile, HIRAM-ABI, dont le surnom signifie « mon père. Sa mère est de la ville de Dan, et son « père est Tyrien. Il sait travailler en or, en argent, « en cuivre, en fer, en marbre, en bois et même en « pourpre, en hyacinthe, en fin lin et en écarlate. « Il sait encore graver toutes sortes de figures, et il « a un génie merveilleux pour inventer tout ce qui « est nécessaire pour toutes sortes d'ouvrages. Il « travaillera avec vos ouvriers et avec ceux de « David, mon seigneur, votre père.

« Envoyez donc, mon seigneur, à vos serviteurs « le blé, l'orge, l'huile et le vin que vous leur avez « promis.

« Nous ferons couper dans le Liban tous le bois

« dont vous aurez besoin, et nous le ferons lier en « radeau sur des barques pour le conduire, par mer, « à Joppé (ou Jaffa), d'où vous le ferez transporter « à Jérusalem.

« Salomon fit donc faire un dénombrement de « tous les PROSÉLYTES qui étaient dans la terre d'Is- « raël ; depuis le dénombrement qu'en avait fait « faire David, son père : et il s'en trouva *cent cin-* « *quante-trois mille six cents.*

« Il en choisit *soixante-dix mille* pour porter les « fardeaux sur leurs épaules, et *quatre-vingt mille* « pour tailler les pierres dans les montagnes, et « *trois mille six cents* pour conduire les ouvrages. » (la Bible.)

Salomon fit encore une *levée de trente mille hommes* qu'il divisa en trois sections :

« Il les envoyait au Liban tour à tour, dix mille « chaque mois, de sorte qu'ils demeuraient un mois « sur la montagne et deux mois dans leurs maisons, « et ADONIRAM avait l'intendance sur tous ces gens- « là. » (la Bible.)

Il y avait donc *trente mille* ouvriers pour couper les cèdres sur le mont Liban, *soixante-dix mille* pour porter les fardeaux sur leurs épaules; *quatre-vingt mille* pour tailler les pierres sur la montagne; « sans « ceux qui avaient l'intendance sur chaque ou- « vrage, qui étaient au nombre de *trois mille six* « *cents*, qui donnaient les ordres au peuple et à ceux « qui travaillaient. » (la Bible.)

Le total des ouvriers mentionnés était donc de *cent quatre-vingt-trois mille six cents.* Il y en avait

d'autres en plus, que le roi de Tyr unissait sur le mont Liban à ceux de Salomon, et qui marchaient sous les ordres d'ADONIRAM. Il y avait aussi les ouvriers qui secondaient HIRAM-ABI dans les travaux en fonte; ces ouvriers étaient les fondeurs. La Bible ne nous dit pas quel était leur nombre.

A part les trente mille ouvriers que conduisaient Adoniram, et qui passaient, divisés en trois sections égales, un tiers de leur temps sur le mont Liban, les deux autres tiers dans leurs maisons à Jérusalem, à part ces trente mille, que je crois être des Hébreux, des co-religionnaires de Moïse, tous les autres qu'on appelle PROSÉLYTES, étaient des étrangers, des voyageurs, des compagnons. Le chef des fondeurs était étranger; les directeurs des travaux en pierres et en bois, les appareilleurs, les contre-maîtres, les traceurs étaient étrangers; les ouvriers en général étaient étrangers; et tous ces étrangers semblaient jouir d'une assez grande liberté, d'une assez haute considération, et certainement on devait leur accorder, ainsi qu'aux Hébreux que conduisait Adoniram, des repos réparateurs après les jours de fatigues : on sait, du reste, que la loi de Moïse était explicite à cet égard.

Le roi Salomon commanda aussi aux intendants des ouvrages « de prendre de grandes pierres, et « d'un grand prix, pour les fondements du temple « et de les préparer pour cet effet : et les maçons de « Salomon et ceux d'Hiram eurent soin de les tailler; « et ceux de Giblos apprêtèrent les bois et les pierres « pour bâtir la maison du Seigneur. » (la Bible.)

Il est probable qu'on appelait alors maçons non seulement ceux qui taillaient la pierre et le bois, mais encore tous les autres ouvriers. Laissons de nouveau parler la Bible :

« Salomon commença donc de bâtir le temple du Seigneur à Jérusalem sur le mont MORIA.

« Il fut bâti de pierres qui étaient déjà toutes taillées et achevées de polir : en sorte qu'on n'entendit dans la maison du Seigneur, ni marteau, ni cognée, ni bruit d'aucun instrument pendant qu'elle se bâtit....

« Il avait soixante coudées de long (le temple), vingt coudées de large, et trente coudées de haut.

« Il y avait devant le temple un vestibule de vingt coudées de long, autant que le temple avait de largeur, et il avait dix coudées de large, et ce vestibule était devant la face du temple.

« Il fit au temple des fenêtres obliques... il bâtit des étages sur les murailles du temple autour de l'enceinte du temple et de l'oracle, et il fit des bas côtés tout à l'entour.

« L'étage d'en bas avait cinq coudées de large : celui du milieu six et le troisième en avait sept. Il mit des poutres autour de la maison par le dehors, afin que ces étages ne fussent point appuyés sur les murs du temple.

« La porte du milieu des bas côtés était au côté droit de la maison du Seigneur, et on montait en la chambre du milieu par un degré qui *allait en tournant*, et de celle du milieu on montait en la troisième.

« Tout le temple était au-dedans lambrissé de cèdre, et les jointures du bois étaient faites avec grand art, et ornées de sculptures et de moulures. Tout était revêtu de lambris de cèdre, et il ne paraissait point de pierres dans la muraille.

« Il fit l'oracle au milieu du temple en la partie la plus intérieure, pour y mettre l'arche de l'Alliance du Seigneur. L'oracle avait vingt coudées de long, vingt coudées de large et vingt coudées de haut, et il le couvrit et revêtit d'or très pur; il couvrit aussi l'autel de bois de cèdre.

« Il couvrit encore d'un or très pur la partie du temple qui était devant l'oracle, et il attacha des lames d'or avec des clous d'or.

«Et il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or. Il couvrit aussi d'or tout l'autel qui était devant l'oracle,

« Il fit devant l'oracle deux chérubins de bois d'olivier, qui avait dix coudées de haut. L une des ailes du chérubin avait cinq coudées, et l'autre avait aussi cinq coudées; ainsi il y avait dix coudées depuis l'extrémité d'une des ailes jusqu'à l'extrémité de l'autre. Le second chérubin avait aussi dix coudées avec les mêmes dimensions; et l'ouvrage de tous les deux était le même. »

Ces deux chérubins avaient dix coudées de haut; ils étaient placés dans le milieu du temple intérieur, à côté l'un de l'autre, avec les ailes étendues. « L'une des ailes du premier chérubin, dit la Bible, touchait la muraille, et l'aile du second chérubin touchait l'autre muraille, et leurs secondes ailes venaient

se joindre au milieu du temple. Il couvrit aussi d'or les chérubins.

« Il orna toutes les murailles du temple tout à l'entour de moulures et de sculptures, où il fit des chérubins et des palmes en bas relief, et diverses peintures qui semblaient se détacher de leur fond et sortir de la muraille.

« Il couvrit aussi d'or le pavé du temple, au-dedans comme au dehors.

« Il fit à l'entrée de l'oracle de petites portes de bois d'olivier, et des poteaux qui étaient à cinq pans. Il fit ces deux portes de bois d'olivier : et il fit tailler des figures de chérubins et des palmes, et des basses tailles avec beaucoup de relief; et il couvrit d'or tant les chérubins, que les palmes, que tout le reste.

« Il mit à l'entrée du temple des poteaux de bois d'olivier, qui étaient taillés à quatre faces : et il y mit deux portes de bois de sapin, l'une d'un côté et l'autre de l'autre ; chaque porte était brisée; et elle s'ouvrait en ayant ses deux parties unies ensemble. Il fit tailler des chérubins, des palmes et d'autres ornements avec beaucoup de saillie, et il couvrit de lames d'or le tout bien dressé à la règle et à l'équerre...

« Il fit paver le temple d'un marbre très précieux, dont les compartiments faisaient un très grand ornement.

« Il fit aussi un voile d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de fin lin, sur lequel il fit représenter des chérubins.

« Il fit de plus, devant la porte du temple, deux colonnes d'airain de trente-cinq coudées de haut, et leurs chapiteaux étaient de cinq coudées.

« Il fit des chaînes comme il y en avait dans le sanctuaire : et il les mit sur les chapiteaux des colonnes ; et deux rangs de cent grenades, qui étaient entrelacées dans ces chaînes.

« Il fit mettre ces colonnes dans le vestibule du temple, l'une à droite, l'autre à gauche. Il appela celle qui était du côté droit, JOACHIN, et celle qui était du côté gauche, BOOZ. » (la Bible.)

Salomon fit ensuite une mer de fonte, de dix coudées de diamètre, embellie d'un cordon circulaire de trente coudées, et de nombreuses consoles.

« Cette mer était posée sur douze bœufs, trois desquels regardaient le Septentrion, trois le Sud, trois l'Occident et trois l'Orient : et la mer était portée par ces bœufs, donc tout le derrière du corps était caché par la mer.

« Le bassin avait trois pouces d'épaisseur, et son bord était comme le bord d'une coupe, et comme la feuille d'un lys qui est épanoui : et il contenait deux mille bats. » (la Bible.)

Les deux colonnes d'airain, la mer en fonte et les bœufs qui la supportaient, ainsi que les dix socles, les dix cuves, les chaudières, les vases, les cassolettes, les lampes, les chandeliers, les encensoirs et quantité d'autres objets d'or et d'autres métaux précieux, objets ornés es figures les plus diverses, étaient le travail d'H'ram-ABI. Tout ce qui était métaux ou fonte était de la compétence de cet in-

telligent phénicien, envoyé à Salomon par son confrère le roi Hiram.

Le temple fut commencé 480 ans après la sortie d'Egypte, la quatrième année du règne de Salomon, et il fut achevé en sept ans et demi.

Ce temple devait être inauguré en grande pompe.

« Tous les anciens d'Israël, dit la Bible, avec les chefs des tribus, et tous les chefs des familles des enfants d'Israël, s'assemblèrent et vinrent trouver le roi Salomon dans Jérusalem, pour transporter l'Arche de l'alliance du Seigneur de la ville de David, c'est-à-dire de Sion. »

Le jour solennel arrivé, Salomon fit entendre de magnifiques paroles, que nous abrégeons avec regret:

« O Dieu! dit-il, j'ai bâti cette maison, afin qu'elle « soit votre demeure, et que votre trône y soit établi « pour jamais.

« Quand un homme, quel qu'il puisse être, d'Is- « raël, votre peuple, vous offrira ses vœux et ses « prières, et que reconnaissant la plaie de son cœur, « il étendra ses mains vers vous dans cette maison, « vous l'exaucerez du ciel, du lieu de votre demeure, « vous vous rendrez de nouveau propice, et vous lui « ferez miséricorde, *selon que vous verrez la dispo-* « *sition de son cœur*, rendant à chacun selon ses « œuvres et ses désirs, parce qu'il n'y a que vous « seul qui connaissiez le fond du cœur des enfants des hommes. » (la Bible.)

Après l'invocation, après la prière de Salomon, des bœufs, des brebis, furent offerts en sacrifice.

La fête avait duré quatorze jours, et le quinzième,

le peuple se retira dans ses maisons et dans ses terres, avec le cœur plein de joie.

Travaux divers de Salomon.

Le temple de Salomon, commencé en 1015 avant Jésus-Christ, occupa pendant sept ans et demi les ouvriers ; le même roi fit ensuite construire un palais, qui fut achevé en treize ans.

« Il bâtit donc, dit la Bible, le palais appelé la *Maison du bois du Liban*, qui avait cent coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut : il y avait quatre galeries entre des colonnes de bois de cèdre.

« Et il revêtit de lambris de bois de cèdre tout le plafond, qui était soutenu par quarante-cinq colonnes..... Il fit une autre galerie de colonnes, qui avait cinquante coudées de long et trente coudées de large : et encore une autre galerie au front de la plus grande, avec des colonnes et des architraves sur les colonnes.

« Il fit aussi la galerie du trône, où était le tribunal, et il la lambrissa de cèdre, depuis le plancher jusqu'au haut. Il y avait au milieu de la galerie un parquet où était son lit de justice, qui était de même ouvrage. Salomon fit aussi pour la fille de Pharaon, qu'il avait épousée, un palais qui était bâti de même architecture que cette galerie.

« Tous ces bâtiments, depuis les fondements jusqu'au haut des murs, et par dehors jusqu'au grand parvis, étaient construits de pierres, parfaitement belles, dont les deux parements, tant l'intérieur que

l'extérieur, avaient été sciés d'une même forme et d'une même mesure.

« Les fondements étaient aussi de pierres parfaitement belles et très-grandes, *les unes ayant dix coudées, les autres huit.* Il y avait au-dessus de très-belles pierres taillées d'une même grandeur, couvertes aussi de lambris de cèdre. »

Je me suis étendu sur les ouvriers de la Judée et sur leurs travaux ; et j'ai puisé dans la Bible de longues citations à leur égard ; on ne peut trouver dans aucun autre ouvrage ancien d'aussi remarquables, d'aussi profitables renseignements : j'aurais donc eu tort de ne pas en faire amplement usage.

La maison de bois du Liban avait cent coudées de long, cinquante de large, trente de haut. Le temple aurait eu une moindre étendue. Et cependant cette maison est à peine citée à côté du Temple. Il est donc à présumer, qu'elles que fussent les mesures dont on nous a parlé, que les dimensions du temple répondaient à sa richesse, à sa destination, à sa célébrité.

Salomon entoura Jérusalem de murailles, bâtit ou embellit plusieurs villes, entre autres Mello, Heser, Gazer, Bithoron, Baalath et Palmyre, dans le désert. Il fortifia les bourgs qui n'avaient point de murailles. Sa puissance s'étendit.

Les enfants de ceux qui avaient autrefois possédé la Judée, furent rendus tributaires. Aucun des enfants d'Israël ne devait plus être esclave ; il en fit ses hommes de guerre, ses ministres, ses principaux officiers, les chefs de ses armées. Des inspecteurs

en grand nombre veillaient sur les travaux de construction et sur la sûreté du pays.

Une flotte fut équipée : quelques sujets d'Hiram, habiles navigateurs, se joignirent aux sujets de Salomon, et étant allés à Ophir, sur le rivage de la mer Rouge, ils y chargèrent quatre cent vingt talents d'or, qu'ils apportèrent au roi Salomon (1008 av. J.-C.).

La reine de Saba ayant entendu parler de la grande réputation que Salomon s'était acquise, vint pour s'assurer par elle-même si on ne l'avait point flatté, et pour lui proposer des questions obscures et des énigmes difficiles, selon l'esprit du temps (995 av. J.-C.).

Elle était entrée dans Jérusalem avec une grande suite et un riche équipage, avec des chameaux qui portaient des aromates, et une quantité infinie d'or et de pierres précieuses. Elle se présenta devant le roi Salomon, et lui découvrit ses plus secrets penchants.

Salomon répondit sur tout, l'instruisit sur tout; lui montra toute sa magnificence, et la reine de Saba était toute hors d'elle-même.

Ils se firent de très riches présents, et la reine retourna dans son royaume avec ses serviteurs, et tout émerveillée (995 av. J.-Ch.).

Le luxe était poussé dans la Judée au plus haut degré; et la Bible dit : « Le roi Salomon surpassa « donc tous les rois du monde en richesse et en sa- « gesse. » Elle ajoute : « Et toute la terre désirait « de voir le visage de Salomon, pour écouter la sa-

« gesse que Dieu lui avait répandue dans le cœur.

« Et chacun lui envoyait tous les ans des présents,
« des vases d'argent et d'or, des étoffes précieuses,
« des armes, des parfums, des chevaux et des mulets;

« Et Salomon amassa un grand nombre de char-
« riots et de gens de cheval. Il eut mille quatre
« cents charriots, et douze mille hommes de cheval,
« et il les distribua dans les villes fortes, et en retint
« une partie pour être près de sa personne dans
« Jérusalem. »

Ce roi qui avait été si sage dans sa jeunesse, se pervertit en avançant en âge, la Bible dit :

« Salomon aima passionnément plusieurs femmes
« étrangères, avec la fille de Pharaon, des femmes
« de Moab et d'Ammon, des femmes d'Idumée,
« des Sidoniennes et du pays des Hetthéens, qui
« étaient toutes des nations avec lesquelles le Sei-
« gneur avait défendu de s'allier.

« Il eût *sept cents femmes* qui étaient comme des
« REINES, et *trois cents* qui étaient comme ses CON-
« CUBINES ; et ces femmes lui pervertirent le cœur
(983 av. J.-C.). »

Salomon adora les dieux de ses femmes, il leur sacrifia, il déplut par là au vrai Dieu, et son règne ne fut plus qu'une suite de révoltes, de guerres malheureuses et de calamités. Je m'arrête ici.

Salomon mourut en 980 avant notre ère, à l'âge de 58 ans, il en avait régné quarante.

Écrits de Salomon.

David avait excellé dans la musique et la poésie;

Salomon, comme son père, fut poète, il fut philosophe aussi. « Il composa, dit la Bible, trois mille « paraboles et cinq mille cantiques. Il traita aussi « de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le « Liban, jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille; et « il traita de même des animaux de la terre, des « oiseaux, des reptiles et des poissons. »

Nous avons parlé des écrits de David, donnons quelques extraits de ceux de son fils.

Au début de son livre des Proverbes, Salomon marque le désir qu'il a d'instruire, d'éclairer, de moraliser : nous en donnons pour preuve ces quelques versets :

« Les paraboles de Salomon fils de David et roi d'Israël, pour faire connaître aux hommes la sagesse et la discipline ; pour leur faire comprendre les paroles de la prudence, et pour les porter à recevoir les instructions de la doctrine, la justice, le jugement et l'équité : pour donner de la discrétion aux simples, la science et l'intelligence aux jeunes hommes.

« Le sage les écoutera, et en deviendra plus sage : et celui qui aura de l'intelligence y acquerra l'art de gouverner.

« Il pénétrera les paraboles et leurs sens mystérieux, les paroles des sages et leurs énigmes.

« La crainte du Seigneur est le principe de la sagesse : les insensés méprisent la sagesse et la doctrine. »

Je ne puis m'étendre sur les œuvres de Salomon, et je me borne à donner brièvement quelques-unes de ses bonnes pensées.

« La femme vigilante est la couronne de son mari.

« La femme sage bâtit sa maison ; l'insensée détruit de ses mains celle même qui était déjà bâtie.

« Vivez dans la joie avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse.

« Ne regardez point avec plaisir les sentiers des impies, et que la voie des méchants ne vous agrée point.

« Fuyez-là, n'y passez point : détournez-vous-en, et ne vous y arrêtez point.

« Car ils ne peuvent dormir s'ils n'ont fait du mal; et ils perdent le sommeil, s'ils n'ont fait tomber quelqu'un dans leurs piéges.

« Ils se nourrissent du pain de l'impiété, et ils boivent le vin de l'iniquité.

« Mais le sentier des justes est comme une lumière brillante, qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait.

« La voie des méchants est pleine de ténèbres : ils ne savent où ils tombent.

« Appliquez-vous avec tout le soin possible à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie.

« Rejetez de vous la bouche maligne, et que les lèvres médisantes soient bien loin de vous.

« Que vos yeux regardent droit devant vous, et que vos paupières précèdent vos pas.

« Dressez le sentier où vous mettez votre pied, et toutes vos démarches seront fermes.

« Ne vous détournez ni à droite ni à gauche; retirez votre pied du mal (car le Seigneur connaît les voies qui sont à droite; mais celles qui sont à gauche sont des voies de perdition. Ce sera lui-même qui redressera votre course, et qui vous conduira en paix dans votre chemin).

« Celui qui cache ses crimes ne réussira point; mais celui qui les *confesse et s'en retire*, obtiendra miséricorde.

« Le bien amassé à la hâte diminuera; mais celui qui se *recueille à la main* et peu à peu se multipliera.

« Celui qui laboure sa terre sera rassasié de pain.

« Celui qui cache le bled sera maudit des peuples.

« L'homme fidèle sera comblé de bénédictions; mais celui qui se *hâte de s'enrichir ne sera pas* INNOCENT.

« Lorsqu'un roi juge les pauvres dans la vérité, son trône s'affermit pour jamais.

« Le juste prendra connaissance de la cause des pauvres, mais le méchant ne s'informe de rien.

« Le roi juste fait fleurir son Etat; et l'*homme* AVARE *le détruira*.

« Un méchant prince est au peuple pauvre un lion rugissant et un ours affamé.

« Celui qui opprime le pauvre fait injure à celui qui l'a créé; mais celui qui en a compassion rend honneur à Dieu. »

Outre le livre des proverbes, d'où j'ai tiré les bonnes maximes qu'on vient de lire, Salomon a fait l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des cantiques*, et peut être le livre de la *Sagesse*. Il y a dans ces livres, à côté de choses qu'on pourrait reprendre, des pensées excellentes, et surtout dans le livre de la *Sagesse*, livre plus spiritualiste, plus religieux que les autres. Mais ce que j'ai dit suffit pour faire comprendre l'esprit et la philosophie de Salomon, et je m'arrête pour ne pas trop allonger cet ouvrage.

Réflexions.

Je me suis étendu sur David et Salomon, parce que l'un, de berger qu'il était, s'éleva au trône et sut agrandir et régler ses Etats ; et que l'autre, bien que né dans la cour, s'entoura de travailleurs, pratiqua la tolérance, et se montra l'ami des pauvres.

Rappelons-nous ceci : Quand les Israëlites demandèrent un roi, Samuel leur dit : Il prendra ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs; il prendra vos fils, il prendra vos filles; il aura des eunuques et des concubines. Il leur dit encore beaucoup d'autres choses. Les vices de Saül, ceux de David et de Salomon, étaient donc déjà prévus : c'étaient vices de rois, vices inhérents à la charge de roi.

Avant l'établissement du pouvoir monarchique, l'anarchie avait longtemps troublé la Judée; et pourtant il ne fallut que deux ou trois princes intelligents et fermes pour agrandir, pour élever cette nation; mais ce royaume nouveau soutint mal ses rapides progrès; aussi vite il s'était élevé, aussi vite il s'affaissa.

Il devait un jour en être de même des vastes monarchies qui se fondèrent sur les ruines des Républiques. Leurs beaux jours ne durèrent qu'un instant.

Nous avons parlé des ouvriers du roi de Tyr, de ceux de David, de ceux de Salomon et de leurs travaux. Nous devons maintenant faire remarquer que, à part les *trente mille hommes* que Salomon envoie au mont Liban, et que nous croyons être hébreux, il se trouve *cent cinquante-trois mille six cents ouvriers*, appelés PROSÉLYTES OU ÉTRANGERS. Ces prosélytes, ces étrangers à la nation dans laquelle ils travaillent, et que des rois attirent à eux, ne semblent-ils pas être unis par des liens de confraternité? Ne sont-ils pas une secte, une société, un corps organisé de travailleurs, enfin, un compagnonnage? Nous reviendrons plus tard à ces questions, et nous tâcherons de les résoudre.

Passons maintenant à d'autres événements.

Successeurs de Salomon.

En l'année 962 avant notre ère ROBOAM, fils de Salomon, succéda à son père, et voulut gouverner despotiquement. Le peuple s'en irrita, et guidé par Jéroboam, homme ambitieux sans doute, se plaignit amèrement du joug qui l'accablait. Le nouveau roi répondit aux plaintes qui lui étaient adressées par la multitude, qu'il voulait réfléchir, et il se sépara d'elle en lui donnant rendez-vous pour le troisième jour.

Roboam consulta les vieillards qui avaient longtemps été les conseillers de son père. Ces hommes

lui recommandèrent la douceur ; mais le roi goûta mal leurs raisons. Il s'adressa alors à ses camarades de jeunesse, « qui, nous dit la Bible, avaient été nour-« ris avec lui, et qui étaient toujours près de sa per-« sonne. »

Ces jeunes présomptueux l'excitèrent à la violence, et le prince en fut enchanté.

Le troisième jour le peuple et le roi se retrouvèrent en présence. La multitude écouta attentivement, et voici les paroles du roi :

« Mon père, selon ce que vous dites, a imposé sur « vous un joug pesant ; et moi je le rendrai encore « plus pesant ; mon père vous a battus avec des ver-« ges ; et moi je vous châtierai avec des verges de « fer. »

La Bible, qui nous transmet les paroles ci-dessus, ajoute la réflexion que voici :

« Ainsi, le roi ne se rendit pas à la volonté du peu-« ple, parce que le Seigneur s'était détourné de lui « dans sa colère. »

La multitude se retira dans ses tentes. Le roi persévéra dans la rigueur. Il ne tint nul compte des murmures du peuple, sur lequel il voulait prélever de lourds impôts. La Bible dit :

« Le roi Roboam envoya ensuite Aduram, qui avait la surintendance des tributs ; mais tout le peuple le lapida, et il mourut. Le roi Roboam monta aussitôt sur son char, et s'enfuit à Jérusalem. »

Telle fut la bravoure de ce jeune insolent qui avait méprisé les misères et les plaintes du peuple.

A partir de ce jour l'amour du peuple se retira

complètement de la maison de David, et les Hébreux formèrent deux États séparés, ennemis l'un de l'autre.

Roboam ne régna plus que sur deux tribus, celle de Juda et celle de Benjamin. Jéroboam, qui avait porté la parole pour le peuple, ayant été proclamé roi, régna sur les dix autres tribus. Il y eut donc deux rois.

Roboam était roi de Juda ou de Jérusalem; Jéroboam était roi d'Israël; il avait pour capitale la ville de Sichem. (Le siége de cet empire devait être un peu plus tard transporté par Achab à Samarie.)

Rien d'hostiles, rien d'ennemis comme ces deux royaumes hébreux : Juda et Israël, Jérusalem et Samarie. Mais je renonce à retracer leurs cruelles luttes, leurs fréquentes et détestables razias.

Cependant, Roboam ne fit point la guerre à Jéroboam; Dieu, suivant la Bible, le lui défendait. Ajoutons que sa paresse et sa lâcheté le lui défendaient aussi. Ce roi faible fut attaqué par Sesac ou Sesonchis, roi d'Égypte, avec des forces considérables.

« La cinquième année du règne de Roboam, dit la Bible, Sesac, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem, parce que les Israélites avaient péché contre le Seigneur.

« Il avait avec lui douze cents charriots de guerre, et soixante mille hommes de cavalerie : et le petit peuple qui était venu d'Égypte avec lui ne pouvait se compter; ils étaient tous Libyens, Troglodytes et Éthiopiens.

« Et il se rendit maître des plus fortes places du

royaume de Juda, et s'avança jusque devant Jérusalem

« Sesac roi d'Égypte se retira donc de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors de la maison du Seigneur et ceux du palais du roi, et il emporta tout avec lui, et même les boucliers d'or que Salomon avait fait faire. »

Roboam mort, Abia, son fils, lui succède. Le nouveau roi fait la guerre à Jéroboam.

A Abia succèdent, sur le trône de Juda, Asa, Josaphat, Joram, Ochosias, Athalie, Joas, Amasias, Azarias, Jotham, et d'autres princes que je crois inutile de nommer. Jéroboam, roi d'Israël, eut pour successeurs Nadab, Baasa, Éla, Zimeri, Omri, Achab, Jehu, et ceux qui vinrent après Jehu.

Ces deux royaumes, Juda et Israël, se firent des guerres continuelles. Il y eut guerres politiques, guerres de dynasties, guerres religieuses. Les révoltes et les séditions les troublèrent également. Les rois succèdent aux rois, les dynasties aux dynasties, et le peuple de Juda et le peuple d'Israël nagent dans le sang, se ruinent, s'affaiblissent l'un par l'autre, et Samarie et Jérusalem tombent également sous les coups des Assyriens.

Jérusalem fut prise, puis encore prise; elle fut ruinée; son temple fut brûlé, et ses habitants furent conduit captifs à Babylone par Nabuchodonosor roi d'Assyrie (588 av. J.-C.).

Ils ne recouvrèrent leur liberté que pour passer d'une servitude à une nouvelle servitude.

L'histoire des Hébreux sous leurs rois est une page de sang, et j'ai cru ne devoir que l'effleurer.

Il y a cependant au milieu des scènes les plus affreuses, parmi les Hébreux, des épisodes intéressants; j'aurais voulu pouvoir parler de Tobie, de Job, de Judith, d'Esther, de Susanne, des sept Machabées et de leur bravoure; mais cela m'aurait entraîné trop loin; et mon travail ne comporte des développements que pour les choses les plus importantes de l'histoire des peuples.

Cependant, je n'ai pas complètement terminé. J'ai fait connaître les grandes pensées de Moïse; je me suis arrêté un instant sur les écrits de David et de Salomon, donnons maintenant quelques extraits des chants des prophètes.

Extraits des prophètes.

« Cieux, écoutez; et toi, terre, prête l'oreille; car c'est le Seigneur qui a parlé. J'ai nourri des enfants, et je les ai élevés; et après cela ils m'ont méprisé.

« Le bœuf connaît celui à qui il est, et l'âne l'étable de son maître : mais Israël ne m'a point connu, et mon peuple a été sans entendement.

« Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race corrompue, aux enfants méchants et scélérats. Ils ont abandonné le Seigneur; ils ont blasphémé le saint d'Israël; ils sont retournés en arrière.

« A quoi servirait de vous frapper davantage, vous qui ajoutez sans cesse péché sur péché? Toute tête est languissante, et tout cœur est abattu.

« Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien de sain dans lui. Ce n'est que blessure, que contusion, et qu'une plaie enflammée, qui n'a point été bandée, à laquelle on n'a point appliqué de remède, et qu'on n'a point adoucie avec l'huile.

« Votre terre est déserte, vos villes sont brûlées par le feu; les étrangers dévorent votre pays devant vous, et il sera désolé comme une terre ravagée par ses ennemis.

« Qu'ai-je affaire de cette multitude de victimes que vous

m'offrez? dit le Seigneur, tout cela m'est à dégoût. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs.

« Lorsque vous veniez devant moi pour entrer dans mon temple, qui vous a demandé que vous eussiez ces dons dans les mains?

« Ne m'offrez plus de sacrifices inutilement : l'encens m'est en abomination : je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes : l'iniquité règne dans vos assemblées.

« Je hais vos solennités des premiers jours des mois et toutes les autres : elles me sont devenues à charge ; je suis las de les souffrir.

« Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je détournerai mes yeux de vous; et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point ; parce que vos mains sont pleines de sang.

« Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien ; recherchez ce qui est juste ; assistez l'opprimé ; faites justice à l'orphelin ; défendez la veuve.

« Et après cela venez, et soutenez votre cause devant moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus blanche.

« Si vous voulez m'écouter, vous serez rassasiés des biens de la terre. Si vous ne le voulez pas, et si vous m'irritez contre vous, l'épée vous dévorera : car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche.

« Vos princes sont des infidèles : ils sont les compagnons des voleurs. Ils aiment tous les présents ; ils ne cherchent que le gain et l'intérêt. Ils ne font point justice au pupille, et la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux.

« C'est pourquoi le Seigneur, le Dieu des armées, le fort d'Israël a dit : Hélas! je me consolerai dans la perte de ceux qui me combattent, et je serai vengé de mes ennemis.

« J'étendrai ma main sur vous ; je vous purifierai de toute votre écume par le feu ; j'ôterai tout l'étain qui est en vous.

« Et je rétablirai vos juges comme ils ont été d'abord, et vos conseillers comme ils étaient autrefois : et après cela vous serez appelée la cité du juste, la ville fidèle.

« Sion sera rachetée par un juste jugement, et elle sera rétablie par la justice. » (ISAÏE, chap. I.)

« Entrez dans la prière, et cachez-vous dans les ouvertures de la terre pour vous mettre à couvert de la terreur du Seigneur, et de la gloire de sa majesté.

« Les yeux altiers de l'homme seront humiliés; la hautesse des grands sera abaissée, et le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là.

« Car le jour du Seigneur des armées va éclater sur tous les superbes, sur les hautains, et sur tous les insolents; et ils seront humiliés.

« Il va éclater sur tous les grands et hauts cèdres du Liban, sur tous les chênes de Basan, sur toutes les montagnes les plus hautes, et sur toutes les collines les plus élevées, sur toutes les tours les plus hautes, et sur toutes les murailles les plus fortes, sur tous les vaisseaux de Tharsis, et sur tout ce qui est beau et qui plaît à l'œil.

« Et l'élévation de l'homme sera abaissée, la hautesse des grands sera humiliée; le Seigneur seul paraîtra grand en ce jour-là. » (ISAÏE, chap. II.)

« Dites au juste qu'il espère bien, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. Malheur à l'impie qui ne pense qu'au mal, parce qu'il sera puni selon la mesure de ses crimes.

« Mon peuple a été dépouillé par ses exacteurs; et des femmes les ont dominés. Mon peuple, ceux qui vous disent bien heureux, vous séduisent, et ils rompent le chemin par où vous devez marcher.

« Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens et les princes de son peuple, parce que vous avez mangé tout le fruit de la vigne, et vos maisons sont pleines des dépouilles du pauvre.

« Pourquoi foulez-vous aux pieds mon peuple? pourquoi meurtrissez-vous de coups le visage des pauvres? dit le Seigneur, le Dieu des armées. » (ISAÏE, chap. III.)

« J'ai attendu que la maison d'Israël fît des actions justes et je ne vois qu'iniquité; et qu'elle portât des fruits de justice, et je n'entends que les cris de ceux qui sont dans l'oppression.

« Malheur à vous qui joignez maison à maison, et qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque : serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre?

« J'ai appris ce que vous faites, dit le Seigneur des armées : et je vous déclare que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes et si embellies seront toutes désertes sans qu'un seul homme y habite.

« Car alors dix arpents de vignes rempliront à peine un petit vase de vin, et trente boisseaux de blé qu'on aura semés n'en rendront que trois.

« Malheur à vous, qui dites que le mal est bien, et que le bien est mal ; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres; qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux.

« Malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux, et qui êtes prudents en vous-mêmes.

« Malheur à ceux qui établissent des lois d'iniquité, et qui font des ordonnances injustes, pour opprimer les pauvres dans le jugement, pour accabler l'innocence des plus faibles de mon peuple par la violence, pour dévorer la veuve comme leur proie, et pour mettre au pillage le bien des pupilles.

« Que ferez-vous au jour où Dieu vous visitera, au jour de l'affliction qui viendra de loin fondre sur vous? A qui aurez-vous recours, et où laisserez-vous votre gloire?

« Mais il jugera les pauvres dans la justice, et il se déclarera le juste vengeur des humbles qu'on opprime sur la terre : il frappera la terre par la verge de sa bouche, et il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres.» (ISAÏE, chap. v.)

« Vous jeûnez, dit le Seigneur, et vous faites des procès et des querelles, et vous frappez vos frères avec une violence impitoyable. Ne jeûnez plus à l'avenir comme vous avez fait jusqu'à cette heure, en faisant retentir l'air de vos cris.

« Le jeûne que je demande consiste-t-il à faire qu'un homme afflige son âme pendant un jour, qu'il fasse comme un cercle de sa tête en baissant le cou, et qu'il prenne le sac et la cendre ? Est-ce là ce que vous appelez un jeûne, et un jour agréable au Seigneur?

« Le jeûne que j'approuve n'est-ce pas plutôt celui-ci ?

Rompez les chaînes de l'impiété, déchargez de tous leurs fardeaux ceux qui en sont accablés; renvoyez libres ceux qui sont opprimés par la servitude, et brisez tout ce qui charge les autres.

« Faites part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer en votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer. Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le; et ne méprisez point votre propre chair.

« Alors votre lumière éclatera comme l'aurore; et vous recouvrerez bientôt votre santé; votre justice marchera devant vous, et la gloire du Seigneur fermera votre marche.

« Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera: vous crierez vers lui et il vous dira : Me voici. Si vous ôtez la chaîne du milieu de vous, si vous cessez d'étendre la main contre les autres, et de dire des paroles désavantageuses à votre prochain :

« Si vous assistez le pauvre avec une effusion de cœur, et si vous remplissez de consolation l'âme affligée, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et vos ténèbres deviendront comme le midi.

« Le Seigneur vous tiendra toujours dans le repos; il remplira votre âme de ses splendeurs, et il vous engraissera vos os : vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, et comme une fontaine dont les eaux ne sèchent jamais.

« Alors vous trouverez vos délices dans le Seigneur; je vous élèverai au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé sur la terre, et je vous donnerai pour vous nourrir l'héritage de Jacob votre père, car c'est la bouche du Seigneur qui a parlé. » (ISAÏE, chap. LVIII.)

« L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction : il m'a envoyé pour annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé; pour prêcher la grâce aux captifs, et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes;

« Pour publier l'année de la réconciliation du Seigneur, et le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler ceux qui pleurent;

« Pour avoir soin de ceux de Sion qui sont dans les larmes; pour leur donner une couronne au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu des larmes, et un vête-

ment de gloire au lieu d'un esprit affligé : et il y aura dans elle des hommes puissants en justice, qui seront des plantes du Seigneur pour lui rendre gloire.» (ISAIE, chap. LXI.)

« Ecoutez, peuple insensé, qui êtes sans entendement et sans esprit; qui avez des yeux et ne voyez point, qui avez des oreilles et n'entendez point.

« Ne me respecterez-vous donc point ? dit le Seigneur, et ne serez-vous point saisis de frayeur devant ma face ; moi qui ai mis le sable pour borne à la mer, qui lui ai prescrit une loi éternelle qu'elle ne violera jamais ? Ses vagues s'agiteront, et elles ne pourront aller au-delà ; ses flots s'élèveront avec furie, et ils ne pourront passer ses limites.

« Mais le cœur de ce peuple est devenu un cœur incrédule et rebelle, ils se sont retirés, et s'en sont allés.

« Ils n'ont point dit en eux-mêmes : Craignons le Seigneur notre Dieu, qui donne en son temps aux fruits de la terre les premières et les dernières pluies, et qui nous conserve tous les ans une abondante moisson.

« Vos iniquités ont détourné ces grâces, et vos péchés se sont opposés au bien que j'étais prêt à vous faire ; parce qu'il s'est trouvé parmi mon peuple des impies qui dressent des piéges comme on en dresse aux oiseaux, et qui tendent des filets pour surprendre les hommes.

« Leurs maisons sont pleines des fruits de leurs tromperies, comme un trébuchet est plein des oiseaux qu'on y a pris : c'est ainsi qu'ils deviennent grands et qu'ils s'enrichissent.

« Ils sont gras, ils sont vigoureux, et en même temps ils violent ma loi par les actions les plus criminelles. Ils n'entreprennent point la défense de la veuve ; ils ne soutiennent point le droit du pupille, et ils ne font point justice aux pauvres.

« Ne punirai-je point ces excès? dit le Seigneur, et ne me vengerai-je pas d'une nation si criminelle ?

« Il s'est fait sur la terre des choses étranges, et qu'on ne peut écouter qu'avec le dernier étonnement.

« Les prophètes débitaient des mensonges comme des prophéties ; les prêtres leur applaudissaient, et mon peuple y trouvait son plaisir. Quelle sera donc enfin la punition que je lui réserve ? » (JÉRÉMIE, chap. V.)

« Le Seigneur me parla de nouveau, et me dit :

« D'où vient que vous vous servez parmi vous de cette parabole, et que vous l'avez tournée en proverbe dans Israël : Les pères, dites-vous, ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en sont agacées?

« Je jure par moi-même, dit le Seigneur Dieu, que cette parabole ne passera plus parmi vous en proverbe dans Israël.

« Car toutes les âmes sont à moi : l'âme du fils est à moi comme l'âme du père; l'âme qui a péché mourra elle-même.

« Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité et la justice; s'il ne mange point sur les montagnes, et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël; s'il ne viole point la femme de son prochain; s'il n'attriste et n'opprime personne; s'il rend à son débiteur le gage qu'il lui avait donné; s'il ne prend rien du bien d'autrui par violence; s'il donne de son pain à celui qui a faim; s'il couvre de vêtements ceux qui étaient nus; s'il ne prête point à usure, et ne reçoit point plus qu'il n'a donné; s'il détourne sa main de l'iniquité, et s'il rend un jugement équitable entre deux hommes qui plaident ensemble; s'il marche dans la voie de mes préceptes, et garde mes ordonnances, pour agir selon la vérité; celui-là est juste, et il vivra très certainement, dit le Seigneur Dieu.

« Si cet homme a un fils qui soit un voleur et qui répande le sang, ou qui commette quelqu'une de ces fautes, quand même il ne les commettrait pas toutes; qui mange sur les montagnes : qui viole la femme de son prochain, qui attriste et opprime le faible et le pauvre; qui prenne par violence le bien d'autrui; qui ne rende point le gage à son débiteur; qui lève les yeux vers les idoles; qui commette des abominations; qui prête à usure et qui reçoive plus qu'il n'a prêté, vivra-t-il après cela? Non, certes, il ne vivra point; il mourra très certainement, puisqu'il a fait toutes ces actions détestables, et son sang sera sur sa tête.

L'âme qui a péché mourra elle-même : le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils : la justice du juste sera sur lui, et l'impiété de l'impie sera sur lui.

Si l'impie fait pénitence de tous les péchés qu'il avait commis, s'il garde tous mes préceptes, et s'il agit selon

l'équité et la justice, il vivra certainement, et il ne mourra point.

Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avait commises; il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites.

« Est-ce que je veux la mort de l'impie? dit le Seigneur Dieu; et ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse, et qu'il se retire de sa mauvaise voie, et qu'il vive? » (EZÉCHIEL, chap. XVIII.)

« Le Seigneur me parla encore, et me dit:

« Fils de l'homme, prophétisez touchant les pasteurs d'Israël, prophétisez, et dites aux pasteurs : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes: les pasteurs ne paissent-ils pas leurs troupeaux ?

« Et cependant vous mangiez le lait de mon troupeau, et vous vous couvriez de sa laine; vous preniez les brebis les plus grasses pour les tuer, et vous ne vous mettiez pas en peine de paître mon troupeau.

« Vous n'avez point travaillé à fortifier celles qui étaient faibles, ni à panser et à guérir celles qui étaient malades; vous n'avez point bandé les plaies de celles qui étaient blessées; vous n'avez point relevé celles qui étaient tombées; et vous n'avez point cherché celles qui s'étaient perdues, mais vous vous contentiez de les dominer avec une rigueur sévère et pleine d'empire.

« Ainsi mes brebis ont été dispersées, parce qu'elles n'avaient point de pasteurs; elles ont été dispersées en divers lieux, et elles sont devenues la proie de toutes les bêtes sauvages.

« Mais vous, mes brebis, voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens moi-même pour être le juge entre les brebis et les brebis, entre les béliers et les boucs.

« Ne vous devait-il pas suffire, ô RICHES, de vous nourrir en d'excellents pâturages, sans fouler aux pieds ce qui en restait? et après avoir bu de l'eau claire, vous avez troublé le reste avec vos pieds.

« Ainsi mes brebis paissaient ce que vous avez foulé aux pieds, et elles buvaient l'eau que vos pieds avaient troublée.

« Mais moi qui suis le Seigneur, je serai leur Dieu, et mon serviteur David sera au milieu d'elles comme leur

prince. C'est moi qui ai parlé, moi qui suis le Seigneur.

« Je ferai avec mes brebis une alliance de paix, j'exterminerai de la terre les bêtes les plus cruelles; et ceux qui habitent dans le désert dormiront en assurance au milieu des bois.

« Je les comblerai de bénédictions autour de ma colline; je ferai tomber les pluies en leur temps, et ce seront des pluies de bénédiction.

« Les arbres des champs porteront leur fruit, la terre donnera son germe et sera féconde; mes brebis habiteront sans crainte dans leur pays; et elles sauront que c'est moi qui suis le Seigneur, lorsque j'aurai brisé leurs chaines et rompu leur joug, et que je les aurai arrachées d'entre les mains de ceux qui les dominaient avec empire.

« Elles ne seront plus en proie aux nations, et les bêtes de la terre ne les dévoreront plus; mais elles habiteront dans une pleine assurance sans avoir plus rien à craindre.

« Je leur susciterai une plante d'un grand nom; ils ne seront plus consumés par la famine sur la terre; et ils ne seront plus en opprobre parmi les nations » (EZÉCHIEL, chap. XXXIV.)

« O vous qui changez en absinthe les jugements, et qui abandonnez la justice sur la terre.

« Cherchez celui qui a créé l'etoile de l'ourse et l'étoile de l'orion; qui fait succéder aux ténèbres de la nuit la clarté du matin, et la nuit au jour; qui appelle les eaux de la mer, et les répand sur la face de la terre : son nom est : le Seigneur.

« C'est lui qui renverse les plus forts comme en souriant, et sans effort, et qui expose au pillage les plus puissants.

« Ils ont haï celui qui les reprenait dans les assemblées publiques; et ils ont eu en abomination celui qui parlait d'une manière irréprochable.

« Comme donc vous avez pillé le pauvre, et que vous lui avez emporté tout ce qu'il avait de plus précieux, vous n'habiterez point dans ces maisons de pierre de taille que vous avez bâties : vous ne boirez point du vin de ces excellentes vignes que vous avez plantées.

« Car je connais vos crimes qui sont en grand nombre; je sais que vous êtes puissants à faire le mal; je sais que vous êtes les ennemis du juste; que vous recevez des dons, et que vous opprimez le pauvre dans les jugements.

« C'est pourquoi l'homme prudent se tiendra alors en silence, parce que le temps est mauvais.

« Cherchez le bien, et non pas le mal, afin que vous viviez : et alors le Seigneur le Dieu des armées sera vraiment avec vous, comme vous prétendez qu'il y est.

« Haïssez le mal, et aimez le bien ; faites que la justice règne dans les jugements ; et le Seigneur le Dieu des armées aura peut-être compassion des restes de Joseph.

« Mais puisque vous ne m'écoutez pas, voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées, le souverain maître : Les cris éclateront dans toutes les places ; et dans tous les dehors de la ville on n'entendra dire que : Malheur ! malheur ! Ils appelleront à ce deuil les laboureurs même, et ils feront venir pour pleurer ceux qui savent faire les plaintes funèbres.

« Malheur à vous qui vivez au sein de l'abondance de toutes choses, et qui mettez votre confiance en la montagne de Samarie : grands qui êtes les chefs des peuples, qui entrez avec une pompe fastueuse dans les assemblées d'Israël. » (Amos, berger et prophète, chap. v.)

« Ecoutez ceci, vaches grasses de la montagne de Samarie, qui opprimez les faibles par la violence, qui réduisez les pauvres en poudre, et qui dites à vos seigneurs : Apportez, et nous boirons.

« Le Seigneur Dieu a juré par son saint nom, qu'il va venir un jour malheureux pour vous, où l'on vous enlèvera avec des crocs, et où l'on mettra ce qui restera de votre corps dans des chaudières bouillantes.

« Voici ce que dit le Seigneur : Après les crimes qu'Israël a commis trois et quatre fois, je ne changerai point l'arrêt que j'ai prononcé contre lui ; parce qu'il a vendu le juste pour de l'argent, et le pauvre pour les choses les plus viles.

« Ils brisent contre terre la tête des pauvres, ils écartent et détournent dans le jugement la voix des faibles. » (Amos, chap. II et IV.)

« Ecoutez ceci, vous qui réduisez en poudre les pauvres, et qui faites périr ceux qui sont dans l'indigence :

« Vous qui dites : Quand seront passés ces mois où tout est à bon marché, afin que nous vendions nos marchandises ? quand finiront ces semaines ennuyeuses, afin que nous ouvrions nos greniers, que nous vendions le blé bien

cher et à fausse mesure, et que nous pesions dans de fausses balances l'argent qu'on nous donnera;

« Pour nous rendre par nos richesses les maîtres des pauvres, pour nous les assujettir sans qu'il nous en coûte presque rien, et pour leur vendre les criblures de notre blé?

« Le Seigneur a prononcé ce serment contre l'orgueil de Jacob: Je jure que je n'oublierai pas toujours toutes leurs œuvres.

« Après cela toute leur terre ne sera-t-elle pas renversée? Elle le sera certainement. Tous ses habitants seront dans les larmes; elle sera acablée de maux, comme une campagne inondée par un fleuve; ses richesses seront enlevées, et se dissiperont comme les eaux du Nil s'écoulent après avoir couvert toute l'Egypte.

« Je changerai vos jours de fête en des jours de larmes, et vos chants de joie en des plaintes lamentables: Je vous réduirai tous à vous revêtir d'un sac, et à vous raser la tête: je plongerai Samarie dans les larmes comme une mère qui pleure son fils unique, et sa fin ne sera qu'amertume et que douleur. » (Amos, chap. VIII.)

« J'ai dit encore: Ecoutez; princes de Jacob, et vous chefs de la maison d'Israël: N'est-ce pas à vous de savoir ce qui est juste?

« Cependant vous avez de la haine pour le bien et de l'amour pour le mal; vous arrachez aux pauvres jusqu'à leur peau, et vous leur ôtez la chair de dessus les os.

« Ils ont mangé la chair de mon peuple; ils lui ont arraché la peau; ils lui ont brisé les os; ils les ont hâchés comme pour les faire cuire dans une chaudière, et comme de la chair qu'on fait bouillir dans un pot.

« Il viendra un jour où ils crieront au Seigneur, et il ne les exaucera point: il détournera alors son visage d'eux, comme le mérite la malignité de leurs actions.

« Voici ce que dit le Seigneur contre les prophètes qui séduisent mon peuple, qui déchirent avec les dents, et ne laissent pas de prêcher la paix; et si quelqu'un ne leur donne pas de quoi manger, ils mettent leur piété à lui déclarer la guerre.

« C'est pourquoi vous n'aurez pour vision qu'une nuit sombre, et pour révélation que des ténèbres. Le soleil sera sans lumiere à l'égard de ces prophètes, et le jour deviendra pour eux une obscurité profonde.

« Ceux qui ont des visions seront confus, ceux qui se mêlent de deviner l'avenir seront couverts de honte : ils rougiront tous, et ils se cacheront le visage lorsqu'il paraîtra que Dieu aura été muet pour eux.

« Mais pour moi j'ai été rempli de la force, de la justice, et de la vertu de l'esprit du Seigneur, pour annoncer à Jacob son crime et à Israël son iniquité.

« Ecoutez ceci, princes de la maison de Jacob, et vous juges de la maison d'Israël; vous qui avez l'équité en abomination, et qui renversez tout ce qui est juste ; qui bâtissez Sion du sang des hommes, et Jérusalem du fruit de l'iniquité.

« Leurs princes rendent des arrêts pour des présents; leurs prêtres enseignent pour l'intérêt; leurs prophètes devinent pour de l'argent; et après cela ils se reposent sur le Seigneur, en disant : Le Seigneur n'est-il pas au milieu de nous? Nous serons à couvert de tous maux.

« C'est pour cela même que vous serez cause que Sion sera labourée comme un champ; que Jérusalem sera réduite en un monceau de pierres, et que la montagne où le temple est bâti, deviendra une forêt.

« Ils appellent bien le mal qu'ils font : le prince exige : le juge est à vendre : un grand fait éclater dans ses paroles la passion de son cœur; et ceux qui l'approchent la fortifient.

« Le meilleur d'entre eux est comme une ronce, et le plus juste est comme l'épine d'une haie. Mais voici le jour qu'ont vu les prophètes, voici le jour où Dieu vous visitera dans sa colère : vous allez être détruits. » (MICHÉE, chap. III.)

« Seigneur, jusques à quand pousserai-je mes cris vers vous, sans que vous m'écoutiez? jusques à quand élèverai-je ma voix jusqu'à vous dans la violence que je souffre sans que vous me sauviez ?

« Pourquoi me réduisez-vous à ne voir devant mes yeux que des iniquités et des maux; des violences et des injustices? Si l'on juge une affaire, c'est la passion qui la décide.

« De là vient que les lois sont foulées aux pieds, et que l'on ne rend jamais justice ; parce que le méchant l'emporte au-dessus du juste, et que les jugements sont tout corrompus.

« Jetez les yeux sur les nations, et soyez attentifs ; préparez-vous à être surpris et frappés d'étonnement : car il va se faire dans vos jours une chose que nul ne croira lorsqu'il l'entendra dire.

« Je vais susciter les Chaldéens, cette nation cruelle et d'une incroyable vitesse, qui court toutes les terres, pour s'emparer des maisons des autres.

« Elle porte avec soi l'horreur et l'effroi ; elle ne reconnaît point d'autre juge qu'elle-même, et elle fera tous les ravages qu'il lui plaira.

« Ses chevaux sont plus légers que les léopards, et plus vites que les loups qui courent au soir : sa cavalerie se répandra de toutes parts, et ses cavaliers viendront de loin charger l'ennemi, comme un aigle qui fond sur sa proie.

« Ils viendront tous au butin : leur visage est comme un vent brûlant ; et ils assembleront des troupes de captifs comme des monceaux de sable.

« Leur prince triomphera des rois, et il se rira des tyrans : il se moquera de toutes les fortifications que l'on pourra faire contre lui ; il leur opposera des levées de terre, et il les prendra.

« Alors son esprit sera changé ; il passera toutes bornes, et il tombera enfin ; c'est à quoi se réduira toute la puissance de son dieu.

« Mais n'est-ce pas vous, Seigneur, qui êtes dès le commencement, mon Dieu et mon saint ? et n'est-ce pas vous qui nous sauverez de la mort ? Seigneur, vous avez établi ce prince pour exercer vos jugements ; et vous l'avez rendu fort pour châtier les coupables.

« Vos yeux sont purs pour ne point souffrir le mal, et vous ne pouvez regarder l'iniquité : pourquoi donc voyez-vous avec tant de patience ceux qui commettent de si grandes injustices ? pourquoi demeurez-vous dans le silence, pendant que l'impie dévore ceux qui sont plus justes que lui ? » (HABACUC, chap. I.)

« En ce temps-là, dit le Seigneur, on entendra de la porte des poissons un grand cri, et de la seconde partie de la ville s'élèveront des hurlements, et le bruit d'un grand carnage retentira du haut des collines.

« Hurlez, vous qui serez pilés en votre ville comme en un mortier ; toute cette race de Chanaan sera réduite au si-

lence, ces gens couverts d'argent seront tous exterminés.

« En ce temps-là je porterai la lumière des lampes jusque dans les lieux les plus cachés de Jérusalem, et je visiterai dans ma colère ceux qui sont enfoncés dans leurs ordures, qui disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni mal.

« Toutes leurs richesses seront pillées, et leurs maisons ne seront plus qu'un désert : ils feront des bâtiments, et ils n'y demeureront pas; ils planteront des vignes, et ils n'en boiront point le vin.

« Le jour du Seigneur est proche ; il est proche, ce grand jour; il s'avance à grands pas : j'entends déjà les bruits lamentables de ce jour du Seigneur, où les plus puissants seront accablés de maux.

« Ce jour sera un jour de colère, un jour de tristesse et de serrement de cœur, un jour d'affliction et de misère, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuage et de tempêtes, un jour où le son de la trompette retentira contre les villes fortes et les hautes tours.

« J'accablerai d'affliction les hommes ; et ils marcheront comme des aveugles; parce qu'ils ont péché contre le Seigneur : leur sang sera répandu comme la poussière, et leurs corps morts foulés aux pieds comme du fumier.

« Tout leur or et leur argent ne pourra les délivrer au jour de la colère du Seigneur. Le feu de son indignation va dévorer toute la terre, parce qu'il se hâtera d'exterminer tous ceux qui l'habitent. » (SOPHONIE, chap. I.)

« Le Seigneur parla ensuite à Zacharie, et lui dit.

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : Jugez selon la vérité, et que chacun exerce la miséricorde et la charité envers son frère.

« N'opprime ni la veuve, ni le pupille, ni l'étranger, ni le pauvre; et que nul ne forme dans son cœur de mauvais desseins contre son frère.

« Mais ils n'ont point voulu se rendre attentifs à ma voix ; ils se sont retirés en me tournant le dos : et ils ont appesanti leurs oreilles pour ne point m'entendre.

« Ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant pour ne point écouter la loi, ni les paroles que le Seigneur des armées leur avait adressées par son esprit, qu'il avait répandu dans les prophètes qui nous ont devancés : et le

Seigneur des armées a conçu une grande indignation contre eux.

« Comme donc le Seigneur a parlé, et qu'ils ne l'ont point écouté ; ainsi ils crieront, et je ne les écouterai point, dit le Seigneur des armées.

« Je les ai dispersés partout dans des royaumes qui leur étaient inconnus : ils sont cause que leur pays est tout désolé sans qu'il y passe personne; et ils ont changé en un désert une terre de délices. » (ZACHARIE, chap. VII.)

« Voici donc, ô prêtres, ce que j'ai maintenant ordre de vous dire :

« Si vous ne voulez point m'écouter, dit le Seigneur des armées, si vous ne voulez point appliquer votre cœur à ce que je vous dis, pour rendre gloire à mon nom ; j'enverrai l'indigence parmi vous, je maudirai vos bénédictions; et je les maudirai, parce que vous n'avez point imprimé mes paroles dans votre cœur.

« Je vous jetterai sur le visage l'épaule de vos victimes, et les ordures de vos sacrifices solennels, et elles vous emporteront avec elles.

« Vous vous êtes écartés de la droite voie; vous avez été à plusieurs une occasion de scandale et de violement de la loi : et vous avez rendu nulle l'alliance que j'avais faite avec Lévi, dit le Seigneur des armées.

« C'est pourquoi, comme vous n'avez point gardé mes voies et que lorsqu'il s'agissait de ma loi, vous avez eu égard à la qualité des personnes, je vous ai rendu vils et méprisables aux yeux de tous les peuples.

« N'avons-nous pas tous le même père ? n'est-ce pas le même Dieu qui nous a tous créés ? Pourquoi donc chacun de nous traite-il son frère avec mépris, en violant l'alliance qui a été faite avec nos pères?

« Voici encore une suite de ce que vous avez fait : Vous avez couvert l'autel du Seigneur de larmes et de pleurs, vous l'avez fait retentir de cris : c'est pourquoi je ne regarderai plus vos sacrifices , et quoi que vous fassiez pour m'apaiser, je ne recevrai point de présent de votre main.

« Vous avez fait souffrir le Seigneur par vos discours. Et en quoi, dites-vous, l'avons-nous fait souffrir ? En ce que vous avez dit : Tous ceux qui font le mal, passent pour bons aux yeux du Seigneur, et ces personnes lui sont agréables : ou si cela n'est pas, où est donc ce Dieu si juste? » (MALACHIE, chap. II.)

Quand les prophètes parurent, l'inégalité s'était accrue parmi les hommes de la Judée; les uns avaient pris toute la richesse publique; ils n'avaient laissé aux autres que l'indigence et la faim. Les premiers se dégradaient, s'endurcissaient dans leurs richesses; les derniers se démoralisaient, s'avilissaient dans leur pauvreté. Les deux situations contraires produisaient des résultats également funestes, et la nation tout entière descendait peu à peu dans l'abîme. Ce fut en ce temps que les prophètes élevèrent la voix et crièrent : malheur !... malheur !...

Au lieu de les écouter, les rois, les grands, les prêtres, ceux qui s'intitulent avec affectation les *honnêtes gens*, les *hommes d'ordre* par excellence, s'irritèrent; ils persécutèrent, emprisonnèrent, outragèrent les prophètes, et ne se corrigèrent point. Ils refusèrent de rendre justice au peuple, de protéger la veuve, l'orphelin, le vieillard, d'améliorer la condition du pauvre; les choses allèrent de pis en pis, et la population juive énervée, lâchement gouvernée, ayant substitué au saint amour de la patrie la plus infâme cupidité, à l'esprit de prévision et de véritable conservation l'ignoble doctrine de la paix à tout prix, devint la proie de Nabuchodonosor, du despote de l'Assyrie, qui, après l'avoir ravagée, décimée, en conduisit les tristes restes à Babylone, où ils souffrirent toutes les misères, toutes les humiliations, toutes les douleurs que les prophètes, ces dévoués amis du peuple, leur avaient prédites avec tant de clarté et de précision.

Ainsi périssent les nations qui ont substitué l'hy-

pocrisie à la véritable religion, l'amour de l'or à l'amour de Dieu, et chez lesquelles l'extrême richesse et l'extrême pauvreté ont porté la dégradation morale au plus haut point.

Mais si le mal n'est pas complet, si lorsque les grands trahissent tacitement le pays, le peuple conserve encore de l'intelligence et de la vigueur; s'il s'empare des rênes de l'État avant que le terrain soit miné sous ses pieds, s'il déclare la patrie en danger, s'il se bat pour elle avec transport en invoquant le Dieu des armées, oh! alors, il se sauve; oh! alors, il se retrempe et retrouve une seconde vie. Sinon, non, et le Dieu de l'univers le fait disparaître de la terre, comme un inutile fardeau.

Les prophètes connus sont: Isaïe, Jérémie, Baruch, Ézéchiel, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie. Il y en avait sans doute bien d'autres, dont les productions ne nous sont pas parvenues. Les prophètes étaient les poètes de la Judée, poètes populaires, pleins de cœur et d'élévation. L'un d'eux, Amos, fut berger; et tous assurément devaient être des enfants du peuple. Ils annonçaient l'avenir, les orages qui s'amassaient sur leur pays. Ils voyaient très clair, et ils auraient voulu éclairer tous leurs concitoyens. Mais plus les hommes du mouvement répandaient de lumières, plus les hommes de la résistance épaississaient les ténèbres; le mensonge l'emporta sur la vérité; ce fut pour le malheur de la nation entière; ce fut là la cause de sa complète destruction. Avis aux peuples de la terre.

Passons aux Grecs maintenant.

GRECS.

Premiers temps.

Nous avons parlé de la grande migration des Juifs qui s'enfuirent de l'Egypte sous le commandement de Moïse, parlons maintenant d'autres migrations.

Dix-huit siècles avant notre ère, Inachus quitte l'Egypte, et va former, dans le pays qui sera le Péloponèse, un Etat composé de Pélages, qu'il nomma Inachie. Il avait trouvé là une population indigène, qui devait, à ce qu'on croit, son origine à des Phéniciens et à des Arabes. Inachus eut pour successeur son fils Phoroné, dont la génération forma plusieurs branches latérales, et étendit sa puissance sur les pays circonvoisins. Egialée fonda Sicyone vers les mêmes temps.

Trois siècles après Inachus (1510 av. J.-C.), vers le temps où Moïse quittait, à la tête des siens, la terre d'Egypte, Cécrops et Danaüs quittent le même sol, et envahissent, avec des multitudes, l'un l'At-

tique, et l'autre l'Argolide. C'était dans ce dernier pays que régnait encore la race d'Inachus.

Dans le même siècle, Cadmus part de la Phénicie, et va se fixer dans la Béotie (1519 av. J.-C.).

Deux siècles plus tard, Pélops s'expatrie de la Phrygie et vient s'établir sur le pays d'Elis (1323 av. J.-C.).

Tous ces chefs, fils de rois ou fils de pauvres, ainsi que Moïse, conduisaient de nombreuses populations, qui avaient fui la misère ou l'esclavage de leurs patries.

Cécrops fonde Athènes, Cadmus fonde Thèbes, Danaüs agrandit Argos, Pélops règne en Elide, et bientôt sa puissance prendra de l'extension : il donnera son nom au Péloponèse.

La race d'Inachus avait rayonné vers des points divers. Outre les chefs étrangers déjà cités, d'autres franchissent mers et continents, et des naturels du pays, fortement trempés, prennent également part au mouvement social.

Lélex, Egyptien de nation, fonde Sparte; Teucer et Dardanus fondent Troie; Sisyphe fonde Corinthe; Persée fonde Mycènes; Dorus donne son nom à la Doride, Arcas à l'Arcadie; Minos civilise les Crétois. Tout se meut, tout s'agite dans la Grèce entière.

Les migrations étrangères avaient trouvé la Grèce habitée. D'où venait donc sa primitive population? De la Phénicie et de l'Arabie, nous dit-on. Mais les Athéniens se disent Autochthones; ils veulent être sortis du sol de leur patrie! soit. Beaucoup de peuples ont eu de semblables prétentions.

Déluge.

Faut-il parler de Prométhée et dire comment Jupiter le punit du bien qu'il avait fait aux hommes? Faut-il parler du déluge d'Ogygès et du déluge de Deucalion? Disons quelques mots de ce dernier seulement.

Jupiter, indigné des crimes dont les hommes se rendaient coupables, avait changé la terre en une vaste mer. Tous les hommes furent submergés, à l'exception du fils de Prométhée, Deucalion, et de sa femme Pyrrha, qui, assis dans une frêle barque, voguaient sur la surface de l'abîme. Les eaux s'étant retirées, Deucalion et Pyrrha touchent du pied le sommet du mont Parnasse. Il ne restait que ces deux êtres de tout le genre humain.

Ils se dirigent vers le temple de Delphes; ils consultent l'oracle, et Thémis leur répond : « Sortez du temple, voilez-vous le visage, et jetez derrière vous les os de votre mère. »

Après s'être longtemps tourmenté l'esprit, ils comprennent. Ils détachent alors leurs ceintures, s'en couvrent l'un et l'autre la face, et ayant ramassé à leurs pieds les pierres qui sont les os de la terre, notre mère, ils les jettent derrière eux. Les pierres lancées par la main de Pyrrha se transforment en femmes, celles que la main du mari a jetées sont aussitôt des hommes. Ainsi fut repeuplée la terre, par la volonté de Jupiter.

Que ce déluge est loin d'avoir la grandeur et la majesté du déluge biblique. Celui-ci inspire l'effroi

et l'admiration, l'autre est mesquin, et on ne sait à quel moment du quinzième siècle avant Jésus il peut trouver sa place.

Dieux de la Grèce.

Faut-il parler de tous les dieux de la Grèce? débrouiller leurs origines? dire leurs relations avec les créatures humaines, avec lesquelles ils vivaient tantôt dans l'intimité, tantôt dans la discorde? Ce serait trop long. Mais donnons néanmoins quelques détails à leur sujet.

Les dieux vivaient parmi les êtres humains qu'ils avaient devancés ou suivis dans la vie : ils étaient pères d'hommes et de femmes plus ou moins célèbres; mais plusieurs d'entre eux devaient leur naissance à de simples mortelles. Ces dieux n'étaient donc pas des êtres surnaturels; ils étaient tout simplement des hommes que la reconnaissance avait divinisés. Prouvons-le par des citations.

D'après Diodore de Sicile : « JUPITER a été sans « égal en courage, en intelligence, en équité, enfin « en tout genre de vertus. Héritier du royaume de « Saturne, il combla les hommes de bienfaits. Il « leur enseigna le premier à observer entre eux les « règles de la justice, à s'abstenir de toute violence, « et il établit des tribunaux pour terminer leurs dif- « férends. Enfin, par de bonnes lois, il assura la « tranquillité publique, gagnant les bons et intimi- « dant les méchants. Il visita presque toute la terre, « *exterminant les méchants et les impies, et intro-* « *duisant partout l'égalité et la démocratie.* »

Selon le même auteur, BACCHUS a inventé la culture de la vigne et la fabrication du vin; Cérès a apporté le blé et enseigné le labourage. Aussi « BACCHUS et CÉRÈS sont les deux divinités auxquelles les hommes rendent les plus grands « honneurs, en souvenir des bienfaits qu'ils en ont « reçus.

« On attribue à MINERVE la culture de l'olivier, « qu'elle communiqua aux hommes aussi bien que « l'usage de ses fruits. Car, avant elle, l'olivier était « laissé inculte parmi les arbres sauvages, et on n'en « avait aucun soin. C'est aussi Minerve qui a enseigné « la préparation des vêtements et l'architecture. Elle « a beaucoup agrandi les connaissances humaines... « C'est pourquoi on l'a surnommée *Ouvrière*.

« VULCAIN fut l'inventeur de tous les ouvrages de « fer, de cuivre, d'argent, enfin de toutes les ma« tières susceptibles d'être travaillées au feu. Il en« seigna aussi aux artisans et à tous les autres hom« mes l'usage du feu. *C'est pourquoi les* ARTISANS « *invoquent particulièrement ce dieu.* » (Diodore.)

ARISTÉE, pour avoir le premier fait cailler le lait et soigné les abeilles; EOLE, pour avoir le premier mis des voiles aux vaisseaux; TRIPTOLÈME, pour avoir enseigné le labourage; ESCULAPE, pour avoir excellé dans la médecine; DAPHNIS, pour avoir enseigné le chant bucolique et charmé les bergers, furent divinisés. Je ne parle pas de toutes les divinités de la Grèce.

Que le culte ait été importé en Grèce par les émigrés égyptiens; que Jupiter soit Osiris et chaque

divinité grecque une doublure d'une divinité égyptienne, il n'est pas moins vrai que le culte qu'on leur rendait avait sa source dans la reconnaissance. Et disons que si le grand Jéhova des Hébreux l'emporte infiniment sur tous les Jupiter, il y a néanmoins des héros grecs de beaucoup supérieurs à tous les héros israélites. Qu'est-ce donc que Samson auprès du brave et généreux HERCULE?

Samson, comme la plupart des athlètes, se plaît dans les mauvais lieux; il est le jouet des courtisannes ainsi que de ses femmes légitimes qui se moquent perpétuellement de lui. Dans ses vengeances il est absurde et cruel, et jamais une pensée d'humanité n'a pénétré son âme épaisse. Hercule était doué d'un tout autre caractère.

Hercule combat les bêtes féroces, délivre Prométhée que Jupiter punissait injustement. Après ses douze grands travaux, il parcourt la terre, et partout il extermine les scélérats et les despotes insolents. Il abolit les coutumes sauvages, il rend les villes florissantes. Diodore dit : « On prétend que « c'est par ressentiment qu'il était l'ennemi des bê- « tes féroces et des hommes méchants, parce que, « étant encore enfant, il avait été attaqué par des « serpents; et que, devenu homme, il avait été sou- « mis aux ordres d'un monarque injuste et insol- « lent. »

Que ce modèle des héros inspirera bien plus le courage et les nobles actions que le brutal et vindicatif Samson!

Les dieux grecs sont des instituteurs de lois, des

cultivateurs, des artisans, des bergers. Ainsi le travail des mains ne doit pas déshonorer, puisque les dieux mêmes ont travaillé, et qu'on les a adorés à cause de cela. Combien sont absurdes et irréligieux les hommes qui méprisent les ouvriers, parce qu'ils sont ouvriers, les ouvriers, sans lesquels ils ne sauraient vivre! Qu'ils sont inconséquents!

Si les dieux grecs ont été déifiés par la reconnaissance publique, ce devaient être assurément des hommes d'une bien rare perfection; et pourtant on nous en a donné les portraits les plus hideux!..... Nous dirons plus loin, à propos des fils des dieux et des déesses, comment on a pu leur attribuer tant de passions et tant de vices. Pour le moment, revenons sur les origines des principaux Etats de la Grèce, et disons, d'après les anciens auteurs, les faits les plus saillants de leur fondation, bien qu'entourés de fables. Après avoir traité de chaque Etat séparément, nous traiterons de l'ensemble de la Grèce.

Thèbes.

Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, et d'Héléphassa, fut envoyé à la recherche d'Europe, sa sœur, que Jupiter ou tout autre ravisseur avait enlevée. Il partit donc de la Phénicie. Arrivé à Delphes, il consulte l'oracle qui, au lieu de répondre nettement à sa demande, lui ordonne avec mystère de suivre un bœuf qu'il devait rencontrer, et de bâtir une ville au lieu où cet animal s'arrêterait. Cadmus obéit, et il croyait qu'il aurait à parcourir toute la terre. A peine sur les terres de la Béotie, il fait un

sacrifice aux dieux, et envoie ses deux compagnons (les seuls qui lui restassent d'un plus grand nombre qui l'avait suivi), à la fontaine de Dircé, pour y puiser de l'eau. Un dragon monstrueux gardait cette fontaine; il se précipite sur eux et les dévore. Cadmus impatient de ne pas voir revenir ses amis, et inspiré par Minerve, va au devant d'eux. Il aperçoit le monstre dont la gueule ruisselait encore le sang. Il se précipite au devant, l'attaque, et le tue. Il sème sur la surface de la terre les dents du dragon. Ces dents sont aussitôt des hommes armés, qui s'élancent contre Cadmus. Celui-ci, que la divinité inspire en chacun de ses actes, jette une pierre au milieu de ces guerriers nés des dents du dragon, et alors ils s'entrechoquent, ils se frappent les uns les autres, et se mettent tous à mort, à l'exception de cinq qui survivent à la lutte et se rangent sous les ordres de Cadmus. Ce fut avec le secours de ces nouveaux serviteurs que Cadmus fonda la ville de Thèbes, à laquelle il donna des lois (1519 av. J.-C.). La forteresse de cette ville fut longtemps appelée la Cadmée, du nom du fondateur Cadmus.

Cadmus eut d'Harmonie, son épouse, quatre filles : Ino, Autonoé, Agavé et Sémélé : elles eurent des relations intimes avec les dieux et de terribles aventures. Bacchus était fils de Sémélé.

Les mystères de Bacchus, ayant été apportés dans Thèbes, plongèrent la ville dans le délire et les plus affreux désordres : les meurtres y furent fréquents. Penthée fut déchirée par des bacchantes, au nombre desquelles se trouvait sa propre mère.

La jeunesse de Cadmus se passa au milieu des orages; sa vieillesse fut troublée par les fautes et les malheurs de ses filles, ainsi que de presque tous ses proches.

Cadmus passe pour être l'inventeur de l'alphabet, ou plutôt pour l'avoir apporté de la Phénicie dans la Grèce. Tout le monde connaît ces quatre vers de Brebeuf, cités par Boileau :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les divers traits de figures tracées
De donner la couleur et du corps aux pensées.

Polydore, fils de Cadmus, succéda à son père, mais son règne fut de peu de durée. Régnèrent ensuite Labdacus, Amphion, Laïus, Œdipe enfin dont chacun connaît l'histoire et les malheurs. Ce fut après le tour d'Etéocle et de Polynice, fils d'Œdipe, qui appelèrent les plus affreuses calamités dans le sein de leur patrie. Cette famille était sous la main de la fatalité.

L'histoire des premiers rois thébains est fort confuse; entre les noms des rois que j'ai cités, des écrivains en placent plusieurs autres. Mais je ne m'arrêterai pas à débrouiller des énigmes. Nous reviendrons cependant à Etéocle et à Polynice.

Argos.

Inachus l'Egyptien, que l'on dit fils de l'Océan et de Thétis, par la raison qu'il avait été apporté par les eaux et comme enfanté et jeté par elles sur le sol

de la Grèce, prit possession d'une partie de terres qu'il appela Inachie, et qui plus tard devait être nommée l'Argolide. Inachus fut roi de cette partie du sol grec (1823 av. J.-C.).

Trois siècles après, Danaüs, de Cheminis en Egypte, arriva dans les mêmes lieux. Il demanda asile à ses anciens compatriotes qui habitaient l'Argolide; il en fut accueilli. Dans la suite il fut roi d'Argos (1510 av. J.-C.).

Danaüs avait fui l'Egypte, sa patrie, par suite de contestations graves avec son frère, qui en était roi. Selon les uns, ce frère c'était Egyptus, selon les autres, c'était Sésostris, dont nous avons parlé en son lieu.

Les fils du roi d'Egypte vinrent attaquer leur oncle dans sa nouvelle patrie, et ils furent vainqueurs. Mais Danaüs avait beaucoup de filles, qu'on appelait les Danaïdes; elles épousèrent leurs cousins, et Danaüs resta roi d'Argos. On sait comment se comportèrent les Danaïdes envers leurs maris et quels châtiments les dieux leur infligèrent dans les Enfers.

Les successeurs de Danaüs furent Lyncée, son fils, et ses petits-fils Abas et Acrisius.

Vers l'année 1323 avant notre ère, Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, que l'on dit fils de Jupiter, s'expatrie, persécuté par son père; et après avoir éprouvé de nombreuses aventures, il arrive dans l'Elide, où il épouse Hyppodamie, fille du roi du pays.

Pélops succéda à son beau-père, se rendit puissant, et toute la presqu'île sur laquelle il avait fait

sentir son autorité, prit de lui le nom de Péloponèse. Pélops laissa plusieurs enfants, dont les plus célèbres furent Atrée et Thyeste.

Atrée épousa Erope, fille du roi de Mycènes, et succéda à son beau-père : il fut aussi roi d'Argos (1291 av. J.-C.). Thyeste prétendait à la moitié de l'empire, et une haine féroce s'alluma entre les deux frères.

En l'absence d'Atrée, Thyeste s'empara d'une partie de ses trésors et de son autorité. Il séduisit la femme de son frère et la rendit mère de deux fils. Atrée parvint à mettre Thyeste en fuite et à reprendre ses biens et toute sa puissance.

Il n'est pas d'horreurs que ces deux frères ne commettent; s'ils se réconcilient, c'est pour se surprendre ensuite dans des piéges affreux.

Atrée massacre les fils que Thyeste avait eus d'Erope, sa femme, et les lui fait servir dans un festin. Thyeste élève un fils qui lui restait dans la haine et le désir de la vengeance, et Atrée tombe sous le poignard de son neveu, éguisé par son propre frère. Thyeste mourut loin de sa patrie.

Atrée avait laissé deux fils, Agamemnon et Ménélas; le premier fut roi d'Argos et de Mycènes, le second fut roi de Sparte.

Les cruautés de cette famille royale devaient continuer : Agamemnon fera mourir en sacrifice Iphigénie, sa fille; il tombera sous le couteau de sa femme, Clytemnestre, qui elle-même périra sous le poignard d'Oreste, son fils.

Tout cela est horrible... mais il y a lieu de croire

que les poètes épiques et les poètes tragiques ont imaginé, pour donner de la couleur et de la variété à leurs productions, quelques-uns des faits si dramatiques que nous avons indiqués, et que ces faits ont été ensuite recueillis par l'histoire et transmis à la postérité comme dignes de l'intéresser. Les rêveries, les inventions hardies des poètes sont la source de l'histoire des premiers temps. De là tant de fables et de scènes cruelles. Nous croyons cependant que la sainteté des mœurs, que la parfaite sécurité des citoyens, que l'âge d'or des sociétés ne peuvent être placés au début de la vie humaine, que l'ignorance et la barbarie sont choses inséparables, et nous le constatons en passant.

Sparte.

Lélex, Libyen, que l'on dit fils de Neptune, fonda Sparte, dans la Laconie (1516 ans avant J.-C.). Mylès, Eurotas, Lacédémon, qui donna son nom à la contrée, Amyclus, Argatus, Cynortas, Œbalus, Hippocoon et Tyndare furent ses successeurs. Tyndare épousa Léda; ils eurent pour fils Castor et Pollux, et pour filles Hélène et Clytemnestre. Je passe sous silence les aventures de Léda avec Jupiter, qui avait pris la forme d'un cygne.

Agamemnon, le roi d'Argos, épousa Clytemnestre; Ménélas, son frère, épousa Hélène, et devint par cette union, roi de Sparte. La puissance des fils d'Atrée fut respectée dans toute la Grèce.

Athènes.

Cécrops, arrivé de Saïs, ville de l'Egypte, dans

l'Attique, épousa Aglaure, fille d'Actée, chef du pays, à qui il succéda ; il unit plus intimement le peuple, et les Athéniens se développèrent dans la vie sociale (1582 av. J.-C.).

Furent trois après Cécrops : Cranaüs, Amphitryon, Erichthonius, Pandion, Erechthée, un Cécrops II, et un Pandion II. Egée et Thésée vinrent ensuite.

Des auteurs grecs prétendent qu'avant l'arrivée de Cécrops, les Athéniens avaient eu de sages rois, parmi lesquels ils comptent Périphas et Actée. Ils disent aussi que les Athéniens sont Authocthones, qu'ils sont sortis de leur terre même, et racontent d'Erichthonius les choses les plus merveilleuses.

On ne dit nulle part que Cécrops fût fils de roi, et nous croyons qu'il était, ainsi que Moïse, de souche populaire. Heureusement, il vint s'unir à un peuple doué des instincts les plus démocratiques. On ne voit pas chez les premiers Athéniens la vie licencieuse des descendants de Cadmus, ni les haines féroces des Pélopides, issus du sang royal.

Thésée, après des exploits multipliés, réunit en un seul corps de nation tous les habitants de l'Attique, et établit un gouvernement démocratique.

Ile de Crète.

L'île de Crète est célèbre par la naissance de Jupiter, le plus grand des dieux.

Minos premier, fils de Jupiter et d'Europe, donna des lois aux Crétois, qui lui avaient été ins-

pirées, dit-on, par le dieu, son père (1532 avant J.-C.). Les Lacédémoniens devaient faire de nombreux emprunts à ces lois, si louées de toute l'antiquité.

Lycaste, fils de Minos, fut père de Minos II. Ce petit-fils du législateur devint un grand guerrier: Athènes fléchit sous ses coups.

Il avait épousé Pasiphaé, dont on connaît la scandaleuse histoire. Pasiphaé s'éprit de passion pour un taureau, et elle en eut le Minotaure, monstre horrible. Ce monstre fut enfermé dans un labyrinthe où on lui donnait en pâture sept jeunes garçons et sept jeunes filles, que la ville d'Athènes avait été forcée de donner en tribut, chaque année à Minos II, son vainqueur.

Thésée tua le monstre et affranchit sa patrie du cruel tribut. Ariane et Phèdre, filles de Pasiphaé, s'attachèrent aux pas du héros athénien; elles avaient dans leur veines un sang de feu, et la fureur de l'amour perdit les filles ainsi qu'elle avait perdu la mère.

Ce fut sous Minos II que Dédale l'Athénien, le plus célèbre des industriels, produisit ses merveilleux travaux.

Idoménée était fils de Minos II.

Troie.

Nous devons parler du pays des Troyens, situé sur les côtes de l'Asie mineure; ses longues querelles avec la Grèce exigent que nous disions quelques mots de son origine.

Dardanus, fils de Jupiter et d'Électre, fille d'Atlas, part de l'Italie (d'autres disent de Crète), après avoir assassiné son frère, erre de contrée en contrée, et arrive enfin en Asie, où il fonde, au pied du mont Ida, une ville qu'il appelle de son nom : Dardanie.

Erichthone, son fils, lui succède : il fut le père de Tros, qui devint roi à son tour. C'est de Tros que la ville de Dardanie prit le nom de *Troie*. Cet empire fut l'empire troyen. Ganymède, que Jupiter enleva pour en faire son échanson, était l'un de ses fils, son second fils devint roi de Phrygie, et le troisième, Ilus, lui succéda sur le trône de Troie. Ilus fit bâtir une citadelle qu'il appela *Ilion*. De là vient que le nom de Troie et celui d'Ilion furent, en même temps, donnés à la même ville.

Laomédon, fils d'Ilus, roi après son père, entoura la ville de murailles : il avait pour ouvriers Neptune et Apollon, auxquels il refusa, une fois les travaux achevés, le *salaire* qu'il leur avait promis. Les dieux irrités se vengèrent par des inondations et en répandant la peste sur le pays, peste mortelle au pauvre peuple, qui n'était cependant pas coupable du déni de justice de son roi.

Laomédon ne put détourner ce fléau qu'en livrant chaque jour une jeune fille à un monstre marin, sorti des flots par la volonté du dieu des mers. Le sort était tombé sur Hésione, la fille du roi. L'affliction pénétra alors le cœur de Laomédon, et il fit les plus belles promesses à quiconque délivrerait sa fille et son pays du monstre vorace. Her-

cule se présente et triomphe. Mais Laomédon agit à son égard ainsi qu'il l'avait fait envers Neptune et Apollon. Hercule, dans sa fureur, assiége la ville et s'en empare. Il tue le roi parjure ; il amène Hésione en Grèce et la donne à son ami Télamon.

Priam, fils et successeur de Laomédon, fut juste, mais faible ; son empire s'étendit, sa famille s'accrut, et le luxe et les plaisirs régnaient dans sa cour, dont les mœurs étaient celles de l'Orient. Pâris, l'un de ses fils, devait allumer le feu de la discorde entre l'Europe et l'Asie.

État social de la Grèce.

Je n'ai pas parlé de tous les États de la Grèce, c'eût été trop long, mais j'ai dit quelques mots de ceux dont la tradition a laissé les origines, et qui, en outre, devaient devenir les plus célèbres. Ces origines, bien que remplies de fables, doivent être étudiées, puisque après avoir été en partie engendrées par la fiction, elles ont à leur tour servi de fondements à tant de poèmes, de tragédies, de travaux d'arts de toute sorte, que nous ont laissés les plus grands génies de l'antiquité et des temps modernes.

A part les cités dont nous avons parlé, Corinthe, Pylos, Sicyone, étaient déjà des villes remarquables. La Thessalie, l'Épire, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, nourrissaient de vigoureuses populations, et des hommes remarquables se manifestaient de toutes parts.

En ces temps-là les routes n'étaient point sûres; des brigands fameux et de haute extraction les infes-

taient et dépouillaient les voyageurs après les avoir mis à mort.

Amphitryon, Hercule, Philoctète, Pirithoüs et d'autres héros combattaient les brigands et les bêtes féroces, si nombreuses alors, et étaient les champions de la mystérieuse Humanité, à laquelle ils s'étaient spontanément dévoués.

A l'exemple d'Hercule et de Pirithoüs, son ami, Thésée se déclare le protecteur des hommes; il veut purger la terre des brigands qui la désolent: il tue Périphète et lui prend sa massue; Sinis, Sciron, Cercyron tombent sous ses coups; Procuste est puni du même genre de supplice qu'il avait fait endurer à ses victimes. Thésée appliquait la loi du talion: œil pour œil, dent pour dent.

Musée, Orphée, Lynus, parcourent les villes et touchent le cœur des hommes par l'harmonie et la noblesse de leurs chants:

Les mystères sont institués à Eleusis: c'est là qu'on enseigne aux hommes les pratiques de l'agriculture et des métiers, et des principes de civilisation.

Les assemblées amphictyoniques, où se réunissaient les députés des divers Etats de la Grèce, les jeux publics, puissants moyens de rapprocher et de lier les peuples entre eux, sont institués.

Expédition des Argonautes.

Il ne s'agit plus maintenant d'actions isolées, soit que l'amour du bien ou tout autre mobile les inspire.

Ici se place l'expédition des Argonautes (1292 av.

J.-C.). Elle se fit sous la conduite de Jason. Castor, Pollux, Télamon, Pélée, Admète, Oïlée, Hercule, Lyncée en font partie : elle a, dit-on, pour but la conquête de la Toison-d'Or ; d'autres disent qu'elle était destinée à donner la chasse aux pirates qui infestaient les mers et ravageaient les côtes.

Guerre de Thèbes.

Voici la première des grandes guerres de la Grèce (1252 av. J.-C.).

Œdipe avait laissé sa couronne à ses deux fils ; ils devaient régner chacun une année, tour à tour. Mais une fois qu'Etéocle eut goûté de la toute puissance, il ne voulut point descendre à un rang secondaire. Polynice, irrité contre son frère, va quêter l'appui des chefs des Etats voisins ; Adraste, Capanée, Tydée, Hippomédon, Parthénopée, Amphiaraüs, se joignent à lui avec leurs troupes nombreuses. Ils marchent contre Thèbes, ils l'assiégent, et des milliers d'hommes périssent victimes des discordes des fils d'Œdipe. Les chances de la guerre sont diverses ; assiégeants et assiégés périssent sans donner la victoire à l'un des deux partis. Polynice et Étéocle se provoquent enfin ; ils se livrent un combat acharné, se tuent l'un l'autre en présence des deux armées spectatrices de leur lutte cruelle. Ainsi périssent ces deux princes, victimes de leur ambition ; et la guerre finit avec la cause qui l'avait produite ; mais ses suites se firent longtemps sentir.

Guerre de Troie.

Hercule avait déjà saccagé Troie et enlevé Hésione,

fille de Laomédon. Une seconde expédition plus terrible va avoir lieu contre la même ville.

Pâris, fils de Priam, accueilli favorablement par Ménélas, à Sparte, se montre indigne de l'hospitalité qu'il a reçue : il enlève la femme de son hôte, la belle Hélène, et va s'enfermer avec elle dans les murs de Troie.

L'offense faite à Ménélas est ressentie par la Grèce entière. Les Grecs se rassemblent, une armée puissante s'organise, Agamemnon, roi d'Argos, frère de l'offensé, en est proclamé le chef (1218 av. J.-C.).

Cette armée s'ébranle, elle franchit laborieusement les mers et vient camper sur la terre d'Ilion. Les Grecs et les Troyens se livrent des combats multipliés.

Agamemnon, Achille, Ajax, Diomède, Nestor, Ulysse, Ménélas. Patrocle, Idoménée, Mnesthée sont dans l'armée d'invasion. Hector, Énée, Archiloque, Acamas, Pandarus, Agénor, Pâris, Glaucus, Sarpédon sont les plus illustres défenseurs du trône de Priam.

Il y a des mêlées terribles entre les deux peuples; il y a aussi des combats singuliers où la valeur éclate.

Pâris et Ménélas vont se mesurer et vider en présence des deux armées cette grande querelle, qui *cause tant de maux aux Grecs et aux Troyens*. Homère dit :

« Les troupes s'asseyent aussitôt dans les rangs,
« chacun près des coursiers agiles et des brillan-
« tes armes qui jonchent la campagne.

« Alors Pâris, l'époux de la belle Hélène, revêt « son armure superbe : il chausse ses riches brode- « quins, et les attache par des agrafes d'argent, cou- « vre son sein de la cuirasse de son frère Lycaon; et « elle convenait à sa taille; il jette sur ses épaules « le baudrier auquel est suspendue son épée d'ai- « rain où l'argent étincelle : il prend le vaste et pe- « sant bouclier; et posant sur son front un casque « fait avec art, dont le menaçant panache aux longs « crins flotte dans l'air avec fierté, il saisit une lance « qu'il puisse manier sans effort. De son côté, le « vaillant Ménélas revêt ses armes.

« Après qu'ils se sont couverts, à l'écart, de leurs « armures, ils s'avancent au milieu des deux camps, « en se jetant des regards terribles : à leur vue les « cohortes intrépides des Troyens et des Grecs sont « saisies d'effroi. Les deux rivaux s'arrêtent près « l'un de l'autre dans le champ mesuré, agitant « leurs piques, et pleins d'un courroux menaçant. « Pâris, le premier, lance son javelot, et frappe le « bouclier de Ménélas : il n'en romp pas l'airain, et « la pointe du javelot se rebrousse sur le bouclier « solide. A son tour Ménélas lève sa lance; et, invo- « quant le père des dieux : Grand Jupiter, s'écrie-t- « il, punis l'agresseur, le perfide Pâris ; abats-le par « mes mains, afin que l'on tremble, parmi les races « futures, d'insulter celui qui nous reçoit dans sa « maison et nous prodigue son amitié.

« Il dit, et le long javelot balancé vole , frappe « le bouclier luisant, pénètre à travers la cuirasse « ornée, déchire la tunique près du flanc : Pâris

« s'incline, et se dérobe à la noire parque. Alors « Ménélas s'arme de sa brillante épée, et la levant, « il en décharge un grand coup sur le haut du cas- « que de son adversaire : rompue en trois ou quatre « éclats elle tombe de sa main..... Il fond sur le « fils de Priam ; et le saisissant par le panache, il le « traîne du côté des Grecs. La courroie, riche tissu, « qui liait le casque sous le menton de Pâris, l'é- « touffait en serrant son cou délicat ; et dans ce mo- « ment Atride eût remporté une gloire immortelle, » si une déesse, Vénus, n'eût rompu la forte courroie, et sauvé Pâris de ses terribles mains.

J'ai reproduit la lutte de Ménélas et de Pâris ; parce qu'ils furent la cause première de cette grande guerre, et que nous trouvons dans la description que je viens de donner, la peinture des armures des guerriers, leurs invocations aux dieux, et leurs manières de combattre. Cette lutte n'eut pas la paix pour résultat, comme on se l'était promis, et les combats recommencèrent encore avec plus d'acharnement. Homère dit :

« Les deux armées se rencontrent sur le champ « de bataille, elles mêlent leurs boucliers et leurs « lances ; les combattants armés d'airain confondent « leur fureur ; les globes des boucliers s'entre-heur- « tent, et il s'élève un horrible tumulte. Alors se « font entendre à la fois les cris de triomphe, et les « hurlements des vainqueurs et des mourants ; des « flots de sang inondent la terre. »

Ajax, Diomède, Achille, Hector, Sarpédon portent chacun la mort dans les phalanges ennemies.

Des combats singuliers se livrent; c'est Sarpédon contre Patrocle; Ajax contre Hector; Diomède contre Énée; et le plus grand des héros troyens périt sous la lance d'Achille.

Ces combats durèrent dix ans, au terme desquels la ville de Troie fut prise, détruite de fond en comble, et presque tous ses habitants périrent avec elle (1209 av. J.-C.).

Les vainqueurs ne jouirent pas d'un long bonheur. Antiloque, Patrocle, Achille, Ajax, fils de Télamon, périrent devant Troie. Ajax, fils d'Oïlée, périt foudroyé par les dieux, sur les rochers de Gyre. Idoménée, à peine arrivé en Crète, sa patrie, sacrifia son fils et dut fuir la colère de son peuple. Agamemnon périt égorgé par sa femme en arrivant dans son palais; Ulysse eut à subir de terribles naufrages et erra dix ans sur les mers, où il perdit tous ses compagnons.

Combien d'hommes descendirent dans la tombe pour un différend survenu entre deux princes à l'occasion d'une belle femme! Beaucoup de guerres dans lesquelles des peuples entiers ont péri n'avaient pas de plus graves fondements.

État de la Grèce après la guerre de Troie.

Après la guerre de Troie, la Grèce tomba dans un long abattement; on ne vit de longtemps des faits éclatants nulle part. C'était partout des familles princières et des dynasties rivales qui se disputaient la puissance souveraine; elles se renversaient tour à tour des trônes et s'envoyaient en exil ou à la mort.

La lutte des Pélopides, ou descendants de Pélops et d'Atré, contre les Héraclides ou descendants d'Hercule, eut des chances bien diverses, et pendant plus de cent ans Sparte, Argos, Mycènes, tout le Péloponèse, la Grèce entière enfin, en furent troublés.

Il y eut des exils, des expatriations; et par suite des colonies se formèrent de toutes parts des débris des États grecs qui se déchiraient.

Les côtes de l'Asie mineure furent peuplées, soit par les Grecs qui s'y fixèrent après la ruine de Troie, soit par ceux que l'oppression des familles puissantes éloignait de la mère-patrie.

De même, les îles nombreuses de la Méditerranée, et l'Italie, et la Sicile, reçurent de nouvelles populations.

Les peuples sont fatigués des princes qui les oppriment; Thèbes, Athènes abolissent leurs royautés et instituent des républiques (1095 av. J.-C.). La plupart des autres Etats de la Grèce les imitent.

Les villes ioniennes de la côte d'Asie, Milet, Myonte, Pryène, Ephèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomènes, Phocée, Samos, Chios, Erythres, grecques par leurs habitants, se liguent entre elles, et forment une vaste confédération.

A peu près vers le temps où Moïse envahissait la Palestine, Cécrops et Danaüs envahissent l'un l'Attique et l'autre le Péloponèse; à peine David a-t-il terminé ses sublimes chants dans sa patrie, qu'Homère paraît et se fait entendre dans toute la Grèce. Il était né sur les côtes de l'Asie mineure, dans l'une des villes fondées par les Grecs expatriés dont nous

avons parlé. Entrons donc dans les détails au sujet d'Homère; ce poète doit intéresser tous les hommes.

Homère.

David, le plus grand des poètes *sacrés*, naquit berger; Homère, le plus grand des poètes *profanes*, est également né dans une condition très inférieure. Appuyé sur Hérodote, ou pour mieux dire, en le transcrivant presque textuellement, faisons connaître l'auteur de l'Iliade.

Lorsqu'on bâtit la ville de Cyme, en Æolie, il s'y rendit des hommes de différentes nations de la Grèce, beaucoup d'entre eux pour travailler; Parmi ceux-ci se trouvait Ménalopus. Loin d'être riche, il n'avait pas même d'aisance : il se maria à Cyme, et eut une fille qu'il nomma Crithéis. Ménalopus et sa femme moururent, laissant leur fille en bas âge sous la tutelle de Cléanax d'Argos, leur ami.

Dans la suite des temps Crithéis eut des liaisons avec un homme; elle se trouva enceinte. Cléanax l'en blâma en particulier, et pour éviter le scandale, il la fit partir pour Smyrne, qu'on venait de cons--truire, et la confia à son ami Isménias de Béotie. C'est dans cette ville qu'elle accoucha d'Homère (1060 av. J.-C.).

Après avoir demeuré quelque temps avec Isménias, Crithéis le quitta, et gagna sa vie ainsi que celle de son fils du travail de ses mains. Et elle l'éleva comme elle put.

« Il y avait alors à Smyrne, dit Hérodote, un homme nommé Phémius, qui enseignait les belles

lettres et la musique; comme il n'était pas marié, *il prit à ses* GAGES *Crithéis, afin qu'elle lui filât les laines qu'il recevait de ses disciples pour le prix de ses soins*. Elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse; et se conduisit avec tant de sagesse et de modestie qu'elle lui plût. Il lui proposa de l'épouser, et lui promit d'adopter son fils, lui faisant espérer que cet enfant, élevé avec soin et instruit par lui, deviendrait un jour un homme de mérite; car il apercevait déjà dans cet enfant de la prudence et un heureux naturel. Crithéis, touchée de ses offres, consentit à l'épouser.»

Le jeune élève de Phémius avait surpassé les espérances de son maître, qui le traita en fils réellement.

Phémius, et bientôt Crithéis, moururent. Homère, héritier des biens de son protecteur, devint maître d'école.

« Il excita l'admiration, dit Hérodote, non-seulement des habitants de Smyrne, mais encore des étrangers que le commerce y attirait en grand nombre.

« Il y avait parmi ces étrangers un maître de navire nommé Mentès, il était venu de Leucade pour le commerce du blé; le vaisseau qu'il montait lui appartenait en propre : il était instruit dans les lettres et savant pour ce temps-là. Mentès persuada à Homère de quitter son école et de l'accompagner dans ses voyages. Il lui proposa, pour l'y engager, de le défrayer de tout, de lui donner des *honoraires*, et lui fit entendre que, tandis qu'il était

jeune, il était nécessaire qu'il vît par lui-même les villes et les pays dont il aurait dans la suite occasion de parler. »

Il y a tout lieu de croire que le poète avait communiqué à Mentès le plan de l'œuvre qui devait l'immortaliser.

Homère se passionne aux propositions du voyageur; il quitte son école, s'embarque et partout où il aborde avec le navire, il parcourt les plages et prend des informations nombreuses. Il voulait se rendre compte de tout ce qu'il voyait. Il parcourut ainsi la Tyrrhénie, l'Ibérie, l'île d'Ithaque, où il fut atteint par une maladie des yeux. Cette maladie s'apaisa, et le poète put continuer à voyager et à s'éclairer. Il arriva enfin à Colophon. « Ce fut dans cette ville, dit Hérodote, qu'Homère fut de nouveau attaqué de son mal d'yeux; son mal empira, et il perdit la vue. Ce malheur le détermina à quitter Colophon et à retourner à Smyrne, où il s'appliqua à la poésie. »

Ses affaires allant de mal en pis, il se mit en route pour aller à Cyme, la patrie de sa mère. En passant dans la ville de Néon-Tichos, colonie de Cyme, il s'arrêta devant la boutique d'un armurier, où il récita des vers qui se terminaient ainsi : « Respectez la misère d'un étranger, qui n'a pas une « maison où il puisse trouver un asile. »

L'armurier Tychius, content des vers du poète, et plein de *commisération pour un aveugle réduit à mendier son pain*, l'engagea à entrer dans son atelier, le fit asseoir et lui promit de lui venir en

aide autant qu'il le pourrait. Homère montra un échantillon de ses poésies : C'était l'expédition d'Amphiaraüs contre Thèbes, et les hymnes en l'honneur des dieux. Ses auditeurs en furent dans l'admiration.

« Tant qu'il fut à Néon-Tichos, dit Hérodote, ses poésies lui fournirent les moyens de subsister. On y montrait encore de mon temps le lieu où il avait coutume de s'asseoir lorsqu'il récitait ses vers. Ce lieu était en grande vénération. »

Dans la suite, les secours lui arrivant moins abondamment, Homère partit de Néon-Tichos.

« Lorsqu'il fut à Cyme, dit Hérodote, il se rendit dans l'assemblée des vieillards, et leur récita ses vers. Enchantés de leur beauté, ils furent saisis d'admiration. »

Homère, encouragé par les vieillards, demanda au sénat des Cyméens d'être nourri aux dépens du public, offrant de payer ce bienfait par la gloire qu'il répandrait sur la ville qui lui donnait l'hospitalité. Tous les sénateurs approuvèrent sa demande, à l'exception d'un seul qui dit aux autres « que s'ils « étaient d'avis de nourrir les *Homères*, ils se trou- « veraient accablés par une multitude de gens inu- « tiles. » (Hérodote.)

Le mot *Homère* veut dire *aveugle*. Ce n'est que depuis que notre poète avait perdu la vue qu'on l'appelait ainsi. Avant on le nommait Mélésigènes : C'était là le nom que lui avait donné sa mère.

Il est probable qu'en ce temps-là beaucoup d'aveugles se livraient au chant et à la poésie ; et nous

croyons qu'en attaquant les aveugles, on n'avait pas la pensée de respecter les poètes.

Les raisons du sénateur ennemi des Homère avaient fait impression, le sénat se rendit à son avis et l'*Homère* ou l'*aveugle* ne fut point secouru malgré ses grands talents et ses promesses d'illustrer la ville.

Homère déplora son malheur et lança aux Cyméens de vigoureuses apostrophes. Il se retira ensuite dans la ville de Phocée, où il se lia d'amitié avec un nommé Thestoride, qui instruisait les jeunes gens dans les lettres. Homère communiqua à ce nouvel ami ses vers et sa petite *Iliade*, sa dernière œuvre. Thestoride transcrivit en secret les compositions d'Homère, se les appropria, et ne tarda pas à partir de Phocée pour Chios, où il établit une école de littérature, s'acquit une grande renommée et des profits considérables. Quant à notre aveugle, il ignorait le larcin de Thestoride, qui lui avait rendu ses manuscrits, et il vivait dans la misère.

Des marchands de Chios étant venus à Phocée, entendirent Homère qui récitait ses vers : ils lui dirent qu'il y avait dans leur ville un professeur qui récitait les mêmes poèmes et s'attirait de grands applaudissements. Cette révélation éclaira l'aveugle. Il se disposa à partir pour Chios.

Des nautonniers le prirent sur leur navire et le portèrent à Erythrée. Là il monta sur une barque de pêcheurs, qui allèrent le déposer sur le rivage de la mer, où il passa la nuit. Homère se mit en route au matin, et se rendit à pied en un lieu

nommé Pitys. De là il se dirigea « vers un troupeau « de chèvres dont les cris l'avaient attiré. Les chiens « le voyant approcher, aboyèrent après lui, il cria. « Glaucus, c'était le pasteur, entendant ses cris, ac- « court en diligence, rappelle ses chiens, et les écarte « par ses menaces.» (Hérodote.) Le berger fut émerveillé de ce qu'un aveugle était venu seul en ces lieux. Ils s'entretiennent ensemble. Homère raconte ses malheurs. « Glaucus avait le cœur sensible, dit « Hérodote, il en fut touché. Il le mène dans sa ca- « bane, allume du feu, prépare son repas, et lors- « qu'il l'eut servi, il l'invita à manger. »

Le lendemain Glaucus alla rendre compte à son maître de la rencontre qu'il avait faite; « le maître ne goûta pas ses discours et le blâma de ce qu'il donnait l'hospitalité et admettait à sa table des aveugles. Cependant il lui ordonna de le lui amener. » (Hérodote.)

Le berger retourne vers Homère, lui fait part de sa démarche, et l'amène devant son maître, qui trouve de l'esprit au poète, et le charge de l'éducation de ses enfants.

Quelque temps après, Homère part pour Chios. Dès qu'il apprend son arrivée, Thestoride s'en éloigne. Le riche voleur fuit devant le pauvre aveugle.

Homère établit une école dans cette ville; donne des leçons à la jeunesse; il acquiert de la réputation, de la richesse; il se marie et devient père de deux filles.

Notre poète était célèbre dans l'Ionie; sa réputa-

tion s'étendait en Grèce, où quelques fragments de ses œuvres avaient pénétré. Il recevait de nombreuses visites et des hommages de toutes parts. Mais étant dans cette heureuse situation, il perdit sa femme et ses enfants, et son bonheur s'écroula bien vite.

Il partit de Chios pour Samos; à son arrivée dans cette île les habitants le reçurent fort bien. Le lendemain, « des POTIERS DE TERRE l'ayant aperçu « tandis qu'ils faisaient chauffer leur four, dit Hé- « rodote, l'invitèrent d'autant plus volontiers à en- « trer chez eux, qu'ils n'ignoraient pas qu'il était « plein de talents. Ils le prièrent de leur chanter « quelques-unes de ses poésies, et lui promirent de « reconnaître sa complaisance, en lui faisant pré- « sent de quelques-uns de leurs vases, ou de toute « autre chose qui serait en leur pouvoir. Il leur « chanta donc les vers qu'on appelle le Fourneau. »

Homère passa l'hiver à Samos; il se rendait dans les maisons des riches dont il tirait quelque récompense.

« Au commencement du printemps, dit Hérodote, Homère voulut partir de Samos pour se rendre à Athènes. Il mit à la voile avec quelques Samiens, et aborda à l'île d'Ios. Ils ne débarquèrent pas à la ville, mais sur le rivage. Homère se voyant attaquer d'une maladie grave se fit porter à terre. Les vents contraires ne permettant pas de continuer la navigation, on resta plusieurs jours à l'ancre. Homère reçut la visite de quelques habitants de l'île d'Ios, qui ne l'eurent pas plus tôt entendu parler, qu'ils furent pénétrés d'admiration. »

La maladie du poète fit des progrès et il mourut sur les côtes de l'île d'Ios. « Il fut enterré sur les bords de la mer, dit Hérodote, par ses compagnons de voyage, et par ceux des habitants d'Ios qui l'avaient fréquenté pendant sa maladie. Longtemps après, et lorsque ses poèmes, devenus publics, furent admirés de tout le monde, les habitants d'Ios inscrivirent sur sa tombe ces vers élégiaques :

« La terre recèle ici, dans son sein, la tête sacrée
Du divin Homère, dont la poésie a illustré les héros ! »

Homère, le fils de Crithéis la prolétaire, fut toujours bien accueilli par les artisans : l'armurier, le berger, les potiers de terre, se montrèrent tous sensibles à la poésie et d'une grande bonté pour le poète : cela prouve en faveur du peuple. Les riches sont moins enthousiastes, moins tendres.... Le maître du berger veut bien voir Homère par curiosité, et lui trouve même de l'esprit; les Cyméens ont des louanges pour le poète et le sénat l'eût secouru, mais un seul de ses membres touche la corde des intérêts, démontre combien il serait ruineux pour la ville de nourrir tous les *Homères;* et Homère est abandonné à sa misère.

Et qu'on ne joue pas ici sur les mots! Il se peut qu'*Homère* veuille dire *aveugle;* mais quand, excité par les encouragements des braves gens de Cyme, le fils de Crithéis ose se présenter devant le sénat, ce n'est pas à titre d'aveugle qu'il réclame, mais bien à titre de poète, et c'est à ce titre qu'on le repousse. Et, en effet, les Homères sont si nom-

breux!... les nourrir tous eût été ruineux pour la patrie!...

Celui qui pendant sa vie avait mendié son pain et avait été vagabond de contrée en contrée, fut glorifié après sa mort. Sept villes se disputèrent l'insigne honneur de lui avoir donné le jour, et chacune d'elle éleva à sa gloire des colonnes et des mausolées.

Malgré les contestations à cet égard, nous croyons qu'Homère était de Smyrne, ville grecque-asiatique, construite peu de temps avant sa naissance. Au reste, il joint à la vigueur européenne l'ampleur orientale; il observe, dans ses poèmes, la plus complète impartialité entre les enfants de la Grèce et ceux de la Lydie et de la Mysie; c'est là pour nous un indice de plus qu'il était né dans une ville peuplée de toutes les nations qu'il devait chanter; dans Smyrne enfin.

Réflexions sur Homère et ses ouvrages.

Les deux plus importants ouvrages d'Homère sont : l'Iliade et l'Odyssée. Dans l'un il chante la guerre de Troie, dans l'autre, il chante les aventures d'Ulysse et les suites de cette fameuse guerre. Je ne veux point analyser ces deux grandes œuvres. Je veux seulement, avec leur secours, expliquer autant que possible l'esprit des vieux temps.

Quelques modernes ont supposé qu'Homère avait non-seulement créé ses poèmes, mais encore tous les personnages dont il nous entretient; person-

nages qui n'auraient existé que dans son imagination. Non, non, cela ne se peut. On ne peut réduire à néant la vérité historique de l'Iliade, sans réduire à néant les fondements de la vieille Grèce; on ne peut dire que tous les héros d'Homère sont supposés, inventés, sans dire en même temps que toutes les villes, que tous les lieux qu'il nous décrit sont également des fables. Et cependant on a des preuves du contraire...

Agamemnon, Achille, Nestor, Ulysse, Ajax, Diomède, sont des personnages trop bien peints, trop réels en toutes choses, pour les croire nés des rêves d'un homme... Il y avait des vivants dans les vieux temps; pourquoi pas ceux dont Homère nous parle au lieu de tous autres.

Les Croisades, la ville de Jérusalem, les Godefroy de Bouillon, les Raimond de Toulouse, les Baudouin de Flandre, les Tancrède, sont-ce batailles, villes et personnages inventés à plaisir, absolument factices? On ne le pense pas.... Pourquoi donc alors supposer à Homère la puissance de faire un monde, et de l'animer.

Supprimez Troie, tant de héros chantés par Homère; il faut après cela supprimer les Pélopides, les Héraclides, les descendants de Cécrops et de Cadmus; et que reste-t-il alors de l'ancienne Grèce? Rien.

Il est d'autres écrivains qui prétendent qu'Homère n'a pas existé, et que les poèmes qu'on lui attribue ont été composés par une foule d'auteurs, dont l'un aurait fait l'invocation à la muse, l'autre

la description de l'armée, un autre le combat d'Achille et d'Hector; un autre une autre partie de l'œuvre. Tous ces morceaux auraient été fait isolément, sans lien, sans ordre, sans but, ensuite on les aurait rassemblés, et tout se serait trouvé pour le mieux. On ne veut pas croire à un Homère, tant son génie nous surprend, et l'on veut qu'il y ait eu cent Homères, et que ces Homères aient agi, sans le savoir, avec un ensemble admirable, et une conformité d'idées, d'esprit, de génie et de sentiment plus admirable encore!.. Voilà vraiment du merveilleux!... Revenons donc à Homère, au seul Homère, cela est plus simple et plus juste; et croyons que l'on peut, en se pénétrant de ses écrits, se faire l'idée la plus vraie des temps héroïques de la Grèce.

Étude sur la Grèce d'après Homère.

Quelles sont les principales villes citées par le poète grec? Ce sont Argos, Sparte, Corinthe, Thèbes, Egine, Méthone, Phère, Tirynthe, Mycènes, Pylos, Platée, Nissa, Orchomène, Panope, Chalcis, Trezène, Mantinée, Epidaure, Crissa, et Athènes. Toutes ces villes existaient donc avant Homère; c'est-à-dire plus de mille ans avant Jésus-Christ.

Troie, au moment de sa ruine, avait de riches palais, de solides remparts, et son luxe était extrême.

En Grèce il y avait moins de somptuosité : les mœurs étaient plus simples et plus rudes.

Pouvoirs des rois et droits des peuples.

Quelles étaient les formes de gouvernement? Une

seule était connue; la royauté. Mais les rois, cruels parfois, ne devaient être que les chefs ou les pasteurs du peuple. Ils devaient l'assembler, le consulter sur les affaires graves de l'Etat. Leur pouvoir ne prenait de l'extension que lorsqu'ils étaient à la tête des armées.

Et encore Achille, dans sa querelle avec Agamemnon, son chef, qui abuse, il est vrai, de l'autorité, lui jette-t-il en plein conseil ces paroles blessantes à la face :

« Roi qui dévore tes peuples, si tu ne commandais à des lâches, ce serait là ta dernière insolence. » (Homère.)

Thersite lui-même, ce guerrier qu'Homère nous peint si difforme et si dégoûtant :

« Ne mettait point de fin à ses clameurs insultantes, nous dit le poète grec. Il était accoutumé, sans qu'aucun frein l'arrêtât, d'attaquer les rois par des discours téméraires et indécents, *satisfait d'exciter, à quelque prix que ce fût,* LES RIS *de la multitude.* »

Lorsque Achille consent à se réconcilier avec Agamemnon, « il parcourt, dit Homère, le rivage de la mer; et faisant retentir sa voix terrible, il convoque l'assemblée des chefs. *Alors s'y rendent en foule tous les guerriers,* MÊME LES PILOTES, LES DISTRIBUTEURS DES VIVRES ET LES RAMEURS. » (Homère.)

Le fils d'Ulysse, le prudent Télémaque, opprimé en l'absence de son père par les fils des familles puissantes de ses Etats, qui se disputent la main de

Pénélope, sa mère, « ordonne aux héraults, suivant « Homère, d'élever leur voix sonore et de convo- « quer les citoyens. Dès que la foule est réunie, « que les rangs sont pressés, Télémaque marche « vers la place publique. » Là, il expose toutes les indignités dont lui et les siens ont été victimes, et il ajoute en plus :

« Soyez donc vous-mêmes indignés, citoyens; *et « si vous ne respectez pas les jugements des peuples « qui nous environnent, craignez les dieux;* craigner « que la vengeance de ces forfaits ne tombe sur vos « propres têtes. Amis, au nom de Jupiter assis dans « l'Olympe, AU NOM DE THEMIS QUI PRÉSIDE AUX AS- « SEMBLÉES DES PEUPLES, cessez, je vous en con- « jure, de vous joindre à mes oppresseurs. » (Homère.)

Nestor dit quelque part à Télémaque :

« Tant que nous occupâmes les bords troyens, « Ulysse et moi nous ne différâmes jamais d'avis, « ni dans LES ASSEMBLÉES DU PEUPLE, *ni dans les « conseils des rois.* » (Homère.)

Les paroles d'Homère prouvent que le peuple était compté pour quelque chose en ces vieux temps de la Grèce, et que les rois, « ces nourrissons de « Jupiter, » ne jouissaient pas d'un pouvoir sans limites.

La brutalité des grands et des petits était excessive, alors les meurtres étaient fréquents, et celui qui avait tué son semblable n'avait qu'à s'expatrier, il était partout bien reçu. Ajoutons que l'avarice des vieux Grecs égalait leur barbarie. Mais dans ces âmes altières que de vertus aussi ! Combien ils étaient

dévoués à leur patrie, à leurs amis, à l'humanité parfois! — Pour l'hospitalité, voici une preuve. Homère dit :

« Axyle habitait les beaux murs d'Arisbe, et possédait de grandes richesses : *ami des hommes, sa maison, située sur la route publique*, ÉTAIT CONSACRÉE A L'HOSPITALITÉ. »

Qui n'a entendu parler d'Admète, roi de Phère, si célèbre par sa bienfaisance?

Priam avait de nombreuses épouses; Hector, son fils, paraît n'aimer que sa chère Andromaque; il n'a rien des mœurs efféminées de l'Asie.

Les Grecs, ainsi que les Israélites, n'épousent qu'une seule femme. Les grands fugitifs de l'Egypte, Danaüs, Cécrops, ont corrigé les mœurs de leur mère-patrie sous ce rapport, ou ils se sont tout simplement conformés à l'esprit des peuples auxquels ils s'étaient venus mêler. Cependant, à côté de la femme légitime, on voit souvent des captives, des esclaves en titre. Les Grecs ont des cœurs ardents, pleins de passions et de fougue.

Ces hommes ardents pour la haine, ne le sont pas moins pour l'amitié : on sait combien Achille et Patrocle avaient de sympathie, de tendresse l'un pour l'autre. Mais entre eux, rien de coupable : aucune trace dans tout Homère de ces amours infâmes qui seront de mode aux plus beaux siècles de la Grèce, que les plus savants philosophes ne flétriront pas, et dont Platon nous entretiendra avec trop de complaisance.

Enfants des dieux et des déesses.

Nous avons déjà parlé des dieux, retournons à la même question. Il y a tout lieu de croire que les premiers Grecs ont adoré le soleil, la lune, le firmament, à l'exemple des Assyriens, des Phéniciens et des Egyptiens. Plus tard les astres et les agents divins de l'univers furent revêtus de figures et de corps humains, et devinrent des dieux mâles et des dieux femelles, ayant notre ressemblance. Il y eut Vesta, Uranus, Saturne, Cybèle et autres divinités. Des hommes bienfaisants, courageux et dévoués à l'humanité, parmi lesquels nous comprenons Apollon, Hercule, furent aussi, nous l'avons dit, faits dieux par la reconnaissance. Mais tous ces dieux devaient être la bonté, la perfection même ! et pourtant mille actions dégoûtantes ont été mises sur leur compte; pourquoi cela ?

Les hommes primitifs, bruts et passionnés, se livrent à l'impétuosité de l'instinct... Des femmes, séduites ou violentées, conçoivent d'un inconnu ou d'un homme dont on veut taire le nom...Le terme de la grossesse arrive, un enfant est au monde... Qui en est le père ? C'est Dieu ! Dieu est le père de tous les orphelins. De cette vérité naquit la fable. Les dieux furent mis à notre portée ; on fit d'eux des hommes en chair et en os, on leur créa des aventures, on raconta comment ils avaient séduit ou fait violence à telle ou telle princesse ou fille du peuple, et on les dégrada ainsi de la manière la plus dégoûtante.

Ces orphelins grandirent. L'un fut fils de Jupiter,

l'autre fils d'Apollon, l'autre fils de Bacchus : enfin les fleuves, les fontaines et les mers furent aussi pères ou mères de plusieurs héros...

Il y a également les fils des déesses. Comment interpréter la chose à leur égard ? Voici notre opinion : Quand un homme puissant avait eu des relations avec une jeune fille du peuple, et que l'enfant né de leur amour grandissait dans les plus heureuses dispositions, l'homme puissant cherchait à reprendre cet enfant, à l'attirer dans sa maison, à le faire son héritier si surtout sa femme légitime avait été stérile. Mais pour introduire cet enfant au sein de la famille comment s'y prit-on ? On le dit né de Vénus, ou de Thétis, ou de toute autre déesse, et comme il n'est pas permis à une simple mortelle d'être sans crime jalouse d'une immortelle, la femme légitime accueillit sans répugnance les fruits de l'adultère, de la prostitution et de la violence. Il va sans dire que les célibataires, rois ou autres, se procuraient des fils et des filles de la même manière.

Mais on n'adoptait guère ces enfants naturels que quand on les voyait doués d'heureuses dispositions, de grandes facultés ; aussi plusieurs de ces enfants des dieux devinrent très célèbres. Minos, Hercule, Sarpedon. Castor et Pollux, étaient fils de Jupiter ; Achille était fils de Thétis ; Enée fils de Vénus. Enfin, les dieux, les déesses, les mers, les bois, les ruisseaux, les fontaines furent pères ou mères d'hommes et de femmes vraiment remarquables.

Cependant Hercule, que l'on dit fils de Jupiter,

on le dit aussi fils d'Amphitryon; Castor et Pollux, qui naquirent d'un œuf et des rapports de Léda et du cygne Jupiter, on les dit également fils de Tyndare.

Hercule, Castor, Pollux étaient-ils les enfants et de leurs mères et des maris qu'elles avaient épousés, ou bien les fruits de l'adultère ?

Les dieux étaient-ils intervenus dans les ménages des époux ? *Peut-être non.* Mais les enfants des dieux étaient devenus de mode; les enfants des dieux avaient pris de l'influence, de la puissance dans le monde; et quand un homme se manifesta par un grand courage, par de grandes vertus, on ne put croire qu'il fût issu d'un simple mortel; son génie était trop vaste, son caractère trop divin pour qu'il en fût ainsi; il ne pouvait descendre que de la divinité; c'était une émanation d'Apollon, de Mars, de Jupiter, de Neptune! Et cette croyance devint générale; il était si glorieux d'être l'enfant d'un dieu que les femmes les plus vertueuses, les plus fidèles, les plus chastes mirent au monde des enfants qui ne devaient pas être du sang de leurs maris; c'était trop peu. L'opinion publique, la superstition, la vanité, le voulaient ainsi...

On ne s'en tint pas là : voilà bien les enfants des dieux, se disait-on, mais comment les dieux se sont-ils manifestés à celles qu'ils honoraient de leurs faveurs? et sur ce thème les poètes se mirent en frais d'imagination; ils expliquèrent à tout le monde comment Jupiter s'était transformé en cygne pour sé-

duire Léda, en taureau pour posséder Europe, en pluie d'or pour s'introduire dans la tour où était gardée Danaé, fille d'Acrise, monarque avare. On eut la chronique de toutes les aventures amoureuses et scandaleuses des dieux et des demi-dieux. Ainsi ces hommes de bien, que la reconnaissance publique avait élevés jusqu'aux cieux, furent ramenés sur la terre et dégradés par les inventions absurdes des poètes et des mythologues. Quand Homère parut le mal était fait : aussi ses dieux ne sont-ils que des hommes ; ils ont tous les travers, tous les vices des hommes, et nous ne dirons rien de plus sur leur compte, sinon qu'ils ne se relèvent que par instant, et seulement lorsque Homère leur prête ses nobles et sublimes sentiments.

Esclavage. — Travail. — Travailleurs.

Dans la vieille Grèce, l'ESCLAVAGE, ce fruit de la guerre, existait, mais sans être réduit en système ; on ne trouve point dans le poète Homère les paroles dures du philosophe Aristote et de la plupart de ses contemporains. Des riches peuvent être réduits en servitude par la force des événements, tandis qu'un pauvre, et Arnée le mendiant en est une preuve, peut conserver toute sa liberté. Achille dit dans les enfers : « J'aimerais mieux être l'esclave *du plus* « *indigent des laboureurs qui vit à la sueur de son* « *front*, que de régner sur le peuple entier des om- « bres. » (Homère.) On voit là que la pauvreté, que le travail des mains n'étaient pas une raison de servitude. On ne connaissait point alors la race des

libres et la race des esclaves, séparées par de hautes barrières.

Le TRAVAIL était en honneur, et travailler ne dégradait point le titre et la qualité de citoyen. Les armées étaient composées de travailleurs; et en voici des preuves : Homère dit :

« L'agile fils d'Oïlée, Ajax, conduisait les Lo-
« criens..... Il est revêtu d'une simple cuirasse de
« lin. *Ses guerriers cultivent* les terres de Cymus,
« d'Oponte, de Calliare, de Besse, de Scarphe, ainsi
« que de l'agréable Augée, de Tarphe et de Thro-
« nius, autour des eaux de Boagre. »

« Tlépolème, fils d'Hercule, et distingué par sa
« force et sa stature, conduisait dans neuf vaisseaux
« les fiers Rhodiens, assemblés des trois parties de
« l'île de Rhode *qu'ils cultivaient*.»

« Les citoyens d'Argisse, ceux *qui fertilisent* les
« terres de Gyrtone, d'Orthe, d'Elone et d'Oloos-
« son, ville éclatante, marchent sous les ordres de
« l'intrépide Polypœte, fils de Pirithoüs, qui reçut
« la naissance de Jupiter. »

On voit partout dans l'armée grecque des cultivateurs, et certes les pâtres et les artisans ne devaient pas plus faire défaut. Le travail, nous l'avons dit, et nous le répétons, est en honneur chez ces peuples naissants. Les femmes les plus illustres: Hélène, Andromaque, Pénélope, filaient, tissaient, brodaient et conduisaient les travaux de leurs esclaves, qui n'étaient point durement traitées.

Vulcain forge, fabrique les armes d'Achille, et Homère nous décrit ses fatigues et ses travaux avec

sympathie; Ulysse, lui-même, est charpentier, menuisier, ébéniste; il a construit le vaisseau sur lequel il s'éloigne de l'île de Calypso; le lit sur lequel il reposait à côté de Pénélope est un travail de ses mains. Il sait se servir de l'équerre, du niveau, de la tarrière, de la scie et du rabot. Son vieux père lui-même, le brave Laërte, s'occupe dans les champs à bêcher et sarcler.

Prenons çà et là dans les œuvres d'Homère quelques-unes de ses paroles relatives au travail et aux travailleurs, elles nous feront connaître qu'ils étaient aimés, considérés.

« Mérion, dit Homère, porte un coup mortel à « Phéréclus, fils d'Harmon, cet ARTISAN qui, rem- « pli d'industrie, *formait de ses mains les ouvrages « les plus variés;* IL ÉTAIT CHÉRI DE MINERVE. »

Tychius l'armurier, et Icmalius le faiseur de chaises, reçoivent mêmes louanges. Les travailleurs ne sont pas oubliés de l'histoire et Minerve les chérit.

Dans une comparaison où il est question de Diomède, Homère dit :

« Il parcourait la plaine avec fureur, semblable à « un fleuve débordé qu'ont enflé les torrents, et qui « arrache les ponts dans son cours impétueux; les « ponts les plus solides ne peuvent lui résister; les « digues élevées, défenses des vertes campagnes, ne « l'arrêtent point.... avec lui sont entraînés les ri- « ches travaux D'UNE JEUNESSE LABORIEUSE. »

En parlant des travaux, on nous parle aussi de la jeunesse laborieuse qui les a construits, et cette jeunesse ne paraît pas être une troupe d'esclaves.

mais un essaim d'hommes libres, de jeunes compagnons.

Il est question ailleurs du palais de Pâris, dont « il ordonna lui-même la belle architecture, et qu'élevèrent *les plus* HABILES ARTISANS *qu'il y eût alors dans l'opulente Troie.* » Ce n'étaient point encore là des esclaves.

Homère dit : « L'ART EST PLUS UTILE AUX CHAR-« PENTIERS QUE LA FORCE. » Ainsi il ne réduit pas le travail de l'artisan en un simple travail mécanique, comme on le fit plus tard.

Dans ses comparaisons, Homère aime à faire intervenir le travail et les travailleurs, ainsi que les instruments dont ils font usage. Citons :

« Les Grecs, malgré leur valeur, ne peuvent re-« pousser les Lydiens, maîtres du mur. Mais, tels « que deux villageois qui, la toise à la main, con-« testent leurs limites à l'extrémité commune de « leurs champs, et s'opiniâtrent dans un espace « étroit à ne pas se céder un pouce de terre, tels « les assiégeants et les assiégés se disputent le ter-« rain. »

Et ailleurs :

« Assaillants et défenseurs, ils sont accablés de fa-« tigue et tout souillés de sang, de sueur et de « poussière. Comme par de pénibles efforts, un grand « nombre d'hommes robustes préparent la forte peau « d'un énorme taureau, inondée d'huile éclatante; « placés en cercle, chacun la tire à soi, l'eau en dis-« tille, l'essence huileuse pénètre, et la vaste peau « s'étend de toute part : ainsi les deux partis, dans

« ce champ étroit, veulent entraîner, chacun de son « côté, le corps de Patrocle. »

Homère nous montre Vulcain, le divin artisan, « au milieu des soufflets de sa forge, autour des- « quels il s'agite, couvert de sueur, livré tout en- « tier à ses travaux. » Nous voyons le dieu quitter son enclume. « Il écarte les soufflets du feu, ajoute « Homère, renferme dans une caisse d'argent tous « les instruments de sa forge. Il enlève avec une « éponge la fumée qui noircissait son front, ses « mains, son cou vigoureux et sa poitrine hérissée. » Le poète nous décrit les divers travaux de Vulcain, parmi lesquels se trouvent des trépieds, des mécaniques sous formes humaines qui lui tenaient lieu d'esclaves. En effet, les esclaves des hommes doivent être des mécaniques, des machines, et non leurs semblables. Le bouclier d'Achille n'est pas le moins beau des ouvrages du dieu travailleur; sur ce bouclier sont représentées deux villes, dont l'une dans les fêtes, et l'autre dans les horreurs d'un siége; un tribunal en plein vent, des débats judiciaires où l'on conteste avec animation le rachat d'un meurtre. Ailleurs : « de nombreux laboureurs « tournent çà et là leurs charrues. Dès qu'ils re- « viennent au bout du guéret, quelqu'un s'avance « et met dans leurs mains une coupe remplie d'un « vin exquis : animés par ce breuvage, ils se hâtent « à creuser des sillons, se hâtant de ramener la char- « rue au bout du long guéret. » (Homère.)

A côté des laboureurs, « des moissonneurs armés « de faux tranchantes, dit Homère, coupent les

« blés, qui par monceaux tombent rapidement le « long des sillons. » On lie les gerbes sur leurs pas, on les emporte, et un peu à l'écart on immole un taureau. Des femmes préparent le festin champêtre des laboureurs à l'ombre d'un chêne.

Les vendangeurs, les pasteurs, les troupeaux, les farandoles joyeuses de jeunes garçons et de jeunes filles, le ciel, la terre, la mer sont retracés sur ce bouclier, image de l'univers.... Dans toutes ses œuvres, on voit qu'Homère était du peuple, qu'il n'oubliait pas le peuple, et qu'en son temps les travaux du peuple n'étaient pas un objet de mépris.

Homère nous parle de la culture des champs, de la garde des troupeaux, de l'ivoire teint en pourpre, d'une urne, œuvre des *ingénieux* SIDONIENS, des savantes tisseuses phéaciennes, d'un siége orné d'ivoire fait par Icmalius; il nous décrit les costumes, les armes, les chars, les vaisseaux, les œuvres d'architecture : ponts, digues, remparts, tours élevées, palais, portes, boiseries, statues; il nous initie aux travaux, aux connaissances, aux mœurs de son temps.

Les puissants étaient très rapprochés des petits: ils se voyaient, se parlaient, et s'unissaient souvent dans le festin d'un sacrifice.

Citons un exemple :

Télémaque est à la recherche de son père; il arrive « aux murs dont Nélée jeta les fondements, à « l'heureuse Pylos. Les habitants de neuf villes de « cette contrée offraient sur ce rivage, à Neptune « couronné d'une chevelure azurée, une hécatombe

« solennelle de taureaux noirs. Assise sur des bancs « de verdure, la multitude était partagée en neuf « troupes; chacune, composée de cinq cents ci- « toyens d'une de ces villes, immolait neuf victimes. « Déjà l'on avait goûté les entrailles, et l'on allu- « mait les offrandes en l'honneur de ce Dieu, lors- « que ces étrangers arrivèrent. » (Homère.)

Mentor encourage Télémaque à se présenter devant Nestor.

« O Mentor! répond le jeune Télémaque, com- « ment irais-je? comment l'aborder? je n'ai encore « aucune expérience dans l'art de parler avec sa- « gesse. A mon âge peut-on sans crainte interroger « ce vieillard?... Ils approchent de la nombreuse « assemblée des Pyliens... Au milieu d'elle étaient « assis Nestor et ses fils : on préparait autour d'eux « le festin ; les uns couvraient les dards de la chair « des victimes, d'autres les tenaient sur les flam- « mes. A l'aspect de ces deux étrangers, on accourt « vers eux en foule, on les salue, et on les invite à « se placer. » (Homère.)

Cette fête continue, et le peuple et les princes partagent les joies du festin et prient les dieux d'une commune voix de leur être favorables. Ces sacrifices, ces festins étaient donc une vraie communion. Là les rois, au milieu de leurs peuples, étaient comme au sein de leurs familles. C'était vraiment la vie patriarcale. Les Hébreux avaient des fêtes semblables à la suite des sacrifices.

Beautés des œuvres d'Homère.

Donnons maintenant quelques pages du chantre

des batailles, où les beautés poétiques de toutes sortes étincellent.

Costume de Patrocle :

« Patrocle revêt l'éclatante armure. Il attache avec des agrafes d'argent le beau cothurne, couvre son sein de la cuirasse riche et étoilée de l'impétueux petit-fils d'Eacus, suspend à ses épaules l'épée où l'airain et l'argent jettent de vives étincelles; il saisit le vaste et solide bouclier, pose sur son front guerrier le casque superbe, hérissé d'un long panache qui flotte sur la cime élevée et répand au loin la terreur. Il prend de fortes lances, etc., etc. »

Marche des troupes d'Achille :

« A la voix de leur chef, le courage de ces guerriers s'enflamme, et ils serrent leurs rangs. Ainsi qu'un architecte construit de pierres étroitement unies la forte muraille d'un palais qui doit braver les vents et les tempêtes; ainsi se touchent les boucliers, les soldats, les casques et les panaches menaçants des guerriers féroces, tant leurs cohortes sont serrées. »

Tumulte d'une bataille :

« Telle est la fuite bruyante des Troyens loin des vaisseaux ; ils repassent le fossé avec une immense perte. Les coursiers d'Hector l'emportent avec ses armes; il abandonne ses troupes , retenues par le fossé profond ; une foule de chevaux volant avec les chars des principaux chefs y brisent les timons et y laissent les chars. Patrocle suit l'ennemi, animant les Grecs à haute voix, et jurant la ruine des Troyens, dont les cohortes dissipées remplissent toute la plaine de tumulte et d'horreur : des tourbillons de poussière s'élèvent jusqu'aux nues ; les chars roulent de toutes parts, loin des vaisseaux et des tentes, vers les murs d'Ilion. Patrocle voit les phalanges les plus nombreuses et les plus troublées et il y pousse les chevaux avec des cris menaçants. Les guerriers tombent des siéges sur le front près des roues; les chars sont renversés avec fracas, etc. »

Orage. Neptune poursuit Ulysse sur les flots:

« Aussitôt assemblant les nuages, et prenant en main son trident, il bouleverse l'empire des mers; déchaîne à la

fois les tempêtes de tous les vents opposés, et couvre d'épaisses nuées et la terre et les eaux; des cieux tombe soudain une nuit profonde. En même temps se précipitent et combattent avec furie l'autan, l'eurus et les vents impétueux d'occident, et le glaçant borée, qui chasse les nuages et roule des vagues énormes. Alors le magnanime Ulysse est frappé de consternation; il pousse de profonds soupirs :

« Infortuné, se dit-il, quelle sera ma destinée; que je crains de voir se vérifier en cet instant toutes les paroles de la déesse (Calypso)! Elle me prédisait qu'avant d'arriver à ma patrie, j'essuierais encore sur les mers les plus terribles disgrâces; tout va s'accomplir. De quelles ténébreuses nuées Jupiter enveloppe la voûte entière des cieux! Comme il trouble les abîmes d'Amphitrite! Comme les tourbillons se déchaînent de toutes parts! voici ma perte. Heureux, mille fois heureux ceux d'entre les Grecs qui, signalant leur zèle en faveur des Atrides, furent ensevelis dans les vastes champs de Troie! Que ne suis-je tombé comme eux.....

«Il parlait encore, lorsque une vague haute, menaçante, fait tournoyer la nacelle avec rapidité, arrache Ulysse au gouvernail, et le précipite à une longue distance dans les flots. Tous les vents confondus accourent soudain, tempête épouvantable. Le mât se rompt, la voile, avec l'antenne, est emportée au loin sur les ondes. Le héros, accablé sous le poids des vagues énormes qui roulent et mugissent au-dessus de sa tête, et entraîné par ses riches vêtements trempés des flots, s'efforce en vain de triompher des eaux et demeure longtemps enseveli dans la mer : enfin, il s'élance hors du gouffre; l'onde amère jaillit de sa bouche, et coule de sa tête et de ses cheveux en longs ruisseaux. Cependant, malgré la tourmente, il ne met pas en oubli sa nacelle; prenant au sein des flots un vigoureux essor, il la saisit, et, assis au milieu d'elle, il se dérobe au trépas. Elle est le frêle jouet des vents et des vagues sur la mer orageuse. Comme dans l'automne, l'aquilon balaie un faisceau d'épines arides et l'enlève à travers l'espace étendu des campagnes, ainsi sur la plaine humide les vents entraînent et ballottent le navire. Tantôt l'autan le livre à borée, qui l'emporte sur les flots; tantôt le vent d'orient l'abandonne au vent d'occident, qui le chasse devant lui avec impétuosité, etc., etc. »

Une habitation rustique :

« Le héros (Ulysse) s'éloigne du port, suit, à travers les monts ombragés de forêts, les sentiers rudes et raboteux que lui montra Pallas, et arrive à la demeure du chef des pasteurs, le sage Eumée, qui, de tous les serviteurs du roi, conservait avec le plus de vigilance les biens de son maître. Il le trouve assis à l'entrée d'une habitation belle et spacieuse, sur le sommet d'une colline haute et isolée. Sans le secours de la reine ni du vieux Laërte, pendant l'absence du roi, ce fidèle serviteur avait élevé ce bâtiment pour lui et ses troupeaux. Les murs sont formés de roches qu'il tira des carrières ; la maison est entourée d'une grande cour ceinte d'une haie d'épines qu'étayent des poteaux nombreux et serrés du chêne le plus dur, dépouillé de sa noire écorce, et fendu avec un rude travail, par ses mains ; dans la cour sont construites douze étables contiguës : chaque étable, au déclin du jour, reçoit cinquante truies fécondes ; les mâles passent les nuits dans les champs. Tels que des lions, quatre dogues, que le chef des pasteurs éleva, veillent sans cesse à la garde des troupeaux. En ce moment il découpait une peau de bœuf colorée, et s'en formait des bottines. Déjà les pâtres allaient çà et là, etc., etc. »

Comparaison :

« Ainsi que les vagues de la mer, agitées par les vents d'occident, se pressent l'une l'autre, et sont portées avec rapidité vers le bruyant rivage : d'abord elles s'élèvent au sein de la plaine humide, mais bientôt elles roulent en frémissant contre la terre, s'y brisent avec fracas, et accumulées autour des plus hauts rochers, les surmontent et vomissent au loin l'écume blanchissante : ainsi les rangs profonds des phalanges serrées des Grecs se suivent au combat. »

Autre comparaison :

« Tels que des loups carnassiers et indomptables, qui, après avoir dévoré sur les montagnes un cerf couronné d'un long bois, courent par troupes, la gueule rougie de sang, se désaltérer dans une fontaine, lapent avec avidité la noire surface de l'onde, rejetant des lambeaux de chair sanglante, et repus de carnage, leur cœur ne connaît plus

de crainte : tels les chefs des Phthiotes marchent avec audace autour de l'intrépide compagnon du fils de Pélée. »

Adieux d'Hector et d'Andromaque :

« Hector s'éloigne promptement; et, reprenant le chemin qu'il a parcouru le long des édifices de Troie, il traverse cette ville immense, et arrive aux portes Scées pour se rendre dans la campagne. Andromaque vient à la rencontre du guerrier, accompagnée de la nourrice qui portait sur son sein leur jeune fils, unique et tendre rejeton, aussi beau qu'un astre brillant. Hector l'appelait Scamandrin, tous les Troyens lui donnaient le nom d'Astyanax, parce que son père était le défenseur de Troie. Le guerrier le regarde avec un sourire caressant, et ne peut proférer une parole. Andromaque, l'œil chargé de pleurs, s'avance, saisit la main de son époux, et lui dit:

« Prince trop prodigue de tes jours, ton courage te perdra; tu es sans pitié pour ce tendre enfant et pour moi, ta malheureuse épouse, qui dans peu serai ta veuve; car les Grecs réuniront tous leurs efforts pour t'arracher bientôt la vie. Dieux! si je dois être abandonnée de toi, il vaut mieux que je descende dans le tombeau; il ne me reste point d'autre consolation après ton trépas, et je n'aurai pour partage que la douleur et le deuil. Je n'ai plus ni mon père ni ma mère. Le terrible Achille ravit le jour à mon père lorsqu'il ravagea Thèbes aux hautes portes et si peuplée. Hector, je retrouve en toi et mon père, et ma mère, et mes frères; car tu es mon tendre époux. Prends donc pitié de moi, et demeure ici devant cette tour, si tu ne veux laisser ta femme veuve et ton fils orphelin. Arrête les troupes auprès du figuier sauvage, c'est la place où l'on peut le plus aisément escalader nos murs.... Chère épouse, répondit Hector, je partage vivement tes alarmes; mais je ne puis penser sans frémir aux reproches des Troyens et des généreuses Troyennes, si, comme un lâche, je me tenais à l'écart pour éviter le combat; et mon courage me prescrit une autre loi. J'appris à mépriser toujours les périls, et à combattre à la tête des Troyens pour soutenir la gloire éclatante de mon père et la mienne. Je le sais cependant, Ilion est menacé de périr un jour avec Priam et le peuple de ce roi dont la lance fut si longtemps redoutée, et dans ce malheur j'éprouverais des regrets moins douloureux pour la destinée des Troyens, et même d'Hécube, du roi Priam et

de mes frères qui, malgré leur nombre et leur valeur, tomberaient dans la poussière sous la main de nos ennemis, que pour ta destinée, si l'un des chefs de la Grèce, étincelant d'airain, t'entraînait toute en larme, te dépouillant de la douce liberté : conduite dans Argos, tu ourdirais la trame sous les ordres d'une autre, ou tu puiserais de l'eau dans la fontaine de Messéis ou d'Hypérée, malgré la révolte de ton cœur, accablée sous la plus dure contrainte. Alors quelque Grec dirait en voyant couler tes larmes : voilà l'épouse d'Hector, de ce guerrier qui par ses exploits se distinguait des Troyens les plus valeureux lorsque l'on combattait autour d'Ilion. Tel serait son discours : tu sentirais ta douleur se renouveler, et tu soupirerais après cet époux qui pourrait t'affranchir du joug de l'esclavage. Mais avant que j'entende tes cris, que je te voie arrachée de ton palais, puisse la terre amoncelée couvrir mes cendres.

« Après avoir ainsi parlé, il approche de son fils et lui tend les bras. L'enfant, à l'aspect d'un père qu'il aime, épouvanté par l'éclat des armes et du panache menaçant et terrible qu'il voit flotter au sommet du casque, se rejette en arrière, se cache dans le sein de sa nourrice, et pousse un cri d'effroi. Son père et sa mère sourient de sa frayeur. Le héros ôte aussitôt et pose à terre son casque éclatant ; il baise son fils avec tendresse, le balance doucement entre ses bras, et adresse à Jupiter et aux autres dieux cette prière : Jupiter, et vous tous, dieux de l'Olympe, que mon fils soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens, qu'il soit animé de la même force et de la même audace, qu'il règne dans Ilion, et qu'on dise un jour en le voyant revenir des combats chargé des dépouilles sanglantes d'un ennemi immolé de sa main : il est plus vaillant que son père ; et puisse le cœur de sa mère se réjouir à ce discours !

« Il dit, et remet son fils entre les bras de son épouse chérie, qui le couche sur son sein odoriférant, et le regarde avec un sourire entremêlé de larmes. Ce spectacle attendrit le héros. Chère épouse, dit-il en la flattant de sa main, ne te livre point à cette douleur profonde. Nul mortel ne peut se précipiter dans la tombe avant l'heure marquée par les destins ; il n'est point d'homme qui, dès sa naissance, ne soit soumis à leur loi, le héros aussi bien

que le lâche. Mais veuille rentrer dans ta demeure, reprends tes travaux assidus, la toile et les fuseaux, et veille sur l'emploi de tes femmes. La guerre est le partage des hommes nés dans Ilion, et surtout mon partage.

« En achevant ces mots il couvre son front guerrier du casque chargé de crins flottants. Sa tendre épouse s'éloigne, se rend vers sa demeure ; elle se retournait à chaque pas, et versait un torrent de larmes. »

Quel beau tableau ! que de tendresse ; que de vérité ! Homère connaissait bien le cœur humain et les nobles sentiments !.. L'amour mutuel de deux époux trouva-t-il jamais un plus profond et plus brillant interprète ?

Passons de l'entretien de deux époux à l'entretien de deux amis, Achille et Patrocle :

« Tandis que l'on combattait avec tant d'acharnement pour ce vaisseau, Patrocle paraît devant Achille ; il verse un torrent de larmes. Le héros né du sang des dieux, touché de compassion, le regarde. Patrocle, lui dit-il, pourquoi répands-tu des larmes ?.. Viendrais-tu annoncer une triste nouvelle à mes guerriers ou à moi-même ; seul aurais-tu reçu quelque avis de la Thessalie ?... A ces mots, généreux Patrocle, tu répondis en poussant un profond soupir : O fils de Pélée, Achille, le plus vaillant des Grecs, dans l'affreuse infortune qui nous accable ne t'indigne point de mes pleurs. Nos chefs les plus distingués sont étendus dans leurs tentes atteints de traits et de javelots : Diomède si terrible, l'intrépide Ulysse et Agamemnon sont blessés, Eurypile a la hanche percée d'une flèche. On épuise les secours de l'art à le soulager. Mais toi, Achille, rien ne peut t'attendrir. Me préservent les dieux d'une colère semblable à celle que tu nourris dans ton sein, prince valeureux seulement pour notre perte ! Si tu ne dérobes pas aujourd'hui les Grecs à l'horrible sort dont ils vont être la proie, qui peut désormais se flatter d'obtenir ton secours ? Cruel ! non tu ne tiens pas le jour de Pélée, Thétis ne fut point ta mère : puisque ton cœur est impitoyable, c'est le noir Océan, ce sont les plus durs rochers qui t'ont donné la naissance. Si tu redoutes un oracle dont

ton auguste mère t'ait instruit par l'ordre de Jupiter, souffre au moins qu'accompagné de nos Phthiotes, je vole au combat, et que je sois, s'il est possible, le salut des Grecs. Permets que je me charge de tes armes ; peut-être les Troyens, croyant t'apercevoir, ralentiront-ils leur attaque ; et nos braves guerriers, près de succomber à leur accablement, auront le temps de respirer ; il ne leur faut qu'un moment de repos. Encore frais, nos seuls cris repousseront des troupes épuisées d'un long combat, loin de nos tentes et jusque dans leurs murs. Telle fut sa prière. Aveugle, il demandait la mort.

« O noble Patrocle, qu'oses-tu dire ? repartit Achille indigné : Je ne crains aucun oracle ; ma mère ne m'a donné aucun ordre de la part de Jupiter : je n'ai consulté que le courroux véhément qui s'empare de l'âme entière quand un homme décoré d'un grand pouvoir dépouille son égal, et lui enlève le prix qui lui avait été décerné. Voilà le sujet de ma colère et de ma longue douleur..... Mais oublions le passé, il me serait honteux de conserver dans mon cœur une colère éternelle.... Toi, cependant, couvert de mes armes superbes, parais, et conduis mes belliqueux Thessaliens au combat.... La voix de l'homicide Hector animant ses troupes retentit seule à mon oreille ; maîtres de tout le camp, fiers de l'avoir conquis, les Troyens éclatent en cris forcenés de triomphe. Dans ce péril imminent, vole, Patrocle, au secours de la flotte. »

Patrocle combat; il tue Sarpedon et une foule de guerriers troyens; mais il ne se souvient pas des conseils qu'il avait reçus de son ami; il pousse les ennemis à travers les campagnes de Troie; il ose combattre le grand Hector; il succombe; et les Grecs et les Troyens engagent autour de son corps la plus sanglante lutte.

« Pendant ce combat semblable à la flamme dévorante, le rapide Antiloque arrive près d'Achille, et le trouve devant la poupe élevée de ses vaisseaux, qui présageait son malheur... O fils illustre de Pélée, je dois t'instruire de l'événement le plus sinistre ; plût aux dieux qu'il ne fût point arrivé ! Patrocle est mort : on ne se dispute plus que son cadavre ; Hector possède ses armes.

« A ces mots la plus sombre douleur trouble les yeux d'Achille. Il prend des deux mains de la cendre noire et brûlante, et, la répandant sur sa tête, en souille son beau front et ses vêtements divins : étendu dans la poussière, il couvre de sa haute stature un long terrain ; il s'arrache les cheveux. Les captives que sa valeur et celle de Patrocle avaient conquises, livrées au désespoir, remplissent les airs de leurs cris .. se précipitent hors de la tente du héros, se frappent le sein, et tombent évanouies; tandis qu'Antiloque versait un torrent de larmes, et tirant d'un cœur généreux de profonds soupirs, tenait les mains d'Achille, et craignait qu'il ne s'armât de son fer pour attenter à ses jours.

« Achille poussait des hurlements terribles. »

Sa mère accourut du fond des ondes, et cherchait à le consoler...

« Mourons, interrompit Achille, le cœur gonflé de douleur et de courroux, puisque j'ai laissé tuer mon ami sans le défendre. Il a expiré loin de sa patrie, désirant l'appui de mon bras. Et moi qui ne dois point revoir mon palais, je n'ai été d'aucun secours à Patrocle, ni à d'autres de mes compagnons tombés en foule sous les coups d'Hector : je suis resté assis près de mes vaisseaux comme un poids inutile de la terre, tandis que ma valeur est telle que si d'autres l'emportent sur moi dans les conseils, nul d'entre les Grecs ne m'égale aux combats. Ah ! périssent au séjour des dieux et des hommes la discorde et la colère, qui poussent les plus sages aux transports de la fureur, qui, plus douce que le miel, distille dans le cœur des hommes, mais bientôt s'y accroît et le trouble de sombres vapeurs comme une noire fumée. J'en ai trop éprouvé l'empire depuis l'insulte d'Agamemnon, notre chef. Mais oublions le passé, quelque pénible que soit cet effort : contraint par la nécessité, sachons enfin dompter notre cœur. Oui, je cours chercher le cruel Hector, qui m'a ravi une tête si chère, et dès que les dieux l'ordonneront, je recevrai le trépas. »

Le corps de Patrocle est étendu devant le fils de Pélée; les Grecs l'entourent en gémissant :

« Achille commence le deuil, et posant ses mains guerrières sur le sein de son ami, il pousse des soupirs dou-

loureux... Il s'écrie au milieu de ses Thessaliens : Dieux! que je proférais de vaines paroles le jour où, rassurant Ménœtius dans son palais, je promis de lui ramener au sein des murs d'Oponte son fils comblé de gloire, vainqueur d'Ilion, et chargé de nobles dépouilles! Mais Jupiter n'exécute pas tous les desseins des mortels : il était ordonné qu'ici, devant cette Troie, une même terre serait rougie de notre sang; car le vieux Pélée, ni ma mère Thétis, ne me recevront plus dans leurs demeures, et ce rivage renfermera mes cendres. Maintenant, ô Patrocle, puisque je n'ai dû entrer que sur tes pas au tombeau, désespéré de ton trépas, je jure de ne t'ensevelir qu'après t'avoir apporté les armes et la tête du superbe Hector, ton meurtrier; qu'après avoir sacrifié devant ton bûcher funèbre douze Troyens illustres. Jusqu'à ce temps tu demeureras près de mes vaisseaux, étendu, sans sépulture, et nos captives, versant jour et nuit des larmes, feront entendre autour de toi leurs lamentables regrets. »

Achille va combattre Hector. Il l'aperçoit au loin. Ils approchent l'un de l'autre. Priam, du haut des murs d'Ilion, tremble pour son fils; il l'appelle ainsi :

« Hector, mon fils! seul et loin de tous les tiens, n'attends pas ce guerrier, si tu ne veux à cet instant même périr sous les coups d'un vainqueur dont tu ne peux balancer la force. Le cruel! que n'est-il en horreur aux dieux ainsi qu'à moi! bientôt, étendu dans la plaine, il serait la pâture des vautours, et mon cœur serait soulagé du poids de la douleur qui l'accable. C'est lui qui m'a isolé, qui m'a privé de tant de fils vaillants; il leur a ravi le jour, ou les a vendus dans des îles éloignées...Mais, Hector, les regrets de nos peuples s'adouciront, pourvu que tu n'expires pas toi-même sous le fer meurtrier d'Achille. Mon fils, rentre dans nos murs pour sauver les Troyens, leurs femmes et leurs enfants.... Enfin, prends pitié de moi, qui malgré, l'excès de mes disgrâces, n'ai pas encore perdu le sentiment, moi, infortuné, qui suis destiné par Jupiter à périr dans les larmes au terme le plus avancé de la vieillesse, en voyant tant de calamités terribles, mes fils immolés, mes filles arrachées de mon palais,

nos lits souillés, nos tendres enfants dans l'horreur du meurtre écrasés contre la pierre, et les femmes de mes fils entraînées par les mains barbares des Grecs. Moi-même peut-être le dernier percé de coups, je rendrai le souffle qui m'anime ; et les chiens fidèles qui me gardent aux portes de ce palais, que je nourris de ma table, enflammés de rage, méconnaissant leur maître, se disputeront mon cadavre, et se désaltèreront dans mon propre sang. »

Hécube, la mère d'Hector, appelle aussi son fils en versant des larmes. Le guerrier est sourd à leur voix. Achille arrive; le combat s'engage; Hector succombe. Achille, dans l'ardeur de sa rage, éprouve le désir de déchirer avec ses dents les chairs de son ennemi expirant. Il lui perce les pieds, il l'attache derrière son char et le traîne dans la poussière. La ville de Troie, témoin de ce spectacle, est dans la consternation.

Bien que forcé d'abréger tant de scènes pleines de terreur et de pathétique, reproduisons encore les paroles que Priam, après s'être rendu dans la tente d'Achille, adresse au héros pour en obtenir le cadavre de son fils, le vaillant Hector.

« Achille, semblable aux dieux, ressouviens-toi de ton père ; il est, comme moi, accablé d'années, arrivé aux bornes de la vie. Peut-être est-il assiégé par de puissants voisins, sans avoir à côté de lui personne qui puisse le dérober à des périls imminents. Cependant, lorsqu'il apprend que tu vis, son cœur s'ouvre à l'espérance et à la joie, et il se flatte à chaque instant de revoir son fils ; mais moi, ô le plus infortuné des hommes! j'ai mis au jour un grand nombre de héros dans la superbe Troie, et je crois qu'il ne m'en reste plus un seul pour soulager ma douleur. J'avais cinquante fils, quand les Grecs abordèrent à cette rive; dix-neuf étaient sortis du même sein ; les autres, dans mon palais, durent la vie à des captives : la plupart ont servi de victimes à l'insatiable Mars. Le seul que j'avais encore, qui pouvait les venger et soutenir nos murail-

les, tu viens de le tuer dans un combat où il a signalé sa valeur pour la défense de la patrie, mon Hector. C'est en sa faveur que je suis venu près des vaisseaux des Grecs; reçois les dons les plus précieux, rends-moi son corps. Achille, respecte les dieux. Aie pour moi quelque compassion, souviens-toi de ton père. Hélas! combien je suis plus malheureux? J'ai pu, ce que n'a fait aucun mortel, approcher de mes lèvres les mains de celui qui versa le sang de mes fils. »

Achille est attendri; il pleure avec le vieillard, le relève et lui répond :

« Ah! mortel infortuné, que de peines tu as soutenues! Quoi! traverser seul tout un camp ennemi, et paraître devant le destructeur de ta nombreuse et vaillante race! ton cœur est d'airain. Mais repose-toi sur ce siége, et quelle que soit notre douleur, renfermons-la dans notre sein; nous nous livrerions vainement aux plaintes amères.... Tandis que la vieillesse de mon père aurait un besoin pressant de mon appui, je séjourne loin de ma patrie, et te plonge toi et tes enfants dans les disgrâces..... Supporte donc tes maux, puisque aucun mortel n'est exempt de peines! ne nourris pas dans ton âme une éternelle douleur. »

Priam fait une seconde prière à Achille; le héros s'emporte; puis il revient à la pitié, et rend à Priam le cadavre de son fils.

Faisons encore quelques brèves citations, et empruntons-les surtout aux discours héroïques. On le remarquera, Homère n'est point partial; il prête aux Troyens d'aussi belles, d'aussi généreuses paroles qu'aux Grecs; et peut-être les enfants de l'Asie l'emportent-ils en pensées philosophiques sur ceux de l'Europe. Cela semble encore confirmer que notre poète était bien né à Smyrne, près de la Phrygie, de la Lycie et de la Mysie. Grec par le sang, il était

Troyen par le lieu de sa naissance; et cela explique sa merveilleuse impartialité.

Patrocle avait succombé; un combat à outrance se livrait autour de son cadavre. En cet instant des nuées ténébreuses couvrent la terre, l'éclair brille, le tonnerre gronde, et les Troyens triomphent sur toute la ligne de bataille.

« Dieux! s'écrie le fils de Télamon, l'homme le plus aveugle peut connaître que Jupiter veut couronner nos ennemis de gloire. Dirigés par ce dieu, tous leurs traits, qu'ils partent d'une main vaillante ou faible, apportent la mort, tandis que nos javelots lancés vainement ne touchent que la terre... D'affreuses ténèbres nous environnent, nous et nos chars. Jupiter, père souverain, délivre les Grecs de cette nuit profonde; rends-nous le jour; et puisque tu veux nous perdre, perds-nous à la clarté des cieux. »

Au milieu d'un combat sanglant, Sarpédon excite ainsi son ami Glaucus:

« Ami Glaucus, pourquoi nous accorde-t-on dans la Lycie les hommages les plus distingués, les premières places dans les festins, la portion la plus exquise des victimes, tandis que le vin coule à grands flots dans nos coupes? Pourquoi nous honore-t-on comme des dieux, et nous a-t-on consacré, près des rives du Xanthe, le plus vaste et le plus beau terrain, couronné de blés et de vignes? C'est pour occuper les premières places dans la lice des combats, pour voler dans la plus ardente mêlée; c'est pour faire dire à nos soldats chargés de leur armure : nos princes sont dignes de commander à la Lycie. Ils immolent les plus belles victimes et s'abreuvent de nectar; mais leur courage est inébranlable quand ils combattent à la tête des Lyciens. Cher ami, si nous étions sûrs, en évitant les périls qui nous assiégent, d'être à jamais à l'abri de la vieillesse et du trépas, moi-même je pourrais ne point combattre au premier rang, et ne point t'exciter à chercher la gloire dans les combats. Mais puisque mille chemins conduisent à la mort sans qu'il soit possible aux hu-

mains de l'éviter, marchons d'un pas intrépide; allons illustrer un héros, ou triompher de sa chute. »

Les deux guerriers vont combattre. Engagé dans une sanglante mêlée, Sarpédon s'écrie :

« O Lyciens, pourquoi laissez-vous ralentir votre ardeur guerrière ? J'ai renversé ce mur : mais il me serait difficile, quelle que soit mon audace, de vous ouvrir seul une route jusqu'aux vaisseaux. Suivez mes pas : les forces réunies triomphent de tous les obstacles. »

Voici de hautes et belles pensées :

« Pourquoi veux-tu connaître mon origine ? Il en est des races des hommes ainsi que des feuilles des arbres ; les unes abattues par le vent jonchent la terre, tandis que les autres, reproduites par les forêts verdoyantes, renaissent dans la saison du printemps : ainsi, parmi les races celles-ci naissent, celles-là périssent. » (Paroles de Glaucus.)

« Je respecte trop Jupiter pour lui faire des libations avant d'avoir versé sur mes mains une eau pure ; il n'est pas permis, étant souillé de sang et de carnage, d'implorer ce dieu assis sur les sombres nuées. » (Paroles d'Hector.)

« Je hais, comme les portes de l'enfer, celui dont le cœur n'est pas d'accord avec la bouche. » (Paroles d'Achille.)

« Le personnage qui vous effraie est un malheureux que sa fortune errante a conduit sur nos bords ; nous devons le secourir. Tous les étrangers et tous les indigents sont envoyés par Jupiter. » (Paroles de Nausicaa.)

« Il n'est point sur la terre de spectacle plus beau ni plus touchant que celui de deux époux, unis d'un tendre amour, qui gouvernent leur maison avec harmonie ; ils sont le désespoir de leurs envieux, la joie de leurs amis et seuls ils connaissent tout le prix de leur félicité. » (Paroles d'Ulysse.)

« Pour peu qu'on ait un cœur sensible, un étranger et un suppliant est un frère. » (Paroles d'Alcinoüs.)

« Jupiter, du haut des sombres nuées, règne sur tout ce qui respire. » (Paroles d'Ulysse.)

« O malheureux ! chez quel peuple me pousse enfin ma destinée toujours incertaine ? Est-il féroce, injuste, sacri-

lége? ou les dieux ont-ils ici des autels et les cœurs y connaissent-ils la tendre humanité. » (Paroles d'Ulysse.)

« Étranger, je commettrais un crime indigne de pardon si je recevais mal celui qui vient ici chercher un asile, sa condition fût-elle encore inférieure à la tienne. Tous les voyageurs et tous les pauvres ont Jupiter pour guide. » (Paroles d'Eumée, le pasteur.)

« Le jour de l'esclavage dépouille un mortel de la moitié de sa vertu.» (Paroles d'Eumée.)

« La terre, hélas ! est remplie de pauvres et d'infortunés. » (Paroles d'Ulysse.)

« L'infortune précipite les pas des mortels vers la vieillesse. » (Paroles de Pénélope.)

« Réjouis-toi au fond du cœur, respectable Euryclée, mais ne laisse pas éclater tes sentiments. *Il est barbare de s'abandonner au triomphe sur les cadavres de nos ennemis.* » (Paroles d'Ulysse.)

« Les dieux fortunés haïssent la violence; ils n'honorent et ne récompensent que la justice et la pitié. Ceux qui ont dévasté des rives étrangères, et qui, favorisés de Jupiter, sont retournés heureusement dans leurs demeures avec leurs vaisseaux chargés d'un riche butin, *ne peuvent cependant étouffer au fond de leur âme le remords et une terreur secrète de la vengeance divine.* » (Paroles d'Eumée.)

« De tout ce qui respire ou rampe sur la terre, sais-tu ce qu'il y a de plus faible? c'est l'homme. Tant que les dieux lui accordent la prospérité, tant qu'il est debout et plein de vigueur, il est superbe et ne soupçonne pas que l'avenir puisse lui préparer aucune disgrâce : mais ces mêmes dieux l'ont-ils enfin accablé de malheurs, alors il est abattu, il s'indigne contre ce joug, et fait éclater tout son désespoir. Tel est le cœur de ce fragile habitant de la terre, il change avec les jours que lui envoie le père des dieux et des mortels... Que la modération et l'équité soient donc chères aux yeux des hommes ! Qu'ils jouissent avec sagesse et humilité des dons qu'ils tiennent de la main des dieux. » (Paroles d'Ulysse.)

Nous avons suivi Homère dans sa vie et dans les beautés de ses œuvres. On sait comment il fait par-

ler les époux, les amis, ceux que le sang unit, et les guerriers. On a vu ses majestueuses descriptions, ses peintures de sentiment si bien senties; et ses pensées morales, religieuses, philosophiques sortir de la bouche de ses personnages divers. Pour lui point de barbares, point de races maudites; *Jupiter règne sur tout ce qui respire!* Ses artisans sont considérés; et bien que l'esclavage puisse ôter à un mortel la moitié de sa vertu première, Eumée, l'esclave Eumée, se montre le personnage le plus profond, le plus sage, le plus philosophique de ses poèmes. Homère s'est rappelé, quoique Grec, qu'il était né en Asie; il s'est rappelé, monté sur les ailes du génie, qu'il était le fils de Crithéis la prolétaire, et de là sa justice envers tous les guerriers grecs ou troyens, et sa sympathie pour le travail et le travailleur. Homère a peint l'ancienne Grèce dans toutes ses conditions, dans tous ses détails, et il a ajouté à tout cela de nobles, de sublimes pensées, qu'il tirait de son cerveau et de son cœur.

Après Homère, arrivons à Hésiode, autre grand poète; mais ici soyons bref, car nous avons besoin de franchir un long espace en peu de temps; et de parler d'un autre âge de la Grèce.

Hésiode.

Hésiode est né à Cumes, en Éolide; il fut élevé dans un petit bourg de la Béotie nommé Ascra, situé au pied du mont Hélicon. Les uns placent la naissance d'Hésiode avant celle d'Homère, d'autres la placent après. Plutarque dit qu'ils vécurent dans

le même temps, et il raconte comment ils se disputèrent la palme de la poésie aux Olympiades. Hésiode remporta, dit-on, la victoire, victoire qu'il aurait due à une subtilité et non à la force de son génie. Plusieurs savants auteurs grecs sont de l'avis de Plutarque et font Hésiode le contemporain d'Homère. Nous avons cependant tout lieu de croire qu'il était plus jeune, et nous plaçons l'époque de son existence vers l'année 950 av. J.-C.

Hésiode habitait le village d'Ascra; il cultivait les champs, et faisait paître ses troupeaux sur les coteaux de l'Hélicon. A la mort de son père, il eut à plaider contre son frère Persès, pour le partage de la succession. Persès corrompit les juges, et eut la meilleure part. Cependant Hésiode, dont les goûts étaient fort simples, sut se procurer une modeste aisance. Son frère, bien qu'il eût été le mieux partagé, tomba dans la misère, et notre poète vint plusieurs fois au secours de celui qui aurait voulu le dépouiller entièrement.

Ce fut au milieu des troupeaux, sur les penchants de l'Hélicon, que les muses, ou l'inspiration poétique, vinrent visiter Hésiode. Ses deux ouvrages les plus remarquables sont la *Théogonie* et *les Travaux et les jours*. Dans l'un il chante la naissance des dieux mythologiques; dans l'autre il donne des leçons de culture et d'économie, ainsi que des préceptes de morale : Ce sont les premiers ouvrages qui aient paru en leur genre.

Le poète dit en parlant des muses :

« Jadis elles enseignèrent à Hésiode d'harmonieux

accords, tandis qu'il faisait paître ses agneaux au pied du céleste Hélicon. »

Les quelques mots que nous venons de reproduire prouvent qu'Hésiode était homme des champs et berger.

Faisons à sa Théogonie le seul emprunt que voici :

« Au commencement existait le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, demeure toujours sûre de tous les êtres; ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la terre immense; enfin l'Amour, le plus beau des dieux, l'Amour, qui ennoblit les âmes, et, s'emparant du cœur de toutes les divinités et de tous les hommes, triomphe de leur sage volonté. Du Chaos sortirent l'Erèbe et la Nuit obscure. L'Ether et le Jour naquirent de la Nuit, qui s'unit d'amour avec l'Erèbe. La Terre enfanta d'abord Uranus couronné d'étoiles, et le rendit son égal en grandeur, afin qu'il la couvrît tout entière et offrît aux bienheureux immortels une demeure toujours sûre; elle créa les hautes montagnes, les gracieuses retraites des nymphes qui habitent les monts aux gorges profondes. »

Enfin de la Terre et d'Uranus naissent une foule de dieux et de déesses, parmi lesquels Saturne, le père de Jupiter, fut le plus puissant. Saturne mutile traîtreusement Uranus, son père, et se fait le roi des dieux; Jupiter, qu'on appelle le père des dieux et des hommes, bien que les uns et les autres existassent lorsqu'il vint au monde, chasse son père du ciel, et punit cruellement Prométhée de ce qu'il avait communiqué aux hommes le feu sacré du génie. Bien d'autres détails, qui ont servi de fondement à la mythologie grecque, suivent. Ils ont leur intérêt, mais ils ne peuvent s'adapter à notre plan.

Qu'on remarque seulement que la Terre et le Ciel,

que Saturne ou le Temps, sont les premières divinités de la Grèce, et l'on s'affermira dans cette pensée que les anciens Grecs, ainsi que les Assyriens, les Egyptiens, les Phéniciens et beaucoup d'autres peuples, ont adoré les astres dans leurs premiers temps.

Des phénomènes astronomiques se cachaient, dit-on, sous les figures et les actions des dieux du paganisme, soit ; mais le peuple ne comprenait rien à ces savants systèmes, et sa moralité ne pouvait rien y gagner. Quelle en était donc alors la nécessité ?

Nous ne citerons rien de plus de la première œuvre de l'auteur. Nous donnerons de plus nombreux extraits de son poème intitulé *les Travaux et les jours*.

Tous les peuples ont cru à un âge d'or. Hésiode chante cet âge, illustré par Saturne ; il chante aussi l'âge d'argent et l'âge d'airain. Voici comment il traite des hommes de ce dernier :

« Robustes comme le frêne, ces hommes violents et terribles ne se plaisaient qu'aux sanglants travaux de Mars et aux injures. Ils ne se nourrissaient pas des fruits de la terre, et leur cœur impitoyable avait la dureté de l'acier. »

Après la race d'airain vint une quatrième race plus juste, celle des héros, qui succédait à celle des demi-dieux. Ces héros combattirent devant Thèbes et saccagèrent Troie. D'après Hésiode, les deux premiers âges sont des âges de paix et de bonheur ; le troisième est un âge de violence et de cruautés ; le quatrième vaut mieux ; c'est un âge de lumière et

en même temps de courage et d'abnégation; c'est l'âge des héros chantés par Homère. Pour le cinquième, c'est l'âge de la richesse et de la pauvreté, de la faiblesse et de la fureur, de l'ambition et de la corruption. Les grandes familles dominent alors; le peuple n'est plus rien. De là les guerres civiles et la dissolution si rien ne se manifeste en bas. C'était dans ce cinquième âge qu'il appelle âge de fer, que vivait Hésiode; il en fait, comme on va le voir, le plus sinistre tableau.

« Le père, dit-il, ne sera plus uni à son fils, ni le fils à son père, ni l'hôte à son hôte, ni l'ami à son ami; le frère, comme auparavant, ne sera plus chéri de son frère; les enfants mépriseront la vieillesse de leurs parents. Les cruels! ils les accableront d'injurieux reproches sans redouter la vengeance divine. Dans leur brutalité, ils ne rendront pas à leurs pères les soins que leur enfance aura reçus; l'un ravagera la cité de l'autre; on ne respectera ni la foi des serments, ni la justice, ni la vertu; on honorera surtout l'homme vicieux et insolent; l'équité et la pudeur ne seront plus en usage : le méchant outragera le mortel vertueux par des discours pleins d'astuce auxquels il joindra le parjure. L'Envie au visage odieux, ce monstre qui répend la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra tous les hommes infortunés. »

Le frère d'Hésiode avait soudoyé des juges. Le poète lui dit :

« O Persès! écoute la voix de l'équité, et abstiens-toi de l'injure... la justice s'indigne et frémit partout où elle se *voit entraînée par ces hommes, dévorateurs de présents, qui rendent de criminels arrêts.* Couverte d'un nuage, elle parcourt, en pleurant, les cités et les demeures des peuples, apportant le malheur à ceux qui l'ont chassée et n'ont pas jugé avec droiture. Mais ceux qui, rendant une *justice égale aux étrangers et à leurs concitoyens,* ne s'écartent pas du droit sentier, voient fleurir leur ville et prospérer leur peuple. »

Pour Hésiode comme pour Homère, point de

barbares! Tous les hommes sont frères à leurs yeux.

Les fautes des rois et celles des magistrats retombent sur les peuples; et voici à cet égard quels sont les conseils du poète :

« Pour éviter ces malheurs, ô rois dévorateurs de présents, redressez vos arrêts, et oubliez entièrement le langage de l'iniquité. *L'homme qui fait du mal à autrui s'en fait aussi à lui-même; un mauvais jugement est toujours terrible pour le juge.* L'œil de ce Jupiter, qui voit et découvre tout, contemple notre procès si telle est sa volonté; il n'ignore pas quel débat s'agite dans l'enceinte de notre ville. Puissions-nous maintenant, mon fils et moi, ne pas être justes aux yeux des mortels, puisque la justice n'attire plus que des malheurs, puisque l'homme le moins équitable obtient le plus de droits! Mais je ne pense pas que Jupiter, maître de la foudre, tolère de semblables abus. »

Après ces dernières paroles, où il y a menace et ironie, Hésiode reprend :

« O Persès! grave bien mes conseils au fond de ton esprit. Écoute la voix de la justice et abjure pour toujours la violence : telle est la loi que le fils de Saturne a imposée aux mortels. Il a permis aux poissons, aux animaux sauvages, aux oiseaux rapides de se dévorer les uns les autres, parce qu'il n'existe point de justice parmi eux; mais il a donné aux hommes cette justice, le plus précieux des bienfaits. *Si dans la place publique* un juge veut parler avec droiture et avec conscience, Jupiter aux lointains regards lui accorde le bonheur ; mais s'il se parjure volontairement, s'il blesse l'équité par de faux témoignages, il subit des maux sans remèdes; la gloire de sa postérité s'obscurcit d'âge en âge, tandis que d'âge en âge la postérité de l'homme juste devient plus illustre. Je te donnerai d'utiles conseils, imprudent Persès! Rien n'est plus aisé que de se précipiter dans le vice : le chemin en est court et nous l'avons près de nous ; mais les dieux immortels ont baigné de sueur la route de la vertu : cette route est longue, escarpée, et d'abord hérissée d'obstacles ; mais

quand tu touches à son sommet, elle devient facile, quoiqu'elle ait été pénible. »

Voilà de la haute morale. Le poète d'Ascra conseille à son frère Persès de se livrer au travail; car le travail nous rend Cérès favorable et chasse la famine loin de nos habitations. Voici comment il exprime sa pensée :

« Les dieux et les mortels haïssent également celui qui vit dans l'oisiveté, semblable en ses désirs à ces frelons privés de dards, qui, tranquilles, dévorent et consomment le travail des abeilles. Livre-toi avec plaisir à d'utiles ouvrages, afin que tes granges soient remplies des fruits amassés pendant la saison propice.

« C'est le travail qui multiplie les troupeaux et accroît l'opulence. En travaillant tu seras bien plus cher aux dieux et aux mortels : CAR LES OISIFS LEUR SONT ODIEUX. *Ce n'est point le travail, c'est l'oisiveté qui est un déshonneur.* »

Voilà rendre hommage au travail et flétrir avec force l'oisiveté. dont beaucoup de riches se font tant de gloire.

« Ne cherche pas des gains déshonorants, ajoute Hésiode; de tels bénéfices équivalent à des pertes. Tu dois chérir qui te chérit, visiter qui te visite, donner à qui te donne, ne rien donner à qui ne te donne rien. On rend présent pour présent et refus pour refus. La libéralité est utile, la rapine est funeste et ne cause que la mort... Si tu acquiers peu à peu, mais souvent, tu auras bientôt amassé une grande fortune : qui sait ajouter à ce qu'il possède déjà évitera la noire famine. »

Il y a du bon dans cette citation ; mais en fait de générosité de principes, Hésiode est loin d'approcher de Jésus. Toutefois, ne soyons pas trop rigoureux à son égard, car à son tour, de combien il l'emporte du côté de la charité, sinon sur le savant

Franklin, du moins sur Malthus et les malthusiens de nos jours.

Hésiode excite au travail, à l'activité, à l'économie; il n'excite jamais à l'égoïsme, à la bassesse, à la lâcheté, à cet affreux chacun-pour-soi que nous entendons chaque jour retentir à nos oreilles, à notre grand dégoût, et peut-être pour le malheur du monde.

Homère vivait environ deux cents ans après la guerre de Troie. La destruction de cette grande ville avait été l'aliment perpétuel de toutes les chroniques, de tous les chants populaires; et les vieillards en faisaient encore l'objet de tous leurs entretiens. Homère était avide de récits et vivait en esprit parmi les anciens; il se fit donc l'interprète de l'âge héroïque, âge dans lequel le courage, la force, la vertu donnaient la puissance et la considération. Il n'y avait, dans cet âge, de flétrissure que pour l'oisif, que pour le paresseux.

Mais les familles aristocratiques, opulentes, s'étant enfin formées, constituées; ces familles ayant inventé une philosophie, une morale à leur usage; la gloire, l'honneur, la grandeur furent dans les jouissances, dans l'éclat des richesses, dans l'oisiveté : le pauvre subit le dédain du riche; le travail et les travailleurs furent choses viles, méprisables.

Homère dut apercevoir ces travers, mais son génie plana haut, et ce fut un âge éteint qu'il soumit à notre appréciation.

Hésiode vécut du présent; et ce fut de ce qui se

passait sous ses yeux qu'il nous entretint. Les airs dédaigneux des puissants l'irritaient: aussi dit-il quelque part :

« Les dieux et les mortels haïssent également « celui qui vit dans l'oisiveté.... CE N'EST POINT LE « TRAVAIL, C'EST L'OISIVETÉ QUI EST UN DÉSHON- « NEUR. » Pensée vraie.

Mais en cela Hésiode exprimait son opinion et celle des travailleurs; il renvoyait à l'oisif le mépris que celui-ci déversait sur le travail; voilà tout.

Nous trouvons ceci dans la *Théogonie* du poète :

« Ces Muses de l'Olympe, ces filles de Jupiter, « maître de l'égide, m'adressèrent ce langage pour « la première fois : *Vils pasteurs*, opprobre des cam- « pagnes, vous qui ne vivez que pour l'intempé- « rance, etc. »

De telles paroles prouveraient qu'Apollon, le prince des muses, n'était plus berger; que les reines n'étaient plus fileuses ; que les rois ne gouvernaient plus avec l'assentiment de leur peuple entier; que la richesse opprimait la pauvreté, et que les travailleurs étaient tombés dans le mépris des oisifs; ce qui devait engendrer la haine réciproque des classes et de profonds déchirements.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur Hésiode. Puisse mon lecteur avoir lu avec intérêt toutes les citations que j'ai cru devoir lui soumettre.

Faits généraux.

Nous l'avons dit et nous le répétons, après la guerre de Troie, il y eut de grandes luttes entre les famil-

les princières de la Grèce, et décadence marquée dans le pays entier. Cependant chaque Etat eut une succession de rois, et d'État à État il y eut des guerres fréquentes, excitées par des princes détrônés qui, après s'être réfugiés chez des rois voisins, poussaient à la conquête de leurs propres patries, dans l'espoir d'y reprendre à quelque prix que ce fût l'autorité qu'ils avaient perdue.

Dans l'une de ces révolutions, comme nous l'avons dit ailleurs, les **Héraclides**, avec des peuplades du Nord, triomphèrent des **Pélopides**, et se rendirent maîtres de Sparte, d'Argos, de Corinthe, d'Hélos, et de presque tout le Péloponèse. Une partie du peuple qui avait soutenu les Pélopides s'expatria; l'autre partie eut de plus grandes misères à endurer; on sait ce que souffrirent les habitants d'Hélos, qu'on appela les Hilotes.

A la suite de ces luttes, des masses de vaincus se hâtaient de quitter le sol natal et d'aller chercher un refuge au loin. Ce fut en ce temps que tant de colonies se formèrent, que tant de villes furent baties par des Grecs dans le voisinage des mers, et entre autres Smyrne, la patrie d'Homère. La Sicile et l'Italie se peuplèrent des débris de la Grèce.

Pour mieux faire comprendre l'ensemble et la succession des événements, jetons en avant quelques-uns des faits principaux accompagnés de leurs dates, donnons enfin une page chronologique.

Énée fonde une ville en Italie, et Démophon, fils de Thésée, succède à Mnesthée sur le trône d'Athènes (1207 av. J.-C.);—Oreste, fils d'Agamemnon, règne

à Lacédémone, pendant que son fils règne sur Mycènes et sur Argos (1189 av. J.-C.); — les Amazones brûlent le temple d'Éphèse (1148); — les Héraclides, ou descendants d'Hercule, s'emparent du Péloponèse après de longues guerres, et instituent des gouvernements tout despotiques (1135); — les rois et les populations que les Héraclides mettent en fuite trouvent de la sympathie parmi les Athéniens; — après la mort de Xanthus, roi de Thèbes, qui avait fait la guerre aux Athéniens, les Thébains ne veulent plus de rois et se constituent en république (1130); — Codrus, roi d'Athènes, combat contre les Héraclides; il meurt avec gloire : les Athéniens abolissent la royauté et proclament la république : Médon, fils de Codrus, est leur premier archonte perpétuel (1095); — plusieurs petits États de la Grèce forment la ligue achéenne, sorte de république fédérative (1095); — Agis, roi de Lacédémone, s'empare de la ville d'Hélos, et fait des esclaves de ses habitants, sous le nom d'*Hilotes* (1060); — Smyrne et plusieurs autres villes se fondent sur les côtes de l'Asie mineure et dans d'autres pays (1050); — Homère vit (1000); — vient ensuite Hésiode (950); — les Rhodiens commencent à se rendre puissants sur mer (916); — les jeux olympiques, institués par Hercule, Pélops et Pisus, ayant été interrompus, sont renouvelés par Lycurgue de Lacédémone, Iphitus d'Elée, et Cléostènes de Pise : c'est surtout à Iphitus que la plus grande gloire en revient (884); — Lycurgue donne des lois aux Spartiates (884).

Arrêtons-nous un moment.

Les Thébains étaient en république; les Athéniens, après la mort de Codrus, leur sixième roi après Mnesthée, s'étaient également donné une république. On prétend que Codrus ayant été fort généreux, les Athéniens craignirent de ne plus trouver un aussi bon roi, et que cela les décida à n'en plus prendre du tout; mais nous croyons que des raisons plus sérieuses se joignirent à celle-là, vu que l'abolition de la royauté ne fut pas un fait particulier à Athènes, et que tout se républicanisait à la fois dans la Grèce entière. Ce furent les désordres, les immoralités, les perversités des familles princières, et les guerres sans fin et sans raisons légitimes qu'elles se faisaient sans cesse, qui, après avoir agi sur l'esprit du peuple, firent naître le gouvernement républicain.

Thèbes eut ses BÉOTARQUES; Athènes eut ses ARCHONTES; Corinthe ses PRYTANES; Sparte continua d'avoir deux rois à la fois, mais ces rois ne furent que les deux premiers magistrats de la république.

Nous ne pouvons entrer dans les détails intérieurs de chaque république, mais nous allons traiter de Lycurgue; nous traiterons plus loin de Solon; ces deux biographies jetteront un grand jour sur les lois de la Grèce et surtout sur le principe *aristocratique* et sur le principe *démocratique*, qui devaient se livrer de si rudes combats.

Lycurgue.

Les Héraclides, secondés par des peuplades du

Nord, s'étaient emparés de presque tout le Péloponèse, où ils avaient établi le plus brutal despotisme. Les habitants de la Laconie, appelés Lacédémoniens, avaient été réduits à l'état de sujets par les Spartiates, et bientôt les deux peuples ne formèrent qu'un seul peuple, qui conserva ses deux primitives dénominations.

Les habitants d'Hélos, vaincus à leur tour par les Spartiates, n'éprouvèrent que de la rigueur; ils furent réduits au plus rude esclavage. Voici ce que dit Pausanias (1) dans son *voyage en Laconie*, de la ville d'Hélos, de ses habitants et de la qualification d'*Hilotes* :

« Les Doriens l'assiégèrent, s'en rendirent maîtres et firent esclaves tous les habitants (1000 av. J.-C.); c'est l'origine des *premiers esclaves* appartenant à l'État, qu'il y ait eu à Lacédémone, et la raison pourquoi ils se sont appelés les *Hilotes*, comme ils l'étaient en effet. Dans la suite tous les esclaves que firent les Doriens et que chacun s'appropria, portèrent aussi le nom d'Hilotes, quoiqu'ils fussent pour la plupart Messéniens. »

(1) Pausanias est né à Césarée, en Cappadoce, et vivait à Rome en l'année 174, après Jésus-Christ. *Son voyage historique et descriptif de la Grèce* est fort instructif. Il fut écrit en grec par l'auteur. La traduction que j'ai sous les yeux est celle de l'abbé Gedoyn. — J'avertis ici que pour Hérodote je me suis servi de la traduction de Larcher; pour Homère, de la traduction de Bitaubé; pour Hésiode, de la traduction de M. Bignan. Je ne me permets pas de changer un seul mot aux nombreuses citations que je fais.

Les esclaves étaient nombreux sur les terres de Sparte au temps où nous sommes arrivés; l'anarchie troublait le pays : l'inégalité des richesses, trop étendue, produisait de mauvais fruits; les citoyens se détestaient les uns les autres et se livraient à de fréquents désordres.

Plutarque (1) nous dit que Eunomus, l'un des rois de Sparte et père de Lycurgue, en fut lui-même la victime. « En voulant séparer des gens qui se « battaient, dit-il, il reçut un coup de couteau de « cuisine, dont il périt. » Eunomus laissa le royaume à son fils Polydecte.

« Celui-ci, ajoute Plutarque, mourut bientôt après sans enfants, et tout le monde crut que Lycurgue allait être roi ; il le fut en effet, tant qu'on ignora la grossesse de la reine sa belle-sœur : mais dès qu'elle fut connue, il déclara que, si elle avait un fils, ce serait à lui que la couronne appartiendrait; et dès ce moment il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur. »

La reine lui fit proposer que s'il voulait l'épouser, elle détruirait le fruit qu'elle portait, et qu'ainsi il deviendrait roi légitime. Lycurgue ne répondit point d'une manière claire afin de ne causer aucun mal-

(1) Plutarque est né à Chéronée, dans la Béotie, vers l'an 50 de notre ère. Il a traité de l'histoire et de la philosophie. Rien de plus instructif que ses biographies des hommes illustres de la Grèce et de Rome. Je reviendrai sur cet auteur grec et je le ferai mieux connaître. Mais pour le moment je me borne à lui emprunter des renseignements et des citations. La traduction dont je me sers est celle de Ricard.

heur ; mais dès que l'enfant fut au monde, il le présenta aux Spartiates, en leur disant : « Voilà le roi qui vous est né. »

Cependant bien que Lycurgue ne fût pas roi, il exerçait la plus grande autorité. Mais cela fit des jaloux ; les parents de la reine intriguèrent contre lui, on l'abreuva de calomnie, il dut quitter Sparte.

Lycurgue avait conçu une grande pensée. Il voulut voyager pour observer les gouvernements et les institutions de chaque pays. Il part. Il arrive à l'île de Crète, que Minos avait dotée de ses lois ; il passe ensuite en Asie mineure, où il recueille les poésies d'Homère ; il parcourt enfin l'Égypte, et admire ses lois et le classement de sa population. On pense qu'il voyagea encore dans bien d'autres pays, parmi lesquels on cite la Lybie, l'Ibérie et même l'Inde.

Vers ce temps les Spartiates l'appelèrent à eux. Ils avaient besoin de son autorité, « afin, dit Plutar- « que, de calmer la licence et l'indocilité du peuple.»

Lycurgue arrive ; il est bien reçu par ses compatriotes. Il prend des mesures importantes : trente de ses amis de la plus haute classe sont armés par son ordre ; et ses lois qu'il dit être inspirées par l'oracle d'Apollon , mais qu'il a en partie calquées sur celles de Crète et de l'Egypte, vont gouverner Sparte. Il n'y eut point effusion de sang (884 av. J.-C.).

Il adjoint aux deux rois un corps de vingt-huit SÉNATEURS. Ce sont là les trente qu'il avait armés pour le succès de son entreprise, à l'exception des deux qui l'avaient abandonné par peur.

Jusque-là les rois de Sparte et le peuple avaient eu de fréquents démêlés. Comme le pouvoir des rois était excessif, le peuple essayait de son pouvoir contre eux quand il le pouvait, et il était sans pitié pour les impitoyables. Le sénat se plaça entre ces deux forces. Il se joignit tantôt à l'une, tantôt à l'autre; il put les fortifier ou les paralyser tour à tour, et il prit ainsi une grande autorité.

Donnons quelques détails sur les institutions de Lycurgue et sur l'esprit et les mœurs des Spartiates.

Les deux rois et les vingt-huit sénateurs « se réunissaient, dit Plutarque, entre le pont et la rivière, dans un espace où il n'y avait ni bâtiment, ni portiques ornés de peintures. Lycurgue était persuadé que ces ornements ne servaient pas à faire trouver de bons conseils; qu'ils y nuisaient plutôt, en suggérant des pensées inutiles, des sentiments d'orgueil et de vanité à ceux qui, assemblés pour délibérer sur les affaires publiques, s'amusent à considérer des statues, des tableaux et des décorations, telles qu'on en met sur nos théâtres pour l'embellissement de la scène.

« Dans les assemblées publiques, aucun particulier n'avait le droit de mettre en avant des sujets de délibération; les deux rois et les sénateurs les proposaient, et le peuple avait le droit de les rejeter ou de les confirmer. » Il ne pouvait modifier en aucune manière les décrets qui lui étaient soumis.

Les vingt-huit premiers sénateurs étaient autant d'amis personnels de Lycurgue, à qui ils devaient

leur élévation ; ce fut ensuite le peuple qui nomma de nouveaux sénateurs à mesure qu'il en mourait, afin de toujours maintenir le nombre fixé par la loi. On ne pouvait être sénateur avant d'avoir atteint l'âge de soixante ans.

Le peuple élisait les sénateurs par acclamation.

Il y eut cinq ÉPHORES, qu'on renouvelait tous les ans. Ils contrôlaient les actes du sénat et des rois, et veillaient au maintien de la constitution; ils avaient seuls le droit de convoquer le peuple et de dissoudre les assemblées. Mais ces éphores, sortes d'archontes ou de ministres, ne sont pas une institution de Lycurgue, ils ne furent créés que plus tard. Il en est de même des cinq Bidéens, « commis, dit Pausanias, pour veiller sur les jeunes gens et pour présider à leurs exercices. »

Il y avait, au temps de Lycurgue, deux assemblées du peuple; l'une composée de *neuf mille* SPARTIATES, l'autre de *trente mille* LACÉDÉMONIENS. C'était là le nombre des citoyens de la nation à laquelle Lycurgue s'était chargé de donner des lois. Tout ce qu'il y avait d'hommes en plus, artisans ou cultivateurs, n'étaient point comptés, et ne jouissaient d'aucun droit. Le peuple se composait donc de *trente neuf mille* privilégiés seulement, et l'on comprendra le mot peuple ainsi qu'on le doit, d'après nos explications. Continuons la narration des faits; et qu'on nous permette de donner dans le sens de Plutarque, sauf à le rectifier plus loin.

Avant que Lycurgue parût, il existait entre les citoyens une criante inégalité; les uns étaient réduits

à la misère, « tandis que les richesses, dit Plutarque, se trouvaient dans les mains du petit nombre. Lycurgue, qui voulait bannir de Sparte l'insolence, l'envie, l'avarice, le luxe et *les deux plus grandes comme les plus anciennes maladies de tous les gouvernements,* LA RICHESSE ET LA PAUVRETÉ, persuada aux Spartiates de mettre en commun toutes les terres, d'en faire un nouveau partage, de vivre désormais dans une égalité parfaite, afin de donner toutes les distinctions au mérite seul, et de ne reconnaître d'autre différence que celle qui résulte naturellement du mépris pour le vice et de l'estime pour la vertu. »

On procéda au partage; les terres de la Laconie furent divisées en *trente mille* parts, et distribuées aux habitants des campagnes; de celles du territoire de Sparte, on fit *neuf mille* parts pour autant de citoyens de la ville. Chacun reçut donc une part assez forte, qui devait pourvoir à tous ses besoins.

Lycurgue abolit la monnaie d'or et d'argent, et fit faire une monnaie en fer d'un poids énorme, afin qu'on ne fût pas tenté d'accumuler une semblable richesse, et de s'en embarrasser. « On ne « voyait dans la Laconie, dit Plutarque, ni sophiste, « ni diseur de bonne aventure, ni charlatan, « ni marchand d'esclaves, ni orfèvre, ni joaillier, « parce qu'il n'y avait point d'argent qui pût les at- « tirer. » Les arts frivoles disparaissent, le luxe tombe, l'égalité s'établit et le bonheur avec elle. « Et les artisans, forcés d'abandonner leurs ou- « vrages inutiles, mirent leur talent à perfec-

« tionner les choses nécessaires. » (Plutarque.)

Lycurgue institua les repas publics, dont il avait puisé l'idée en Crète.

Il n'était plus permis à personne de manger chez soi, entouré de luxe; il fallut que riches et pauvres approchassent de la table commune, et se contentassent des mets les plus simples, apportés par chaque convive.

« De toutes les institutions de Lycurgue, dit Plu-
« tarque, ce fut, dit-on, celle qui irrita le plus les
« riches. Ils s'assemblèrent en grand nombre, crié-
« rent contre lui, et s'emportèrent à tel point,
« que Lycurgue, assailli de tout côté à coups de
« pierre, s'enfuit précipitamment de la place pu-
blique. »

Il allait se réfugier dans un temple, quand un jeune homme, nommé Alcandre, l'atteignit et lui creva un œil d'un coup de bâton. Ce jeune homme, auquel le législateur pardonna, devint l'un de ses plus dévoués admirateurs.

L'usage des repas publics passa tellement dans les mœurs, que le roi Agis se vit condamner pour y avoir manqué.

A ces repas, les enfants faisaient une partie de leur éducation. Là, ils entendaient discourir sur les lois et les gouvernements.

Ils y trouvaient des maîtres qui les éprouvaient, qui fortifiaient leur esprit en l'agaçant. Il était permis dans ces réunions de louer les bonnes actions de tel ou tel citoyen, de flétrir les actions équivoques de tel ou tel autre citoyen, sans avoir à redou-

ter des lois absurdes sur la diffamation; et en effet, on ne doit punir que le mensonge.

Plutarque nous dit que Lycurgue voulut qu'on n'employât que la cognée pour faire les planchers des maisons et la scie pour faire les portes, afin que dans des maisons si simples on ne pût mettre ni lit à pieds d'argent, ni tapis de pourpre, ni vaisselle d'or. Il y a ici de l'exagération et un peu de confusion. On voit bien que Plutarque n'était pas menuisier.

Lycurgue défendit de faire souvent la guerre au même peuple, de crainte de l'aguerrir.

Le législateur s'occupa des femmes. Elles devaient se livrer aux rudes exercices ainsi que les hommes. « Il voulut, dit Plutarque, que les filles « se fortifiassent en s'exerçant à la course, à la lutte, « à lancer le disque et le javelot. » De ces jeunes personnes devaient naître, suivant le législateur, des enfants vigoureux. « Il les accoutuma, ajoute le « même auteur, à paraître nues en public, comme « les jeunes gens, à danser, à chanter à certaines « solennités en présence de ceux-ci. » Plutarque dit que « cette nudité n'avait rien de contraire aux « mœurs, parce que la vertu leur servait de voile:» et qu'au reste ces danses, ces exercices auxquels les jeunes filles se livraient toutes nues, étaient une amorce pour les jeunes garçons, et que des mariages en résultaient pour le bien du pays.

Le célibat était fort mal noté à Sparte.

L'éducation des jeunes filles était extraordinaire, et les mariages ne l'étaient pas moins; ils devaient

se faire par enlèvements; et Plutarque en glorifie le législateur en ces termes : « Après avoir mis dans « les mariages tant d'ordre et de réserve, il n'eut pas moins d'attention à en bannir cette vaine jalousie qui convient tout au plus à des femmes. Il leur fit regarder comme une chose honnête, non seulement d'exclure du mariage la violence et le désordre, *mais encore de permettre à ceux qu'on en jugerait dignes d'avoir des enfants en commun....*

« Il était permis à un vieillard, mari d'une jeune femme, d'introduire auprès d'elle un jeune homme honnête, pour qui il avait de l'estime et de l'amitié, et de reconnaître, comme s'il était à lui, l'enfant qui naissait d'un sang généreux. De même, un homme bien né, qui voyait à un autre une femme belle, sage et mère de beaux enfants, pouvait la demander à son mari pour avoir d'elle des enfants bien conformés...

« Lycurgue prétendait que les enfants n'étaient pas en particulier à leurs pères, mais qu'ils appartenaient à l'État... Il taxait de sottise et de vanité les règlements des autres législateurs sur le mariage : « Ils cherchent, disait-il, pour leurs chiennes et pour « leurs juments, les meilleurs chiens et les meil- « leurs étalons : ils les obtiennent de ceux qui les « ont à force de prière et à prix d'argent ; et leurs « femmes, ils les renferment dans leurs maisons, « ils les gardent avec soin, afin qu'elles n'aient d'en- « fants que de leurs maris, quoique souvent ceux- « ci soient imbécilles, infirmes ou décrépits... »

Plutarque ajoute que Lycurgue « était guidé en

cela par des raisons prises de la nature et de la politique, » et que « loin que ces usages rendissent les femmes aussi faciles qu'elles l'ont été dans la suite, l'adultère n'était pas même connu à Lacédémone. »

Il faut convenir que Plutarque est un peu Béotien en ceci. « *L'adultère*, dit-il, *n'était pas même connu à Lacédémone.* » Pourquoi n'était-il pas connu? C'est parce qu'on lui donnait un autre nom, et qu'on avait fait d'un vice une vertu. On connaissait donc la vertu, puisque vertu il y a, et non le vice.

« Un père, dit Plutarque, n'était pas maître d'é-
« lever son enfant. Dès qu'il était né, il le portait
« dans un lieu nommé *lesché*, où s'assemblaient les
« plus anciens de chaque tribu. Ils le visitaient... S'il
« était contrefait ou d'une faible complexion, *ils*
« *l'envoyaient* JETER DANS UN GOUFFRE *voisin du*
« *Taygète, et qu'on appelait les Apothètes.* » Si, au contraire, l'enfant était vigoureux, ils ordonnaient de le nourrir, et on lui assignait une part de terre.

Soustraire les enfants à des parents qui les élèvent comme des pourceaux, et faire des hommes et non des bêtes de ces jeunes créatures, c'est fort bien; mais les détruire, même les plus faibles, c'était insulter à Dieu.

Les enfants ne devaient jamais être emmaillotés; ils devaient toujours conserver la liberté de leurs mouvements, et nous approuvons cela.

Tous les enfants au-dessus de sept ans étaient distribués par classes et organisés militairement.

Ils devaient se livrer à de nombreux exercices de corps et d'esprit. Souvent ils jouaient ensemble tout nus. D'autres fois ils se livraient à la composition, au raisonnement ou chantaient en chœur des hymnes guerriers.

Plutarque nous dit qu'il leur était ordonné d'aller voler du bois, des légumes dans les jardins ou dans les salles des repas publics; que s'ils étaient surpris on les fouettait pour avoir été maladroits, et qu'enfin on voulait faire des soldats, des maraudeurs, des hommes rusés et hardis, profitables à Sparte quand il en serait temps.

Ces lois étaient faites en vue de la force, de la puissance exclusive de la ville, mais non en vue de la justice et de l'humanité.

Tous ceux qu'on avait proclamés citoyens jouissaient de la liberté et de l'égalité; mais les descendants de l'ancienne population d'Hélos qui, répandus dans tout le territoire de la république, cultivaient, sous le nom d'Hilotes, les propriétés des Spartiates et des Lacédémoniens, étaient réduits à la plus dure servitude. On se faisait un divertissement, un bonheur de les dégrader, de les maltraiter.

« Les Spartiates, dit Plutarque, les traitaient en « tout temps avec la plus grande dureté; ils les for« çaient de boire avec excès, et les menaient en cet « état dans les salles où l'on mangeait, pour mon« trer aux jeunes gens combien l'ivresse était hon« teuse. Là ils les obligeaient de chanter des chan« sons obscènes, de danser d'une manière indécente « et ridicule, et leur défendaient tout ce que les

« amusements avaient de décent et d'honnête. »

Ainsi, on cherchait par tous les moyens à énerver, à corrompre les esclaves, afin qu'ils ne pussent jamais invoquer la force et la justice, et conquérir leur liberté. Cela était infâme. Voici maintenant de la froide cruauté :

« Les gouverneurs des jeunes gens, dit Plutarque, « envoyaient de temps en temps courir dans la cam- « pagne ceux à qui ils connaissaient le plus d'a- « dresse et de prudence, et ne leur donnaient que « des poignards avec les vivres nécessaires. Ces « jeunes gens, se dispersant chacun de son côté, se « tenaient pendant le jour cachés tranquillement « dans des endroits couverts, et n'en sortaient que « la nuit pour se répandre dans les grands che- « mins, *et égorger tous les* HILOTES *qu'ils rencon-* « *traient. Souvent même, en plein jour, ils tuaient* « *dans les champs les plus forts et les plus robustes* « *de ces esclaves.* »

Voilà comment on traitait à Sparte, dans des chasses appelées *embuscades* ou *cryptie*, des hommes que Dieu avait fait naître pour la liberté.

Les citoyens de Sparte ne devaient point s'occuper de culture et d'industrie.

« Tant qu'ils n'avaient point de guerre, dit Plu- « tarque, ce n'était dans la ville que fêtes, que danses, « que banquets, que parties de chasse, qu'exercices « ou entretiens communs. »

Pour les Spartiates, ne rien faire, c'était vivre en hommes libres; travailler, c'était vivre en esclaves.

Les HILOTES labouraient les terres pour eux; les

artisans leur apportaient le fruit de leur labeur, et le mépris et l'outrage étaient la récompense du bienfait.

« Une des plus belles et des plus heureuses insti-
« tutions de Lycurgue, dit Plutarque, c'était d'avoir
« ménagé aux citoyens le plus grand loisir, *en leur*
« *défendant de s'occuper d'aucune espèce d'ouvrage*
« *mercenaire.... Ils regardaient comme une occu-*
« *pation* BASSE ET SERVILE *d'exercer des arts méca-*
« *niques.* »

Comme nous sommes loin des temps primitifs : et comme les idées et les sentiments que nous venons d'exposer diffèrent de ceux d'Homère et d'Hésiode !.. Si cependant on avait supprimé les Hilotes et les artisans, que seraient devenus ces fiers Spartiates ?...

Ce qu'on appelle le langage *laconique* ou bref, vient des habitants de la LACONIE ou des Spartiates. Citons quelques-unes de leurs réponses si concises.

Un homme, très absolu dans sa famille, conseillait à Lycurgue d'établir la démocratie à Lacédémone. Le législateur lui répondit : « Commence par l'établir dans ta maison. » On demandait à Lycurgue s'il entourerait Lacédémone de murailles. Il répondit : « Une ville n'est jamais sans murailles
« quand elle a dans son enceinte de vaillants ci-
« toyens. » On lui demandait une autre fois comment les Spartiates repousseraient les invasions des ennemis. Il répondit : « Ce sera en demeurant tou-
« jours pauvres, et ne voulant pas avoir plus de

« biens l'un que l'autre.» Cette réponse est bonne, mais elle eût été excellente s'il n'y avait eu que des citoyens et point d'esclaves dans sa patrie.

Un étranger disait que dans son pays on l'appelait l'ami des Lacédémoniens. « Il vaudrait mieux, « lui répondit un Spartiate, qu'on vous appelât « l'ami de vos concitoyens. » C'était là répondre à merveille.

Les Spartiates dans leurs réparties étaient souvent énergiques et vrais; parfois blessants, parfois absurdes, et d'autres fois, en dépit de la louange qu'on s'est plu à leur prodiguer, au lieu d'atteindre au sublime, ils n'atteignaient qu'au paroxysme de l'orgueil. Je n'en citerai qu'une seule preuve.

Les Lacédémoniennes jouissaient d'une grande autorité dans l'intérieur de la maison. Un jour on disait à l'une d'elles : vous êtes les seules femmes, vous Lacédémoniennes, qui commandiez aux hommes. Cette femme répondit : « C'est que nous som- « mes les seules qui mettions au monde des hom- « mes. »

Voilà ce qu'on prend généralement pour du sublime; voilà ce que je prends, moi, pour le délire de l'orgueil. Cependant, je le reconnais, cet orgueil excitait l'audace et l'énergie guerrière des Spartiates; ils lui durent une partie de la haute influence dont ils jouirent pendant si longtemps aux yeux des Grecs et des étrangers.

On dit que Lycurgue, « charmé de la beauté et « de la majesté de ses lois, ravi de les voir, pour « ainsi dire, marcher seules et remplir leur desti-

« nation, voulut, autant que le pouvait la prudence « humaine, les rendre immuables et immortelles.» (Plutarque.) Il assembla tous les citoyens. Il leur dit qu'il y avait un point très important sans doute à ajouter aux lois qu'il avait données, mais qu'il ne le leur communiquerait qu'après avoir consulté Apollon. Il leur fit jurer de les maintenir telles quelles jusqu'à son retour, et il partit. Il alla consulter l'oracle d'Apollon, qui lui répondit que ses lois étaient parfaites. « Lycurgue, dit Plutarque, mit cet oracle par écrit et l'envoya à Lacédémone. » Sa mission était remplie, et comme ses concitoyens devaient se soumettre à ses institutions jusqu'à ce qu'il fût de retour à Sparte, il résolut, pour ne point les délier de leur serment, de n'y retourner jamais; et pour ne pas manquer à sa propre résolution, il se laissa mourir de faim.

Les lois de Lycurgue n'avaient point été écrites par son auteur; il prétendait que les lois non écrites se gravent plus profondément dans la mémoire.

Lycurgue était né, nous dit-on, en l'année 926 avant Jésus-Christ; il donna ses lois en l'année 884, et mourut en 872, à l'âge de 54 ans, à Cyrrha disent les uns, en Crète disent les autres.

Lycurgue était un grand homme. Après sa mort, il fut vénéré; on lui consacra des temples, on l'invoqua comme un dieu. Plutarque dit : « Lycurgue, « dont nous n'avons ni discours, ni écrits, a réelle- « ment établi une république inimitable. Convain- « quant d'erreur ceux qui prétendent que le sage, « tel qu'il est défini par les philosophes, ne peut

« exister, *il leur a fait voir une ville entière soumise* « *aux règles de la philosophie ;* et par là il a surpassé « à juste titre la gloire de tous ceux qui ont établi « des règles parmi les Grecs. »

Oui, mais cette philosophie ne comprenait dans l'humanité que la moindre partie des hommes; elle était sans entrailles pour les laboureurs, pour les artisans, pour les étrangers, pour les esclaves; et elle n'est point de notre goût.

Cependant, nous le reconnaissons, les citoyens de Sparte recevaient une éducation forte; ils semblaient mépriser les richesses; ils jouissaient de l'égalité jusqu'à un certain point; ils aimaient, ils chérissaient, ils idolâtraient la patrie; la patrie était tout pour eux. Sparte était le ciel et la terre des Spartiates; aussi les trouvait-on toujours prêts à la servir, à combattre et à mourir pour elle. De là leur puissance dans la Grèce; et la confiance que la Grèce eut en eux.

Pas de guerriers plus vaillants, pas de guerriers plus tenaces que les enfants de Sparte!... Là se borne la louange que nous pouvons leur donner; et ce n'est pas ici que nous voulons placer notre critique à leur égard.

Guerre de Messénie.

Ce qu'il y eût de plus grave, de plus terrible, de plus éclatant dans la Grèce entière pendant les cent années qui suivirent la mort de Lycurgue, ce fut la guerre de Messénie. Nous devons dire quelques mots de son origine et de ses principaux faits.

« Ce fut du temps de Phintas, dit Pausanias, qu'arriva la première brouillerie entre les Messéniens et les Lacédémoniens pour un fait qui n'a jamais été bien éclairci, et que je vais rapporter comme il se dit de part et d'autre : sur les confins de la Messénie il y avait un temple de Diane Limnatis, où les Lacédémoniens et les Messéniens étaient les seuls des Doriens qui eussent droit de faire des sacrifices; les Lacédémoniens *prétendent* que de jeunes filles de leur pays étant venues, selon la coutume, pour assister à la fête de Diane, elles furent violées par les Messéniens; que Téléclus, roi de Sparte, fils d'Archelaüs, petit-fils d'Agésilas, et qui descendait d'Agis en droite ligne, voulant empêcher ce désordre, fut tué dans la mêlée, et que ces vierges aimèrent mieux mourir que de survivre à leur honte. Voilà ce que disent les Lacédémoniens.

« Mais les Messéniens *assurent* que les plus considérables d'entre eux s'étant rendus au temple, Téléclus avait voulu les surprendre, afin de s'emparer ensuite de la Messénie qui, pour la bonté de son territoire, était depuis longtemps enviée des Lacédémoniens; que pour cet effet ils avaient déguisé de jeunes garçons en filles, et leur avaient fait cacher des poignards sous leurs habits; que cette troupe avait attaqué les Messéniens lorsqu'ils s'en défiaient le moins; que ceux-ci secourus de leurs compatriotes avaient repoussé la force par la force et fait main-basse sur les agresseurs et sur le roi même; ils ajoutent que cette entreprise de Téléclus avait été concertée à Sparte, et que les Lacé-

démoniens sentaient si bien leur tort qu'ils n'avaient pas même demandé raison de la mort de leur roi.

« C'est ainsi que le fait est conté d'une façon par les uns, et d'une autre par les autres ; permis au lecteur de croire ce qu'il voudra, selon qu'il penchera pour l'une ou pour l'autre nation. »

Pour nous, qui connaissons les Spartiates, qui savons qu'on les élevait pour la guerre et pour la conquête et qu'ils cherchaient toutes sortes de prétextes pour se brouiller avec ceux de leurs voisins qu'ils désiraient s'assujétir, nous penchons pour la version des Messéniens ; l'autre n'est à nos yeux qu'un conte ridicule, qui ne mérite aucune créance. Ce premier conflit entre les Lacédémoniens et les Messéniens se serait élevé en 811 avant Jésus-Christ. Il n'eut point de suite grave pour le moment.

Mais au bout de trente ans, « la haine de l'un et de l'autre peuple, dit Pausanias, éclata enfin par une guerre ouverte. » Il ajoute : « Le sujet était non-seulement suffisant, mais encore spécieux pour des gens qui ne cherchent qu'une occasion de lever le masque. »

Voici en résumé le fait en question. Un nommé Polycharès, de Messénie, riche en troupeaux, envoie paître ses vaches dans les prairies d'un Spartiate nommé Enéphnus, avec lequel il avait fait une convention à cet égard. Enéphnus, homme cupide et de mauvaise foi, vend les vaches et les pâtres qui en avaient soin ; ensuite il va trouver Polycharès et lui dit que des corsaires avaient tout enlevé. Pendant ce temps, un pâtre qui avait pu s'échapper,

arrive; il trouve Enéphnus qui débitait son conte, et il le convainc de mensonge et de fausseté.

Ce misérable fit tout pour apitoyer Polycharès; il offrit de le dédommager entièrement des torts qu'il lui avait fait éprouver, mais il n'avait pas d'argent sur lui; il demande à Polycharès de permettre à son fils de l'accompagner, promettant de lui payer tout ce qu'il lui devait. « Polycharès ordonne à son fils, dit Pausanias, de suivre Enéphnus, qui se met aussitôt en chemin. Quand ils furent sur les terres de Lacédémone, Enéphnus, ajoutant à l'infidélité un crime encore plus atroce, met le poignard sous la gorge au fils de Polycharès et le tue.

« Polycharès, informé de la mort de son fils, se rend à Sparte en diligence, porte ses plaintes aux deux rois et aux éphores, leur représente, les larmes aux yeux, l'hospitalité violée, le meurtre de son fils, enfin tous les torts qu'il a soufferts; on l'écoute, mais on ne lui rend point justice; il réitère ses plaintes et toujours inutilement. Après s'être adressé à tous les tribunaux sans en trouver un seul de favorable, cet homme au désespoir prend enfin la résolution de s'en retourner; mais ne se possédant plus, il se venge contre les premiers qu'il peut rencontrer : il tue les uns, maltraite les autres et gagne la Messénie. »

Les Lacédémoniens demandèrent aux Messéniens qu'on leur livrât Polycharès. Les Messéniens refusèrent, parce que ceux qui demandaient que l'un de leurs citoyens leur fût livré ne voulaient pas agir

de réciprocité, et qu'ils protégeaient Enéphnus contre toute justice. Voici comment parlaient les Messéniens, suivant Pausanias :

« A l'égard de Polycharès, pourquoi le livrerions-nous aux Lacédémoniens, puisque eux ils refusent de nous livrer Enéphnus? » Au reste, ajoute Pausanias, « ils prétendaient qu'il ne tenait pas à eux que ce différend ne fût décidé par les voies de la justice, soit au conseil d'Argos, ville que les liens du sang attachaient également à l'une et à l'autre patrie, soit devant les amphictions, soit à Athènes dans l'aréopage, tribunal accoutumé depuis longtemps à juger des causes de meurtre.

« Ils soutenaient que cette brouillerie ne servait que de prétexte aux Lacédémoniens, et qu'au fond c'était l'envie qu'ils avaient d'étendre leur domination qui les portait à leur déclarer la guerre, et à faire tous les jours de nouvelles entreprises. Ils citaient l'exemple des Arcadiens et des Argiens, sur lesquels Sparte ne cessait d'usurper tantôt une ville, tantôt une autre. »

Les Messéniens faisaient encore aux Lacédémoniens beaucoup d'autres reproches que je ne répète pas ici.

Enfin, « les Lacédémoniens envoyèrent des ambassadeurs aux Messéniens pour demander qu'on leur livrât Polycharès. Les rois de Messénie répondirent qu'ils en délibéreraient avec le peuple, et qu'ils feraient savoir à Sparte ce qui aurait été résolu. Les ambassadeurs ayant pris congé, on convoqua l'assemblée du peuple. » (Pausanias.)

Dans cette assemblée, les opinions furent partagées : les uns voulaient livrer Polycharès, les autres s'y opposaient. Les passions s'allumèrent; on en vint aux mains, et les principaux de la faction qui voulait livrer Polycharès périrent dans le combat. Parmi eux se trouvait Androclès, l'un des deux rois de Messénie. Pausanias dit :

« Antiochus resta seul sur le trône. Aussitôt il écrit aux Spartiates et leur mande qu'il souhaite que l'affaire soit renvoyée aux juges dont il a été parlé. L'on dit que les Spartiates ne répondirent rien.

« Les Lacédémoniens ne déclarèrent point la guerre dans les formes, ni ne renoncèrent ouvertement à l'alliance des Messéniens; mais ils firent sourdement des préparatifs, et quand ils eurent pris toutes les précautions, ils jurèrent tous de ne se rebuter jamais, ni de la longueur de la guerre, ni des disgrâces qui leur pourraient arriver, et de ne point quitter les armes qu'*ils n'eussent ajouté toute la Messénie à leur empire.*

« Après s'être liés par ce serment, une belle nuit ils mettent leurs troupes en campagne, et marchent droit à Amphée.

« Comme les habitants ne se défiaient de rien, il n'y avait ni sentinelles aux portes, ni garnison dans la ville : l'ennemi fut plus tôt entré qu'il ne fût aperçu; les Messéniens furent passés au fil de l'épée, les uns dans leur lit, les autres dans les temples au pied des autels : fort peu échappèrent au malheur commun. Ce fut par cette hostilité que les

Lacédémoniens donnèrent le signal de la guerre (744 av. J.-C.). »

Les Messéniens répondirent aux hostilités par des hostilités ; la guerre s'engagea féroce des deux parts; cependant après vingt ans de luttes, les Lacédémoniens s'emparèrent d'Ithome, dernier retranchement de leurs ennemis, et les Messéniens furent vaincus. Les Spartiates imposèrent leur volonté.

« Voici, dit Pausanias, comment ils traitèrent les Messéniens : premièrement, ils leur firent prêter serment de fidélité; en sorte qu'ils s'obligeaient tous à ne jamais se révolter contre les Lacédémoniens et à n'exciter aucun trouble; en second lieu, sans leur imposer aucun tribut fixe, ils les condamnèrent à apporter tous les ans à Sparte la moitié des fruits qu'ils recueillaient sur leurs terres; troisièmement, ils exigeaient d'eux qu'à l'avenir et à perpétuité, les maris et les femmes assisteraient en habits de deuil aux funérailles des rois de Sparte, et à celles des éphores. Dans cette ordonnance il y avait des peines portées contre les délinquants. »

Les Messéniens vaincus, humiliés, mordaient leur frein, et élevaient leurs enfants dans la haine de leurs vainqueurs. Trente-neuf ans après leur asservissement, ils se soulevèrent et commencèrent une seconde lutte plus terrible que la première. Autrefois Aristodème les avait conduits au combat; maintenant ils marchent sous le commandement d'Aristomène, chef intrépide. Tous les peuples du Péloponèse prenaient parti dans cette guerre; les

Arcadiens, en dépit d'Aristocrate, leur roi, qui les trahissait, et qu'ils lapidèrent, étaient les plus fermes, les plus constants appuis des Messéniens.

Les Lacédémoniens procédaient par surprise, et grâce à la trahison d'Aristocrate, avaient obtenu des avantages; ils subirent des échecs ensuite. Ce fut dans l'une de ces entrefaites qu'ils demandèrent un général aux Athéniens; ceux-ci leur envoyèrent un homme contrefait, Tyrtée le poète, qui leur fut pourtant d'un grand secours. Il les excita, il les enflamma par ses chants guerriers, desquels nous voulons donner le fragment que voici :

« Vous êtes la race de l'invincible Hercule; osez donc! Jupiter n'a pas encore détourné de vous ses regards. Que craignez-vous ? ne redoutez pas le nombre de vos ennemis. Que chaque guerrier tienne son bouclier dressé contre les assaillants; qu'il renonce à l'amour de la vie; qu'il chérisse les sentiers obscurs de la mort autant que les rayons du soleil. Mars fait verser beaucoup de larmes, mais vous savez aussi quelle gloire il distribue! Vous avez déjà affronté les périls des combats; car si l'on vous a vus fuir devant l'ennemi, on vous a vus aussi le poursuivre avec ardeur, ô jeunes guerriers! Ceux qui osent, serrés les uns contre les autres, épaule contre épaule, marcher d'un pas ferme au devant des phalanges, meurent en petit nombre et sauvent les soldats qui les suivent. Les guerriers timides perdent courage, et l'on ne saurait dire quels maux sont réservés aux lâches...

« Mais qu'il est beau l'homme qui, un pied en avant, se tient ferme à terre, mord ses lèvres avec ses dents, et sous le contour d'un large bouclier protégeant ses genoux, sa poitrine et ses épaules, brandit de la main droite sa forte lance et agite sur sa tête son aigrette redoutable! Imitez les belles actions, apprenez à combattre vaillamment; n'allez pas, à l'ombre d'un bouclier, vous tenir loin de la portée des traits; élancez-vous plutôt armés de la longue pique et du glaive; frappez au premier rang, emparez-vous d'un ennemi. Pied contre pied, bouclier

contre bouclier, aigrette contre aigrette, casque contre casque, poitrine contre poitrine, luttez avec votre adversaire; saisissez le pommeau de son glaive ou le fer de sa lance. Et vous, soldats de la troupe légère, faites-vous l'un à l'autre un abri sous vos boucliers, accablez l'ennemi d'une grêle de pierres, et, la pique en main, harcelez de près les Panoplites. »

Animés par ces chants énergiques et par la présence de Tyrtée, les Lacédémoniens reprirent le dessus, et terminèrent le gros de cette guerre par la prise d'Ira; elle avait duré quinze ans. Les Messéniens, après quelques efforts partiels et isolés, se décidèrent à quitter leur patrie, et à passer en Sicile; la ville de Zanclé, qui les reçut, prit des Messéniens le nom de Messine.

Pour les Lacédémoniens, vainqueurs une seconde fois, ils prirent une grande prépondérance dans la Grèce. Les deux cinquièmes du Péloponèse leur appartinrent, le reste de cette presqu'île resta partagé entre les Corinthiens, les Sicyoniens, les Achéens, les Éléens, les Argiens et les Arcadiens. Tous ces États étaient en république; il en était de même de la Mégaride, de la Béotie, de la Phocide, de la Locride, de l'Étolie et de plusieurs autres États. Mais il faut le dire, dans ces républiques, la démocratie n'avait pas toujours le dessus; la misère y répandait ses ravages, et de fréquentes luttes s'engageaient entre les diverses fractions de la société. Mais comme nous ne pouvons, au milieu de tant d'États séparés, entrer dans tous les détails, nous nous hâtons de passer à Athènes.

Solon.

Les Athéniens furent le peuple le plus ami de la liberté. Cécrops, son premier instituteur, respecta ses droits. Thésée réunit en un seul corps tous les habitants de l'Attique, et fortifia l'élément démocratique. Il appela les étrangers à tous les droits de citoyens; il partagea ensuite la population en trois classes : les nobles, les laboureurs et les artisans. C'est mieux que noblesse, clergé et tiers-état.

Codrus, dernier roi d'Athènes, meurt aimé du peuple; mais le titre de roi ayant perdu son prestige, Médon, son fils, doit se contenter de la qualité d'archonte; d'archonte perpétuel, il est vrai (1095 av. J.-C.). En 754 la durée de la charge d'archonte fut fixée à dix ans; en 684 elle fut réduite à une année : il y avait neuf archontes à la fois, qui répondaient à toutes les branches de l'administration de la république; l'un d'eux les présidait quand ils étaient assemblés, ce qui donnait plus d'éclat à sa personne et à son nom.

Mais ces archontes se recrutaient parmi les riches; les riches avaient en main toute l'autorité; et ils se servaient de cette autorité pour accroître démesurément leurs fortunes, et de leurs fortunes pour accroître encore leur toute puissance. La richesse opprima donc la pauvreté; les pauvres se plaignirent et demandèrent des changements dans l'État.

Dracon paraît (624 av. J,-C.). Il ne touche point à la forme du gouvernement, mais il fait des lois pénales d'une rigueur extrême; il excite les murmures. Il doit enfin quitter Athènes.

CYLON paraît à son tour. Il ourdit une conspiration; il veut s'emparer du pouvoir et régner en maître. Le peuple le poursuit, l'attaque dans la citadelle où il s'était réfugié. Ses complices périrent, lui, il dut son salut à la fuite (600 av. J.-C.).

Les discordes, les misères des Athéniens continuent, et SOLON seul inspire la confiance; le peuple et les riches l'appellent à la tête des affaires de l'État; il va régler les intérêts les plus opposés. Arrêtons-nous ici un moment.

De qui était il fils Solon? Le grammairien Didyme le fait naître d'Euphorion, d'un pauvre; d'autres écrivains, et parmi eux Plutarque, le disent « fils « d'Exechestides, homme de peu de crédit et d'une « fortune médiocre, mais de la plus illustre maison « d'Athènes. Par son père il tirait son origine du « roi Codrus. » Sa mère, disent Plutarque et d'autres écrivains, était cousine de Pisistrate.

Enfin, quelle que fût l'origine de Solon, il n'était pas riche.

Jeune, il composa des poésies; et parfois il donna dans la licence.

Exechestides s'étant ruiné, Solon dut se livrer au travail. Il embrassa le commerce; il voyagea, moins pour s'enrichir que pour s'instruire. Plus tard il conduisit une expédition contre Salamine, dont il s'empara. Sa réputation, son influence s'accrurent par ses succès

L'Attique, ou territoire athénien, était couvert de factions hostiles les unes aux autres: «Les habi- « tants de la MONTAGNE demandaient un gouverne-

« ment *populaire*, ceux de la PLAINE préféraient « un État *oligarchique*, et ceux de la CÔTE penchaient « pour un gouvernement *mixte*. » (Plutarque.)

La montagne, c'était la multitude; la plaine, c'étaient les puissants; la côte, c'était le commerce.

« Les pauvres, accablés par les dettes qu'ils avaient contractées envers les riches, dit Plutarque, étaient contraints de leur céder le *sixième du produit de leurs terres*, ce qui leur faisait donner le nom de *sixenaires* ou de MERCENAIRES; *ou bien, réduits à engager leurs propres personnes, ils se livraient au pouvoir de leurs créanciers,* QUI LES RETENAIENT COMME ESCLAVES, OU LES ENVOYAIENT VENDRE EN PAYS ÉTRANGERS; *plusieurs même étaient forcés de vendre leurs propres enfants;* ce qu'aucune loi ne défendait, ou ils fuyaient leur patrie pour se dérober à la cruauté des usuriers. »

Cette position détestable fit crier le peuple. Les hommes qui souffraient de cet état de chose, devaient se donner un chef, délivrer les débiteurs qui n'avaient pu payer aux termes convenus, et provoquer un renversement et un nouveau partage des terres. Les riches eurent peur : ce qui les disposa à écouter les plaintes du peuple,

Au milieu de ces murmures, de ces agitations, on pensa à Solon. Il n'était ni dans la faction des riches ni dans celle des pauvres; et à cause de son impartialité bien connue il fut élu archonte par les partis opposés, et chargé par eux de faire des lois de pacification.

Le peuple fatigué, dégoûté de la cupidité, de la

dureté des riches, eut un moment la pensée de faire Solon roi; mais Solon n'était point un ambitieux, ce n'était point un sot non plus; il refusa; il voulut rester citoyen. Il savait, disait-il, comment il lui serait possible de monter sur le trône; mais il ne savait point comment il pourrait en descendre: et il ne voulait point acquérir cette expérience.

« Sa première ordonnance, dit Plutarque, portait « que toutes les DETTES qui subsistaient SERAIENT « ABOLIES, et qu'à l'avenir les engagements pécu- « niaires ne seraient plus soumis à *la contrainte par « corps.* »

D'autre part il déclara que le partage des terres n'aurait pas lieu (594 av. J.-C.).

Ce moyen mixte ne satisfit personne : les riches ne voulaient ni abolition des dettes, ni partage des terres; les pauvres désiraient l'un et l'autre, et des deux côtés on murmura contre le législateur.

On dit qu'avant de rendre son ordonnance publique, Solon l'avait communiquée à trois de ses amis, Conon, Clinias et Hipponicus, que ceux-ci se hâtèrent, mais sans bruit, d'emprunter de l'argent et d'acheter des terres, et qu'une fois le décret passé, ils purent impunément jouir du fruit de leur friponnerie. Cet abus de confiance de leur part blessa profondément Solon, et en outre des soupçons injurieux l'atteignirent. Il y eut des murmures violents et des menaces contre sa personne. Le législateur manifesta son chagrin dans ces vers :

« Ceux qui, le cœur rempli d'une douce espérance,
De me plaire d'abord se montraient si jaloux,

Ne roulent aujourd'hui que projets de vengeance,
Et fixent tous sur moi des yeux pleins de courroux. »

Mais les Athéniens, voyant bientôt les affaires publiques prendre une meilleure tournure, le commerce se relever, l'industrie refleurir, les étrangers affluer à Athènes, jugèrent mieux de cette première ordonnance de Solon, et revinrent à son auteur. Ils lui donnèrent de nouveaux pouvoirs en le priant de continuer l'œuvre qu'il avait si bien commencée.

Dracon, dans ses lois pénales, punissait de mort tous les crimes, tous les délits. Solon abolit ou révisa ces lois sauvages qu'on avait appelées lois de sang.

Il s'occupa ensuite des institutions fondamentales de l'État. Et pour lui les meilleures lois n'étaient pas celles qui approchaient le plus de la perfection ; mais celles qui étaient le plus en harmonie avec l'esprit et les intérêts des peuples qu'elles devaient régir. Il avait donc fait des lois pratiques autant que possible, et les meilleures qu'il pût dans la situation où il se trouvait.

Il fit faire l'estimation des biens des particuliers; et divisa les citoyens en quatre classes. Plutarque dit:

« Il rangea, dans la première classe, les citoyens qui avaient *cinq cents médimnes* de revenu, tant en grains qu'en liquide ; il les appela les PENTACOSIOMÉDIMNES. La seconde classe comprit ceux qui avaient *trois cents médimnes, et qui pouvaient nourrir un cheval;* et ils furent nommés CHEVALIERS (1).

(1) Le nom de *Chevalier*, qui fut un titre de noblesse plus tard, vient de là. Tous ceux qui nourrissaient et montaient un cheval étaient des chevaliers.

Ceux qui avaient *deux cents médimnes* composèrent la troisième classe, sous le nom de ZEUGITES. Tous les autres, dont le revenu était au-dessous de deux cents mines, furent appelés THÈTES. »

Suivant M. de Pouqueville, auteur d'une histoire de la Grèce, le revenu de la première classe équivalait à peu près à quinze mille francs de notre monnaie; celui de la seconde à onze mille; celui de la troisième, à cinq mille cinq cents; quant à celui de la quatrième, nous n'avons pas à en parler, vu qu'il pouvait descendre jusqu'à zéro.

Athènes avait neuf ARCHONTES : l'un veillait à la justice, l'autre à la religion, l'autre aux affaires de la guerre, et chacun d'eux à une branche des affaires générales. C'était enfin neuf ministres actifs, émanés du peuple, et composant ce que nous appelons le pouvoir exécutif. La durée de leurs fonctions était d'un an.

Le sénat de l'ARÉOPAGE se composait de tous ceux qui avaient rempli avec honneur la fonction d'archonte; c'était un conseil suprême; il veillait à l'exécution des lois et aux mœurs publiques. Ses membres étaient nommés à vie.

Le sénat des QUATRE CENTS, placé à côté de l'aréopage, était le second conseil. C'était à lui qu'appartenait de faire passer des ordonnances, de contrôler les dépenses, de diriger le peuple autant que possible; de le contenir et de le représenter en l'absence des assemblées de la nation.

Les archontes étaient des ministres, l'aréopage un conseil d'état, les quatre cents les représentants

de la nation; le peuple était au-dessous, et servait de base et de fondement à tous les pouvoirs.

Les citoyens des trois premières classes avaient seuls le privilége de siéger dans le sénat de l'aréopage et dans le sénat des quatre cents; seuls ils devaient remplir les fonctions diverses de l'État.

Les citoyens de la quatrième classe, tous travailleurs, furent donc exclus des magistratures. — Solon « ne leur donna d'autre part au gouvernement, dit Plutarque, que le droit de voter dans les assemblées et dans les jugements; droit qui ne parut rien d'abord, mais qui, dans la suite, devint très considérable; car la plupart des procès étaient portés devant les juges, ET L'ON APPELAIT AU PEUPLE DE TOUS LES JUGEMENTS DES MAGISTRATS. »

Ainsi le peuple, exclu des conseils et des magistratures, eut le droit de voter dans les assemblées de la nation; il jouit de ce que nous appelons le suffrage universel, et il en jouit amplement, vu que toutes les fonctions étaient électives. Le peuple eut aussi le droit de juger; il fut l'arbitre de tous les différends; toutes les affaires lui étaient soumises, il cassait, il réformait les arrêts des magistrats : il fut juré et juge, il prononça sur la culpabilité et appliqua le degré plus ou moins élevé de la punition. Il disposait des biens des individus, il disposait de leur vie, et ce n'était pas là peu de chose pour un peuple éclairé. Les jurés et les juges d'Athènes étaient payés; ils recevaient une indemnité pour le temps qu'ils passaient aux séances des tribunaux; et cela a donné matière aux plus atroces calomnies. Nous

dirons ailleurs toute notre pensée à cet égard.

D'après ce que nous venons de dire, on voit que le législateur n'avait pas abandonné la multitude, et il ne devait pas en rester là. Plutarque dit :

« Il permit à tout Athénien de prendre la dé-
« fense d'un citoyen insulté. Si quelqu'un avait été
« battu, blessé, outragé, le plus simple particulier
« avait le droit d'appeler et de poursuivre l'agres-
« seur en justice. Le législateur avait voulu accou-
« tumer les citoyens à se regarder comme membres
« d'un même corps, à ressentir, à partager les maux
« les uns des autres. »

Suivant Solon, la ville la mieux policée était celle
« où tous les citoyens sentent l'injure qui a été faite
« à l'un d'eux, et en poursuivent la réparation
« aussi vivement que celui qui l'a reçue. » (Plutarque.)

Ces principes de justice sont excellents; et du moment que le peuple était juge, le pauvre devait trouver des tribunaux accessibles, et protecteurs contre le riche et le puissant.

Solon, dans ses lois, note d'infamie tous les citoyens qui, dans une sédition, ne se déclarent pas d'abord pour un parti. Il ne veut pas que les indifférents et les lâches puissent s'avantager ou s'enorgueillir d'une modération qui part d'un mauvais fond.

Voici pour les successions. Plutarque dit :

« Tous les biens d'un mourant retournaient à sa
« famille. Solon, qui préférait l'amitié à la parenté,
« la liberté du choix à la contrainte, et qui voulait

« que chacun fût véritablement maître de ce qu'il « avait, permit à ceux qui étaient sans enfants de « disposer de leurs biens comme ils voudraient. « Mais il n'approuva pas indistinctement toute es- « pèce de donation ; il n'autorisa que celles qu'on « aurait faites sans avoir l'esprit aliéné ou affaibli « par les maladies, par des breuvages et des « enchantements, sans avoir éprouvé des vio- « lences ou avoir été séduit par les caresses d'une « femme, etc. »

Solon défendit de se meurtrir le visage en signe de deuil, de faire des lamentations simulées en suivant un convoi funèbre, surtout lorsqu'on n'était pas le parent de la personne décédée. Il s'opposa à ce qu'on versât le sang des bêtes sur les tombeaux, et à ce qu'on enterrât avec le mort des objets de prix qui lui étaient très inutiles, et pouvaient servir aux vivants.

La population d'Athènes augmentait chaque jour. Les étrangers y accouraient en foule, attirés par la liberté. Solon encourage les arts, l'industrie, le travail ; il dispense un fils de nourrir son père dans sa vieillesse, et quelle que soit sa misère, si ce père ne lui a pas fait apprendre un métier.

Il poussa plus loin :

« Il chargea l'aréopage de s'assurer des moyens « que chacun avait pour vivre, et de punir ceux « qui vivaient dans l'oisiveté. » (Plutarque.)

Il va sans dire que celui qui prouvait qu'il pouvait vivre de ses économies, de son revenu, n'était pas tourmenté, mais malheur au chevalier d'indus-

trie; malheur à l'usurier, à l'homme à bonne-fortune, à l'escroc...

Les étrangers qui venaient s'établir à Athènes avec toute leur famille pour y exercer un métier, recevaient le droit de bourgeoisie.

Jusqu'à Solon un Athénien avait pu vendre sa fille ou sa sœur; défense lui en fut faite dorénavant, à moins qu'il ne les eût surprises en faute avant d'être mariées. Ainsi fut limitée l'autorité du père.

Le territoire d'Athènes manquait de fertilité; Solon défend l'exportation des aliments de première nécessité, afin que le riche ne puisse point affamer le pauvre.

Solon fait des lois sur le mariage, sur les enfants, sur les successions, sur les femmes, contre les adultères et les ravisseurs; taxe les injures, ordonne le respect pour les morts; il s'occupe de la culture des champs, des plantations, du calendrier, des fêtes, etc., etc. Pour terminer, qu'il nous suffise de dire que les lois et ordonnances de Solon sont des plus populaires et des plus humaines, et qu'elles servirent de règle à beaucoup de peuples; aux Romains entre autres.

Plutarque dit dans la vie de Lycurgue :

« On raconte qu'un Spartiate, se trouvant à Athènes un jour qu'on y rendait la justice, et ayant su *qu'on venait de condamner, pour cause d'*OISIVETÉ, un citoyen qui s'en retournait fort triste, accompagné de ses amis qui partageaient sa peine, il pria ses voisins de lui montrer ce citoyen qui venait d'être puni pour avoir vécu en HOMME LIBRE ;

tant ils (les Spartiates) regardaient comme une occupation basse et servile d'exercer les arts mécaniques, et de travailler pour amasser des richesses (1). »

Voilà la différence de système des deux pricipales républiques de la Grèce. A Sparte, le travail était méprisé; à Athènes il était honoré. et l'artisan jouissait du titre de citoyen. Point d'Hilotes, point de duretés pour l'étranger, point de race esclave dans le pays qu'administrèrent jadis Cécrops et Thésée, et auquel vint plus tard donner des lois le sage Solon. Lycurgue était fils de roi, on ne peut le contester; mais Solon, que Plutarque fait d'abord descendre de Codrus, qu'il fait naître ensuite « *d'une famille* PLÉBÉIENNE, *et dans une condition* « *médiocre*, » ne pouvait être, quoiqu'en aient dit ses biographes, qu'un enfant du peuple. Sa vie entière le prouve, et nous le revendiquons comme l'un des nôtres.

Dans un pays où l'on a mis tant d'enfants sur le compte des dieux, on devait bien en mettre quelques-uns sur le compte des rois, bien que leur origine fût toute plébéienne.

Lycurgue voulait que ses lois fussent éternelles; Solon ne demanda pour les siennes que la durée d'un siècle, sachant bien qu'il n'y a d'impérissable que Dieu. Lycurgue partit de Sparte après avoir fait jurer à ses concitoyens d'observer ses lois jus-

(1) Il ne s'agit pas d'amasser des richesses, mais de se procurer la nourriture par le travail, et de vivre ainsi qu'un homme doit le faire.

qu'à son retour, et il savait bien qu'il ne retournerait plus; Solon, après avoir reçu des archontes, des sénats, du peuple, le serment d'obéissance à ses lois; après les avoir fait afficher sur des rouleaux de bois tournant sur eux-mêmes, exposés à tous les yeux, et sur lesquels chacun pouvait les lire et les méditer; voyant enfin que des objections nombreuses, contradictoires, absurdes souvent lui arrivaient de toutes parts; que l'un demandait un changement en un sens, un autre en un sens opposé, conçut le projet de s'éloigner d'Athènes, pensant que le temps seul pouvait consolider son œuvre. Il demanda un congé de dix ans à ses concitoyens; il l'obtint; et après leur avoir fait jurer de ne rien changer à ses lois pendant ce même laps de temps, il s'éloigna de sa patrie.

Il parcourut plusieurs pays, entre autres l'Égypte et l'île de Crète; il eut de profonds entretiens avec les prêtres et les savants. Etant arrivé dans la Lydie, il se rendit auprès de Crésus, roi de Sardes, qui l'avait fait demander. Ce roi si célèbre par son luxe et ses richesses immenses, étala à dessein, sous les yeux du Grec, toute sa magnificence, et lui dit ensuite : Avez-vous connu quelqu'un plus heureux que moi?

« Oui, répondit Solon : c'était un simple citoyen « d'Athènes, nommé Tellus, qui, ayant vécu en « homme de bien, laissa des enfants généralement « estimés; et après avoir été toute sa vie au-dessus « du besoin, mourut avec gloire en combattant « pour la patrie. » (Plutarque.)

Crésus trouva ce raisonnement absurde et grossier; et il le méprisa : il ne méprisa pas moins plusieurs bons avis que le législateur eut le courage de lui faire entendre. « Rien de plus commun, disait Solon, que le malheur dans l'opulence et le « bonheur dans la médiocrité. » Crésus ne comprenait rien à cela; mais plus tard, après la chute de sa capitale, il se rappela Solon, le sage Solon! et ce souvenir lui porta bonheur.

Pendant que Solon voyageait, les Athéniens s'agitèrent de nouveau; le législateur en fut instruit; il prit le chemin de sa patrie, il put revoir Athènes après une longue absence; le désordre était à son comble. Plutarque dit :

« Les habitants de la *plaine* avaient Lycurgue à leur tête (c'était un riche d'Athènes); Mégaclés, fils d'Alcméon, était chef de ceux de la *côte*, et Pisistrate de ceux de la *montagne*. A ces derniers s'était jointe la tourbe des mercénaires, ennemis déclarés des riches. »

Nous le répétons, la *plaine* était pour l'oligarchie, la *côte* pour un état mixte ou bourgeois, et la *montagne* pour la démocratie; ou en d'autres termes, la plaine était pour les nobles, la côte pour les commerçants, et la montagne pour le règne du peuple lui-même.

Solon fut bien reçu. Ses lois étaient encore observées; mais chaque parti croyait pouvoir trouver son avantage dans un changement. Solon était vieux; il ne lui était plus possible de parler en public et d'agir vigoureusement. Cependant il s'abouchait

avec les chefs des partis ; il leur parla du bien public. PISISTRATE, homme aimable, insinuant, doux et modéré envers ses ennemis même, obligeant envers tout le monde, mais pétri de génie et d'ambition, paraissait surtout entrer dans les vues de Solon ; Pisistrate semblait n'aimer que la justice et l'égalité, et le peuple avait en lui une entière confiance. Malheureusement le peuple était trompé ; c'était l'ambition qui se présentait à lui sous les traits de l'abnégation et du dévouement.

Pisistrate était fertile en ruses. On dit qu'il se couvrit de blessures, plus apparentes que réelles, qu'il se fit apporter dans un charriot sur la place publique, et que là, au milieu de la multitude, il accusa les partis contraires de l'avoir mis en cet état afin de le punir de son amour pour le peuple. Le peuple se courrouça ; il fallut, pour l'apaiser, en délibérer dans une assemblée, et accorder à son ami cinquante gardes chargés de le suivre partout et de le protéger.

Solon avait combattu cette mesure, mais en vain.

Les désordres s'accrurent ; Pisistrate s'empara de la citadelle, et fit sentir sa puissance à Athènes.

Solon se rendit sur la place publique, tenta encore un effort en appelant aux armes les citoyens. Ils furent sourds à sa voix. Les riches firent preuve de lâcheté, et les pauvres, dégoûtés de tant d'agitations stériles, préférèrent un seul tyran à l'oppression de toute une classe. Voilà comment l'égoïsme des grands et la misère des petits ouvrent le trône au despotisme.

Cependant Pisistrate n'abusa pas de l'autorité. « Il fit lui-même, dit Plutarque, quelques lois, et « entre autres, *celle qui ordonnait que les citoyens « qui auraient été* ESTROPIÉS A LA GUERRE, *seraient « nourris aux dépens du public.* » D'autres auteurs prétendent que Solon a donné l'idée de cette loi en faveur des invalides, et que Pisistrate n'a fait que l'appliquer et l'étendre sur une plus grande échelle. Soit : Que chacun reçoive alors la part de gloire qui lui en revient.

Solon, découragé, s'était retiré dans la solitude. Pisistrate fit tout afin qu'il lui pardonnât son usurpation ; et comme le tyran maintenait les lois du législateur, et qu'il gouvernait avec sagesse, le législateur approuva plusieurs de ses actes.

Cependant Athènes avait perdu sa liberté ; après un bon chef, un chef pervers pouvait régner sur le pays, cela inquiétait Solon, le poète-législateur, et lui inspira des paroles de tristesse, qu'il laissa échapper de sa retraite : nous les reproduisons, et nous bornerons là la biographie du sage Solon.

« Athènes, dit-il, la ville de Minerve, ne périra jamais par l'ordre du destin ; mais ses propres citoyens la renverseront.

« Peuples et chefs insensés, qui ne pouvez ni rassasier vos désirs ni jouir en paix de vos richesses, vos injustices vous attirent vos malheurs !... Sans respect pour les droits sacrés de la propriété, sans respect pour les trésors publics, insouciants des saintes lois de la justice, chacun de vous se hâte de s'emparer des biens de l'Etat.

« Et cependant la justice, en silence, compte les événements passés, observe le présent, et arrive à l'heure marquée pour frapper le criminel.

« Telle est la première cause des malheurs de l'Etat ;

voilà ce qui fait tomber dans l'esclavage, ce qui excite le feu des séditions et allume la guerre qui dévore la jeunesse. Hélas ! la chère patrie est alors écrasée sous ses ennemis : des batailles, sources de pleurs, s'engagent et sont perdues ; le peuple indigent est vendu dans la terre étrangère, et gémit sous le poids des fers.

« La calamité publique envahit toutes les maisons particulières ; ni les beaux portiques, ni les portes d'airain ne sauraient l'empêcher : elle monte sur les toits les plus élevés et y découvre ceux qui s'y réfugient comme s'ils étaient couchés dans leur lit. Que les Athéniens apprennent ainsi que l'injustice est toujours la ruine des empires. Avec la justice, au contraire, règne la modération : elle tempère la dureté, elle abaisse l'ambition, elle repousse l'injure et l'outrage; elle détruit les semences naissantes de la discorde, elle rectifie les jugements, elle calme les cœurs aigris, elle met un frein à la sédition ; sous son gouvernement heureux la sagesse et l'intégrité règlent toutes les actions des hommes.

« Athéniens, n'attribuez pas aux dieux les maux qui vous accablent ; c'est l'œuvre de votre corruption...

« Le vent soulève d'immenses orages sur les mers, et souvent par les grands hommes périssent les grands Etats; souvent les peuples imprudents se trouvent tout à coup dominés par des usurpateurs. J'avais donné par mes lois une égale puissance à tous les citoyens; je n'avais rien ôté, rien ajouté à personne ; j'avais ordonné aux plus riches et aux plus puissants de ne rien faire contre les faibles, j'avais protégé les grands et les petits d'un double bouclier dont la force était égale de chaque côté, sans donner plus aux uns qu'aux autres ; mes conseils furent méprisés, on en porte la peine aujourd'hui. »

Puisque nous sommes à citer des paroles de Solon, reproduisons encore celles-ci; elles datent sans doute d'une époque un peu plus éloignée, mais elles peignent l'élévation de ses sentiments. et cela nous suffit :

« Un peu d'or satisferait mes désirs, mais je ne voudrais pas qu'il fût le prix de l'injustice ; tôt ou tard elle est punie : les richesses qui viennent des dieux sont solides,

celles que les hommes se procurent à l'aide de moyens criminels sont incertaines. Enlevées par la violence, elles ne s'attachent point à la main qui les reçoit; elles s'allient bientôt à la calamité..... Les trésors amassés par l'iniquité ne sont pas durables; le DOMINATEUR ETERNEL se hâte de les détruire..... Le crime le plus caché ne peut échapper à son regard pénétrant : il sait le découvrir au fond du cœur. Tantôt il le punit à l'instant, tantôt il en diffère la vengeance. Si quelque méchant nous semble d'abord échapper à sa destinée, elle n'en est pas moins certaine ; elle arrive toujours. La punition méritée par les pères retombe même sur les enfants et leur postérité.....

« L'ambition des richesses ne connaît pas de limites; les plus opulents veulent le devenir davantage. Qui pourrait satisfaire cette insatiable avidité. »

On reconnaît le cœur populaire de Solon dans ses poésies comme dans ses lois, et ce n'est pas à tort que nous l'avons revendiqué comme enfant du peuple.

Solon s'occupait dans sa retraite de poésie et d'histoire, mais les malheurs de sa patrie lui serrèrent le cœur, et il mourut peu de temps après qu'elle eut été asservie, laissant dans l'histoire une page qui ne s'effacera jamais.

On place la naissance de Solon en l'année 639 avant Jésus-Christ; il donne ses lois en l'année 594, et meurt en 559, à l'âge de 80 ans. Solon est la contrepartie de Lycurgue; Solon est le législateur que nous aimons et que nous bénissons. Nous dirons plus loin comment le peuple d'Athènes devint bientôt apte, non seulement à être électeur, juré et juge, mais encore à occuper toutes les charges de l'État.

Pisistrate. Hipparque et Hippias, ses fils.

Pisistrate s'était attribué une grande part d'auto-

rité; cependant il n'était qu'un chef de république, visant, il est vrai, à la monarchie (557 av. J.-C.). Deux fois il fut chassé, deux fois il reprit les rênes de l'État.

Trente-trois ans après sa première usurpation, il mourut (524 av. J.-C.). Ce règne coupé en trois fragments, n'avait été en tout que de dix ans. On dit que Pisistrate donna souvent des preuves de vigueur, de génie et de bienveillance, et qu'Athènes lui dut de la puissance et de l'éclat.

Les deux fils de Pisistrate, Hipparque et Hippias, succédèrent à leur père, et continuèrent l'œuvre qu'il avait commencée. Ils étaient, dit-on, naturellement portés au bien, mais la passion des jouissances était en eux, et ils firent de graves écarts. Ils irritèrent contre eux deux hommes courageux, Harmodius et Aristogiton, et Hipparque périt sous leurs coups (516 av. J.-C.). Hippias vengea la mort de son frère, et appesantit son joug sur les Athéniens; mais le peuple entier murmura, et bientôt il renversa avec indignation ce nouveau tyran (510 av. J.-C.).

Les pisistratides n'avaient point, dit-on, porté atteinte aux lois de Solon; ils ne s'étaient point parés du titre de roi. Nous le croyons; mais il n'en est pas moins vrai que des tendances monarchiques s'étaient manifestées dans cette famille; qu'elle approcha de la royauté autant qu'elle le put, et que le peuple fit bien de l'arrêter dans ses envahissements.

Hippias renversé du pouvoir se sauva en Perse,

et mendia l'assistance du grand roi et l'appui de ses armes.

Les Athéniens, en haine des pisistratides et par devoir patriotique, rendirent de grands honneurs à la mémoire d'Armodius et d'Aristogiton; leur dressèrent des statues dans les places publiques, et les célébrèrent par des chants comme les plus purs amis de la liberté. L'enthousiasme républicain s'exalta de plus en plus; le génie de l'Attique se développa, de grands courages devaient bientôt se manifester.

En ce temps l'Eubée envoie ses colonies. Syracuse et d'autres villes de Sicile et d'Italie ont été fondées par des Corinthiens et d'autres Grecs. On parle de Rome et de Carthage. Les côtes de l'Asie, de la Thrace, de la Macédoine, les îles de la Méditerranée sont peuplées de Grecs.

Les Spartiates, depuis leur conquête de la Messénie, n'ont point cessé de faire preuve de vertus guerrières. Les Corinthiens, après avoir subi des tyrans, recouvrent leur liberté; des fêtes nationales sont instituées de toutes parts; Olympie, Sparte, Delphes, Corinthe ont leurs jeux olympiques, carnéens, pythiques, isthmiques. Les jeux olympiques, qui servent de date à la chronologie grecque, se célèbrent tous les quatre ans, ceux des autres villes à des intervalles plus ou moins rapprochés. Là on s'exerce à la lutte, aux courses à pied, à cheval, en char; de toutes les villes de la Grèce, de tous les pays colonisés par les Grecs, les peuples y accourent; là les hommes se voient, apprennent à se connaître et à fraterniser ensemble.

Après Homère et Hésiode, les poètes Anacréon, Ésope, Saphos, Théogonis, Alcée, Thespis, Tyrtée, Pindare ont paru; leurs chants exaltent la vive imagination des Grecs: — on connaît Thalès de Milet, Pythagore de Samos, Bias de Priène, Cléobule de Lindes, Pyttacus de Mythilène, Anacharsis de la Scythie, Chilon de Sparte, Solon d'Athènes: et tous ces sages nés en des lieux si divers, créent des écoles de philosophie, sondent les secrets de la nature, font progresser la science, les connaissances humaines; ils se réunissent en des concours, en des banquets, et discutent sur les plus hautes questions de la morale, de la philosophie, de la politique; ils répandent de toutes parts les lumières, consolident l'esprit de solidarité entre les Grecs; et bien que la Grèce soit divisée en une foule d'États, trop souvent en guerre les uns contre les autres, les Grecs forment un grand peuple.

Sparte possède Léonidas, Eurybiade, Léotychide; Athènes possède Miltiade, Aristide, Thémistocle, et bientôt on connaîtra la valeur de ces braves.

Hippias intrigue à la cour du roi de Perse, il excite à la haine, à la guerre contre sa patrie.

Notre tâche n'est pas de décrire des guerres; cependant nous serons forcés de nous arrêter un moment sur cette éclatante lutte de l'Asie contre l'Europe, du despotisme contre la liberté.

Mais nous avons passé sous silence des peuples importants : continuer de ne point nous en occuper, ce serait manquer au titre de ce livre. Quittons donc l'Attique et le Péloponèse, faisons une

excursion en Chine, ensuite aux Indes : leur civilisation est autre que la nôtre, autant dire en dehors de la nôtre; cependant Confucius, Manou, leurs systèmes, leurs lois, doivent être connus de nos lecteurs. De l'Inde nous passerons chez les Perses; nous les suivrons dans leur marche, et nous retournerons en Grèce à la suite de Xercès : alors nous aurons de nouvelles études à faire, bien profitables, nous l'espérons.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

Éthiopiens.

Pages

Les Éthiopiens se disent les premiers de tous les hommes. 5
Le roi d'Éthiopie. Les prêtres. Gouvernement. Superstition. . . . . *id.*
Tribus éthiopiennes. — Race noire. 7
Tribus en communauté. 8
Les Ichthyophages, peuplade sauvage. 9
Les Troglodytes, peuplade sauvage. 14
Ancienne civilisation éthiopienne. 15

Égyptiens.

Premiers temps. 17
Isis Osiris, premières divinités. Découvertes et inventions. *id.*
Hermès, législateur.. 18
Les dieux et les demi-dieux ont régné sur l'Égypte. . 19
Ménas, le premier roi après le règne des dieux. . . *id.*
Uchoerus, Moeris, Sésostris, rois. 20
Gouvernement et guerre de Sésostris. 21
Prisonniers de guerre, canaux, *travaux divers* qu'il leur fait faire. 22
Rhampsinite. Chéops. Travaux divers; pyramides. . . 25
Comment on élevait les pierres pour construire les pyramides, machines qu'on employait. 26
Ouvriers. Constructeurs. Ce qu'ont coûté les pyramides en oignons, raiforts, etc. . . . . *id.*
Chéphren. Pyramide, travaux qu'il fit exécuter. . . 27
Détails sur les pyramides; leurs dimensions. 28
Micérinus. Zara. Anysis. Sabacon. Sethos. Taraca. . . 30
Les douze rois. — *Labyrinthe* qu'ils ont fait construire. 31
Nombre des ouvriers qui ont travaillé à la construction de la *pyramide* de Chéops. 33
Psammétique. . . . . *id.*
Nécos, ou Néchao. Navigation; travaux de découvertes sous son règne. Tour de l'Afrique.. 34

Pages
APRIÈS. Révolte contre lui. 35
AMASIS, roi plébéien. Ses travaux; ses lois. 37
LOIS, MOEURS, COUTUMES, CIVILISATION. 40
Division des Égyptiens en SEPT CLASSES. . . . . *id.*
Insulte aux OUVRIERS et aux pauvres. Leur défense. . 41
Adoration des *animaux*. 45
Gouvernement constitutionnel en Egypte. 46
Nomes, ou préfectures. . . . . *id.*
JUGES. Jugements, *lois*, pénalité des crimes et délits. . 47
La profession de *voleur* autorisée en Égypte. . . . 48
Polygamie. — Science des prêtres. 49
Instituteurs de religions et de lois. . . . . *id.*
Comparaison des *lois d'Égypte et des lois de* MOÏSE. . 51
Circoncision. — Hauteur des maisons; détails divers. 53
Exploitation des mines d'or. SOUFFRANCE DES TRAVAILLEURS. 55

Arabes et Phéniciens.

Les Phéniciens sont les plus HABILES ARTISANS. . . . 61

Hébreux.

SAMUEL, grand-prêtre; sa naissance. 63
Cantique d'Anne, sa mère. . . . . *id.*
Ce que c'est qu'un ROI d'après Samuel. 64
SAUL, roi de Judée. David est appelé auprès de lui. . . 65
David combat et tue le géant GOLIATH. 66
Saül jaloux de David. — Leurs querelles. 67
DAVID chef de bande. Il pille et tue. 68
DAVID roi de tout Israël, après *qu'il eut vaincu Isboseth*. 69
Sur la naissance, les vices et les vertus de David. . . 70
PSAUMES DE DAVID. Plusieurs fragments. 72
SALOMON. Il fait périr son frère et plusieurs officiers. . 75
Jugement de Salomon. 76
TRAVAIL ET TRAVAILLEURS. 78
Ouvriers étrangers. Prosélytes. Tailleurs de pierre. . 79
TEMPLE DE JÉRUSALEM. — Salomon et Hiram. 80
HIRAM-ABI. Quantité d'OUVRIERS incorporés. 81
Description du temple et de ses ornements intérieurs. . 84
Dédicace du temple. Prière de Salomon.

Pages
TRAVAUX DIVERS DE SALOMON. Maison du mont Liban. . 89
Flotte de Salomon. Visite de la reine de Saba. 91
Richesses, cour, luxe et sérail du roi. . . . . *id.*
ÉCRITS DE SALOMON. Plusieurs fragments. 92
RÉFLEXIONS sur David, Salomon et les ouvriers. . . . 95
SUCCESSEURS DE SALOMON. — ROBOAM, son fils. 96
Il est *chassé* par le peuple. *Son royaume est partagé.* . 97
Divers rois de la Judée et destruction de ce royaume. . 99
LES PROPHÈTES. — Extraits de leurs écrits. 100
Dieu préfère les *bonnes actions aux jeûnes et aux prières.* 101
« Vos PRINCES sont les compagnons des VOLEURS, ils ne cherchent que le gain et l'intérêt. . . . . *id.*
« Malheur à vous qui joignez MAISON À MAISON. ». . . 103
« Vous JEUNEZ, et vous faites des PROCÈS et des querelles, ne jeunez plus, etc., etc. ». . . . . *id.*
Malheur à ceux qui s'enrichissent des dépouilles des PAUVRES. 105
Tableau du bien et du mal. Contre l'USURE (Voir aussi tom. I, pag. 118-121). 106
Contre les mauvais PASTEURS. — « Ne vous suffit-il pas, ô RICHES, de vous nourrir en d'excellents pâturages ! etc.». 107
« Comme vous avez *pillé le pauvre*, etc. ». 108
« Écoutez ceci, VACHES GRASSES, qui *opprimez* les faibles, etc. ». 109
Contre ceux qui *vendent cher et à fausse mesure.* . . *id.*
« Vous arrachez aux *pauvres* jusqu'à leur peau. ». . 110
PRINCES oppresseurs et cupides, PRÊTRES avares, PROPHÈTES vendus. 111
L'ENNEMI va détruire cette nation si mal gouvernée. . 112
« Toutes leurs *richesses* seront PILLÉES. Le jour est proche.» 113
Contre les PRÊTRES. « Je vous jetterai sur le visage, etc.» 114
« N'avons-nous pas TOUS le même père? etc. . . . . *id.*
Réflexions à propos des prophètes et sur l'état de la Judée. 115

Grecs.

PREMIERS TEMPS. Formation de divers États de la Grèce. 117
DELUGE de Deucalion. 119
SUR LES DIEUX de la Grèce. 120

Pages

THÈBES. Cadmus, OEdipe, Étéocle et Polynice. . . . 123
ARGOS. Inachus, Danaüs, Pelops, etc. 125
SPARTE. ATHÈNES. Leurs premiers rois. 128
ILE DE CRÈTE. Minos et ses successeurs. 129
TROIE. Dardanus, Tros, Ilus, Laomédon, Priam. . . 138
ÉTAT DE LA GRÈCE. Hercule, Thésée, Musée, Orphée, etc. 132
EXPÉDITION DES ARGONAUTES. Jason, Castor, Pollux, Télamon, etc.. 133
GUERRE DE THÈBES. Les fils d'OEdipe, Adraste, Capanée, etc. 134
GUERRE DE TROIE. — Agamemnon, Achille, Hector, etc. *id.*
ÉTAT DE LA GRÈCE APRÈS LA GUERRE DE TROIE. 138
HOMÈRE. Sa naissance, ses voyages, ses misères, etc. . 140
RÉFLEXIONS SUR HOMÈRE ET SES OUVRAGES. 148
ÉTUDES SUR LA GRÈCE d'après Homère. 150
Pouvoirs des ROIS et droits des PEUPLES. . . . . *id.*
ENFANTS des dieux et des déesses. 154
ESCLAVAGE. TRAVAIL. TRAVAILLEURS. 157
BEAUTÉS DES OEUVRES D'HOMÈRE. 163
Costume de Patrocle. — Marche des troupes d'Achille. 164
Tumulte d'une babaille. Orage sur mer.. . . . . *id.*
Une habitation rustique. Comparaisons. 166
Adieux d'Hector et d'Andromaque. 167
Entretien d'Achille et de Patrocle. 169
Désespoir d'Achille après la mort de Patrocle. . . . 171
Scènes terribles et touchantes entre Achille, Hector et Priam. 172
Paroles énergiques et fières des Grecs et des Troyens. 175
PENSÉES PHILOSOPHIQUES d'Homère. 176
Résumé sur Homère. 177
HÉSIODE. — Il fut *berger*. 178
Extrait de la *Théogonie*. 180
Extrait de son poème *Les Travaux et les jours*. . . . 181
Contre les *juges* qui vendent la justice. 182
Contre les mauvais juges et la cupidité. 183
Contre les *oisifs*; en faveur du TRAVAIL. 184
Missions d'Homère et d'Hésiode. 185
FAITS GÉNÉRAUX. Résumé chronologique. 187

Pages
Mort de CODRUS. — Prise d'HÉLOS. *Olympiade*, etc. . . 188
Formation des républiques en Grèce. 189
LYCURGUE. — Origine des Hilotes.. 190
Note sur le voyageur PAUSANIAS. Note sur PLUTARQUE. *id.*
Lycurgue. INSTITUTIONS. — Rois, sénateurs. 193
Ephores.—Bidéens.—Le peuple lacédémonien se composait de 39 mille privilégiés. 194
Les terres de la Laconie étaient divisées en 39 mille parts, pour autant de citoyens. Il n'y avait de droit que pour eux. 195
Lycurgue abolit la monnaie d'or. — MONNAIE DE FER. . 195
Repas publics. — Emeute contre Lycurgue. 196
Éducation des FEMMES. Elles paraissaient nues en public. ADULTÈRE. 197
Éducation des ENFANTS. On détruisait les contrefaits et les faibles. 199
On apprenait à voler aux enfants. On fouettait les maladroits. 200
HILOTES. ESCLAVES. Comment on les traitait. . . . . *id.*
Chasses aux esclaves, dites *Embuscades*. 201
Les Spartiates ne devaient pas TRAVAILLER. — Mépris du travail. 202
Bons mots des Spartiates, ou réponses *laconiques*. . . *id.*
Lycurgue veut rendre ses lois éternelles. Sa philosophie. 204
GUERRE DE MESSÉNIE. Cause de cette guerre. 205
Conditions faites par les Lacédémoniens aux Messéniens vaincus, tribut, servitude.. 211
Seconde guerre de Messénie. . . . . *id.*
Chants guerriers de TYRTEE.. 212
Les Lacédémoniens vainqueurs une seconde fois. . . 213
SOLON. — Dracon. — Cylon. — Troubles. 214
Solon. Sa naissance, sa jeunesse.. 215
Trois partis dans Athènes. . . . . *id.*
Les PAUVRES accablés de dettes. — Murmures . . . 216
Solon, législateur d'Athènes.. . . . . *id.*
Solon refuse le trône; il ABOLIT LES DETTES.—Murmures. 217
Les affaires reprennent. 218

Pages
Division des citoyens par CLASSES. 218
Les ARCHONTES, — L'ARÉOPAGE, — les QUATRE CENTS. . . 219
Institutions. . . . . *id.*
Le peuple était ÉLECTEUR, JURÉ et JUGE. 220
Rétribution des juges et des jurés. Jugements. . . . *id.*
Ordonné de prendre part aux révolutions. 221
Sur les successions. . . . . *id.*
Contre les deuils exagérés.. 222
Contre les oisifs, en faveur du travail. . . . . *id.*
Comment Solon protégeait le peuple. Lois diverses. . 223
Les Spartiates sont pour les OISIFS; les Athéniens pour les TRAVAILLEURS. . . . . *id.*
SOLON ne croit pas que ses lois puissent être immuables. 224
Son voyage. — Son entretien avec Crésus. 225
Troubles à Athènes. Solon y retourne. 226
Solon appelle les Athéniens à L'INSURRECTION, mais en vain. 227
PISISTRATE impose son autorité. 228
Sa loi en faveur des INVALIDES. . . . . *id.*
Solon se retire dans la solitude. . . . . *id.*
Ses POÉSIES.. . . . . *id.*
Mort de Solon. 230
PISISTRATE, l'usurpateur, est chassé plusieurs fois. . . 231
HIPPARQUE, son fils, tué par Harmodius et Aristogiton. *id.*
Hippias, son second fils, chassé d'Athènes, passe en Perse. *id.*
Honneurs rendus aux martyrs de la liberté. 232
Lumières, progrès, jeux publics, mouvement des esprits. *id.*
Les poètes et les philosophes qui vivent après Hésiode. . 233
Guerriers de Sparte et d'Athènes. On attend les Perses. *id.*

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

PROSPECTUS (1863.)

Ouvrages écrits et publiés par Agricol Perdiguier.

Le Livre du Compagnonnage, 3e édition, ornée de 17 lithographies, 2 volumes. 3 fr. 50 c.

Le même ouvrage avec figures coloriées. 6 fr.

Ce livre renferme ce qui suit : Notice sur le Compagnonnage, Rencontre de deux Frères, Figures de géométrie, Dialogue sur l'Architecture, Raisonnement sur le trait, Avis à ceux qui veulent commencer à dessiner, Chronologie des Faits les plus importants de l'Histoire Universelle, Correspondance des Compagnons avec l'Auteur, Dialogue sur la lecture, Dialogue sur la versification, Dialogue sur le système métrique, Dialogue astronomique, Dialogue moral et religieux, Ce que le Compagnonnage a été, ce qu'il est et ce qu'il doit être ; et en outre 126 chansons par des Compagnons de tout métier et de tout Devoir. Le livre du Compagnonnage a eu l'approbation de MM. Chateaubriand, Béranger, Lamartine, Lamennais, des journaux des opinions les plus opposées, et a valu à son auteur, en 1848, sa double élection de représentant du peuple à la Constituante, et sa réélection à la Législative de 1849.

Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière, 1 volume. 1 fr.

La première édition de ce livre a paru en mai 1861. Le chapitre premier traite de la scission du Compagnonnage aux tours de la cathédrale d'Orléans en 1401, de la formation des Devoirants et des Gavots, des principes opposés de ces deux associations, de leur antagonisme, de leurs luttes et de leur affaiblissement par suite de nombreuses défections. — Le chapitre II traite du mouvement de réforme qui se produisit en 1840 et des efforts des Compagnons les plus intelligents pour faire entrer le Compagnonnage dans une voie nouvelle. — On voit, dans le chapitre III, une historique des révoltes d'Aspirants, des détails précis sur les Compagnons du Devoir de Liberté, et des conseils très-graves adressés aux Compagnons. — Le chapitre IV donne un plan de fusion et de réorganisation du Compagnonnage. Il y a là des conseils aux Compagnons, aux Aspirants, aux Affiliés, aux Sociétaires de l'Union. — Le chapitre V concerne le

Compagnonnage en particulier, et la classe ouvrière en général. Il ne dissimule ni le bon ni le mauvais côté de notre situation, il a été écrit avec le cœur, et c'est avec le cœur qu'il faut le lire. La *Question vitale* est un livre nouveau, qui brise une foule d'idées reçues, qui doit étonner d'abord et ensuite produire le plus grand bien.

Les Gavots et les Devoirants ou la Réconciliation des Compagnons, comédie publiée en 1862. 60 c.

Les Fêtes patronales dans le compagnonnage et autres articles, brochure, 15 centimes, 10 fr. le cent., 5 fr. le demi-cent. — Envoi franco.

Histoire d'une scission dans le compagnonnage, Biographie de l'auteur et Réflexions, 2 vol. 2 fr.

Mémoires d'un Compagnon (Épuisé).

Statistique du salaire des ouvriers (Épuisé).

Maître Adam, Menuisier-poëte. 30 c.

Histoire démocratique des peuples anciens, 7 vol. à 1 fr. 25 c. 8 fr. 75 c.

Ces sept volumes renferment l'histoire des Hébreux, des Assyriens, des Babyloniens, des Ethiopiens, des Egyptiens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Siciliens, des Carthaginois. C'est toute l'histoire ancienne, moins les Romains qui paraîtront plus tard, envisagée au point de vue de l'homme du peuple, et écrite sans emphase pour être comprise de tous. J'ose la recommander, bien que j'en sois l'auteur, parce que je suis assuré qu'elle est instructive, morale et bienfaisante.

Portrait de l'auteur. 30 c.

Chansons nouvelles du Tour de France, avec musique, 2 cahiers. 50 c.

Le Chansonnier du Tour de France, par des Compagnons de tous les métiers et de tous les devoirs, 3 cahiers in-18. 90 c.

Trente-et-un compagnons ont donné des chansons à ce recueil, il y a parmi eux des tailleurs de pierre, des menuisiers, des serruriers, des chamoiseurs, des cordiers, des cloutiers, des toiliers, des tonneliers, des cordonniers, des tisseurs-ferrandiniers, des sabotiers, des boulangers. Chaque composition porte la signature de son auteur. Le *Courrier du Gard* disait des chansons des compagnons : « Puissent-« elles se populariser rapidement, soutenir la force et la « gaîté de l'ouvrier pendant son travail, et détrôner ces « couplets malsains qui trop souvent déshonorent l'atelier et « font pénétrer dans le cœur des jeunes apprentis les pre-« miers germes du vice. »

Les cinq cahiers réunis en un volume. 1 fr. 40 c.

Toutes les chansons des cahiers n'ont aucun rapport avec celles qui sont insérées dans le livre du Compagnonnage.

citons le *Chansonnier du Tour de France* et les *Chansons nouvelles*, œuvre de 31 Compagnons de tous métiers et de tous Devoirs; la *Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière*, où tout ce qui est relatif à cette antique institution est approfondi avec plus de soin que dans aucun de mes autres écrits. Voilà pour le passé; arrivons au présent, à l'actuel. Je viens de faire paraître : 1° *les Gavots et les Devoirants ou la Réconciliation des Compagnons*, comédie en cinq actes; 2° *la Réconciliation des Compagnons*, gravure tirée de la dernière scène de la comédie; 3° *les Fêtes patronales dans le compagnonnage.*

Il existe des hommes imbus de vieilles idées, qui m'accusent encore, qui refusent d'ouvrir les yeux, de se servir en penseurs, en sages, de l'intelligence que Dieu a voulu leur donner; qui croient qu'il était possible de continuer les mœurs du passé, les violences du passé; qui prétendent que nos réformes, que notre adoucissement dans le caractère, nous ont été funestes, et ils disent cela sans réfléchir que nos associations n'ont déjà que trop souffert, et qu'il est plus que temps de les pousser sur un terrain plus beau, au milieu de nouvelles clartés. Ils me font un crime d'avoir une égale tendresse pour tous les devoirs, pour tous les métiers, pour l'ouvrier qui travaille le cuir comme pour celui qui façonne le bois, le fer ou la pierre. Eh bien! oui, j'aime tous les travailleurs, tous les hommes, je voudrais étendre leur intelligence, élever leurs âmes, réchauffer leur cœur, leur moral; je voudrais les rendre tous amis entre eux, tous frères entre eux; je voudrais leur voir de la grandeur dans la pensée,et des mœurs vraiment démocratiques, en harmonie avec les institutions qui nous régissent au temps où nous sommes. J'aime à me représenter un bel avenir. Pour moi, vivre sans idéal, ce n'est pas vivre. Je voudrais, si cela était possible, faire de la terre un paradis. Où est le mal? en quoi suis-je coupable? et pourquoi m'en vouloir?

Qu'il en soit ce que Dieu voudra, je suivrai la voie que je me suis ouverte il y a plus de trente ans. Non, non, plus d'aveugle ou de mesquin fanatisme, plus de haine, de répulsion, de folle prétention; mais, d'autre part, gardons-nous, avec non moins de précaution, de

la plate indifférence, du lâche égoïsme, de ce hideux affaissement, de cette torpeur trop générale qui nous tuent et nous deshonorent. J'appelle à moi le concours de toutes les bonnes volontés. Que je sois compris, et ce qui semble s'en aller ne périra pas, nos sociétés travailleuses, moralisatrices, reprendront une nouvelle force et leur action sera des plus utiles à l'instruction, au bien être, à l'avenir et à la gloire du peuple.

Compagnons, affiliés, ouvriers laborieux, secondez-moi; maîtres, voyez la situation, et soyez-nous propices. Que voulons-nous ? Mettre la paix, l'ordre partout; répandre la lumière, l'amour du travail, de l'étude, de l'art, de la science dans les ateliers; faire descendre dans les cœurs la vieille sympathie, dans les âmes un rayon d'en haut, et former d'honnêtes et bons travailleurs. Assainissons, relevons, étendons le compagnonnage, qu'il soit une école de travail, de dessin, de modelage, de pratiques positives et morales, et qu'il fasse rayonner la connaissance et le bon vouloir sur tous les points de notre patrie : maîtres et ouvriers y trouveront leur compte, nous serons tous heureux, et la masse de nos concitoyens nous accordera ses applaudissements les plus expressifs.

AGRICOL PERDIGUIER.

PARIS, RUE TRAVERSIÈRE-SAINT-ANTOINE, 38.

TITRES, PRIX ET FRAIS D'ENVOI :

Le Livre du Compagnonnage, 3 fr. 50 c.; franco, **4 fr.**
Question vitale, 1 fr.; franco, 1 fr. 15 c.
Les Devoirs et les Devoirants, 60 cent.; franco, 70 cent.
Les Fêtes patronales, etc., 15 cent.; franco, 20 cent.
Le Chansonnier du Tour de France, 1 fr. 40 c.; franco, 1 fr. 50 c.
Le Compagnonnage illustré, 4 planches représentant toutes les sociétés, 6 fr.; coloriées, 10 fr.
La Réconciliation des Compagnons, 2 fr., coloriée, **5 fr.**
Salomon, en grand, 2 fr.; colorié, 4 fr.
Maître Jacques, en grand, 2 fr.; colorié, 4 fr.
Ce dernier ne paraîtra que le 15 mars 1865.
AFFRANCHISSEMENT de chaque planche, 25 centimes.

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

Mo

Que l'on se reporte à 35 ans dans le passé. Le Tour de France était un champ de carnage : chaque ville, chaque route avait ses batailles, ses combats, ses meurtres. Le sang des ouvriers était répandu par la main des ouvriers. Et pourquoi ? Parce qu'ils n'étaient pas du même corps d'état, ou du même Devoir. Etrange raison !

Je vis cette barbarie, ces désordres, ces crimes, j'eus la pensée d'y mettre fin. De là mes premières chansons, mes publications de 1834, de 1836, de 1837, et enfin en 1839, *le Livre du Compagnonnage*. Il agita, inquiéta, irrita le fanatisme; je rencontrai des opposants, des cris, des menaces, mais les partisans ne me manquèrent pas non plus, et les effets de cette publication ne se firent pas longtemps attendre. Mais, disons-le, il fallut faire bonne contenance, résister avec énergie à toutes les attaques, rester constamment sur la brèche, combattre, éclairer, convaincre. Ce même livre reparut en 1841, en 1857, toujours plus complet. D'autres publications vinrent à l'appui. Une heureuse révolution a fini par s'accomplir dans l'esprit et les mœurs du compagnonnage. Plus de combats maintenant, les routes sont sûres, partout des amis, et plus d'ennemis.

En lisant le *Livre du Compagnonnage* il ne faut pas perdre de vue qu'il a paru au temps des plus terribles luttes, qu'il parle toujours au présent, qu'il décrit ce qui se passait sous mes yeux, et que voulant réformer le compagnonnage pour le sauver dans l'avenir, je dus lui dire ses vérités, même celles qui pouvaient lui déplaire : c'est que j'étais son ami et non son courtisan. Je le répète donc, en lisant ce livre il faut se transporter par la pensée dans le temps où il a été écrit, faute de quoi on le comprendrait mal et l'on serait forcément

injuste envers son auteur. Plus tard je ferai un supplément, ou petit volume de notes, pour constater les changements qui se sont produits, pour rectifier mes erreurs lorsque j'en ai commis, et pour me compléter sur quelques points. A ce moment-là je ferai un appel aux lumières de toutes les sociétés. Mais en l'état où nous sommes il faut bien se garder de juger le tome premier sans avoir lu attentivement le tome second. Le *Livre du Compagnonnage* est tout à la fois un livre de morale et un livre d'instruction. Tout homme de sens sentira en le lisant qu'il a été écrit avec le cœur et qu'il s'est proposé un grand but.

On ne se bat plus maintenant, et néanmoins la position laisse à désirer : le compagnonnage a progressé moralement, il a perdu matériellement ; il est moins fort, moins étendu qu'autrefois. Pourquoi cela? Parce qu'il s'est réformé trop lentement, parce qu'il a trop conservé de ses anciens usages, parce qu'il n'a pas embrassé assez largement les principes de la démocratie et de la fraternité, parcequ'il a un passé terrible qui pèse encore sur lui, parce qu'il a commis des fautes, dont il fait maintenant la triste expiation. Mais qu'il persévère dans le bien, qu'il fasse connaître son nouvel esprit, sa nouvelle tendance, que son amour se répande comme l'eau du ciel, qu'il soit l'apôtre laborieux, moral, artistique de la classe ouvrière de nos jours, il redeviendra populaire et il se relèvera plus brillant que jamais.

Nous étions dans le fanatisme, ce qui était un mal; nous sommes dans l'indifférence, maladie de l'époque, dont toutes les classes souffrent, ce qui ne vaut pas mieux. Nous avons combattu le fanatisme, nous combattrons avec la même énergie l'égoïsme et l'aplatissement. Je me suis dévoué, le passé le prouve, je me dévouerai, l'avenir le constatera ; j'ai travaillé, je travaillerai, mais il faut que mes écrits, mes pensées, mes sentiments se répandent; oui, il le faut. J'appelle donc à mon aide le concours de tous les hommes de cœur.

Pour servir la cause des travailleurs j'ai fait succéder les publications aux publications. Je ne veux parler ici que de celles relatives au compagnonnage.

Après le *Livre du Compagnonnage*, que je voudrais voir entre les mains de tous mes frères les ouvriers,

citons le *Chansonnier du Tour de France* et les *Chansons nouvelles*, œuvre de 31 Compagnons de tous métiers et de tous Devoirs; la *Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière*, où tout ce qui est relatif à cette antique institution est approfondi avec plus de soin que dans aucun de mes autres écrits. Voilà pour le passé; arrivons au présent, à l'actuel. Je viens de faire paraître: 1° *les Gavots et les Devoirants ou la Réconciliation des Compagnons*, comédie en cinq actes; 2° *la Réconciliation des Compagnons*, gravure tirée de la dernière scène de la comédie; 3° *les Fêtes patronales dans le compagnonnage.*

Il existe des hommes imbus de vieilles idées, qui m'accusent encore, qui refusent d'ouvrir les yeux, de se servir en penseurs, en sages, de l'intelligence que Dieu a voulu leur donner; qui croient qu'il était possible de continuer les mœurs du passé, les violences du passé; qui prétendent que nos réformes, que notre adoucissement dans le caractère, nous ont été funestes, et ils disent cela sans réfléchir que nos associations n'ont déjà que trop souffert, et qu'il est plus que temps de les pousser sur un terrain plus beau, au milieu de nouvelles clartés. Ils me font un crime d'avoir une égale tendresse pour tous les devoirs, pour tous les métiers, pour l'ouvrier qui travaille le cuir comme pour celui qui façonne le bois, le fer ou la pierre. Eh bien! oui, j'aime tous les travailleurs, tous les hommes, je voudrais étendre leur intelligence, élever leurs âmes, réchauffer leur cœur, leur moral; je voudrais les rendre tous amis entre eux, tous frères entre eux; je voudrais leur voir de la grandeur dans la pensée, et des mœurs vraiment démocratiques, en harmonie avec les institutions qui nous régissent au temps où nous sommes. J'aime à me représenter un bel avenir. Pour moi, vivre sans idéal, ce n'est pas vivre. Je voudrais, si cela était possible, faire de la terre un paradis. Où est le mal? en quoi suis-je coupable? et pourquoi m'en vouloir?

Qu'il en soit ce que Dieu voudra, je suivrai la voie que je me suis ouverte il y a plus de trente ans. Non, non, plus d'aveugle ou de mesquin fanatisme, plus de haine, de répulsion, de folle prétention; mais, d'autre part, gardons nous, avec non moins de précaution, de

la plate indifférence, du lâche égoïsme, de ce hideux affaissement, de cette torpeur trop générale qui nous tuent et nous deshonorent. J'appelle à moi le concours de toutes les bonnes volontés. Que je sois compris, et ce qui semble s'en aller ne périra pas, nos sociétés travailleuses, moralisatrices, reprendront une nouvelle force et leur action sera des plus utiles à l'instruction, au bien être, à l'avenir et à la gloire du peuple.

Compagnons, affiliés, ouvriers laborieux, secondez-moi; maîtres, voyez la situation, et soyez-nous propices. Que voulons-nous ? Mettre la paix, l'ordre partout; répandre la lumière, l'amour du travail, de l'étude, de l'art, de la science dans les ateliers; faire descendre dans les cœurs la vieille sympathie, dans les âmes un rayon d'en haut, et former d'honnêtes et bons travailleurs. Assainissons, relevons, étendons le compagnonnage, qu'il soit une école de travail, de dessin, de modelage, de pratiques positives et morales, et qu'il fasse rayonner la connaissance et le bon vouloir sur tous les points de notre patrie : maîtres et ouvriers y trouveront leur compte, nous serons tous heureux, et la masse de nos concitoyens nous accordera ses applaudissements les plus expressifs.

AGRICOL PERDIGUIER.

PARIS, RUE TRAVERSIÈRE-SAINT-ANTOINE, 38.

TITRES, PRIX ET FRAIS D'ENVOI :

Le Livre du Compagnonnage, 5 fr. 50 c.; franco, 4 fr.
Question vitale, 1 fr.; franco, 1 fr. 15 c.
Les Gavots et les Devoirants, 60 cent.; franco, 70 cent.
Les Fêtes patronales, etc., 15 cent.; franco, 20 cent.
Le Chansonnier du Tour de France, 1 fr. 40 c.; franco, 1 fr. 50 c.
Le Compagnonnage illustré, 4 planches représentant toutes les sociétés, 6 fr.; coloriées, 10 fr.
La Réconciliation des Compagnons, 2 fr., coloriée, 5 fr.
Salomon, en grand, 2 fr.; colorié, 4 fr.
Maître Jacques, en grand, 2 fr.; colorié, 4 fr.
Ce dernier ne paraîtra que le 15 mars 1863.
AFFRANCHISSEMENT de chaque planche, 25 centimes.

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

Paris, le 1863.

Mo

Que l'on se reporte à 35 ans dans le passé. Le Tour de France était un champ de carnage : chaque ville, chaque route avait ses batailles, ses combats, ses meurtres. Le sang des ouvriers était répandu par la main des ouvriers. Et pourquoi ? Parce qu'ils n'étaient pas du même corps d'état, ou du même Devoir. Etrange raison !

Je vis cette barbarie, ces désordres, ces crimes, j'eus la pensée d'y mettre fin. De là mes premières chansons, mes publications de 1834, de 1836, de 1837, et enfin en 1839, *le Livre du Compagnonnage*. Il agita, inquiéta, irrita le fanatisme ; je rencontrai des opposants, des cris, des menaces, mais les partisans ne me manquèrent pas non plus, et les effets de cette publication ne se firent pas longtemps attendre. Mais, disons-le, il fallut faire bonne contenance, résister avec énergie à toutes les attaques, rester constamment sur la brèche, combattre, éclairer, convaincre. Ce même livre reparut en 1841, en 1857, toujours plus complet. D'autres publications vinrent à l'appui. Une heureuse révolution a fini par s'accomplir dans l'esprit et les mœurs du compagnonnage. Plus de combats maintenant, les routes sont sûres, partout des amis, et plus d'ennemis.

En lisant le *Livre du Compagnonnage* il ne faut pas perdre de vue qu'il a paru au temps des plus terribles luttes, qu'il parle toujours au présent, qu'il décrit ce qui se passait sous mes yeux, et que voulant réformer le compagnonnage pour le sauver dans l'avenir, je dus lui dire ses vérités, même celles qui pouvaient lui déplaire : c'est que j'étais son ami et non son courtisan. Je le répète donc, en lisant ce livre il faut se transporter par la pensée dans le temps où il a été écrit, faute de quoi on le comprendrait mal et l'on serait forcément

injuste envers son auteur. Plus tard je ferai un supplément, ou petit volume de notes, pour constater les changements qui se sont produits, pour rectifier mes erreurs lorsque j'en ai commis, et pour me compléter sur quelques points. A ce moment-là je ferai un appel aux lumières de toutes les sociétés. Mais en l'état où nous sommes il faut bien se garder de juger le tome premier sans avoir lu attentivement le tome second. Le *Livre du Compagnonnage* est tout à la fois un livre de morale et un livre d'instruction. Tout homme de sens sentira en le lisant qu'il a été écrit avec le cœur et qu'il s'est proposé un grand but.

On ne se bat plus maintenant, et néanmoins la position laisse à désirer : le compagnonnage a progressé moralement, il a perdu matériellement ; il est moins fort, moins étendu qu'autrefois. Pourquoi cela? Parce qu'il s'est réformé trop lentement, parce qu'il a trop conservé de ses anciens usages, parce qu'il n'a pas embrassé assez largement les principes de la démocratie et de la fraternité, parcequ'il a un passé terrible qui pèse encore sur lui, parce qu'il a commis des fautes, dont il fait maintenant la triste expiation. Mais qu'il persévère dans le bien, qu'il fasse connaître son nouvel esprit, sa nouvelle tendance, que son amour se répande comme l'eau du ciel, qu'il soit l'apôtre laborieux, moral, artistique de la classe ouvrière de nos jours, il redeviendra populaire et il se relèvera plus brillant que jamais.

Nous étions dans le fanatisme, ce qui était un mal; nous sommes dans l'indifférence, maladie de l'époque, dont toutes les classes souffrent, ce qui ne vaut pas mieux. Nous avons combattu le fanatisme, nous combattrons avec la même énergie l'égoïsme et l'aplatissement. Je me suis dévoué, le passé le prouve, je me dévouerai, l'avenir le constatera ; j'ai travaillé, je travaillerai, mais il faut que mes écrits, mes pensées, mes sentiments se répandent; oui, il le faut. J'appelle donc à mon aide le concours de tous les hommes de cœur.

Pour servir la cause des travailleurs j'ai fait succéder les publications aux publications. Je ne veux parler ici que de celles relatives au compagnonnage.

Après le *Livre du Compagnonnage*, que je voudrais voir entre les mains de tous mes frères les ouvriers,

La Réconciliation des Compagnons, lithographie tirée de la dernière scène de la comédie et représentant la réunion de toutes les sociétés avec bannières, et la fête de la Fraternité. 2 fr.

La même lithographie coloriée. 5 fr.

Le Compagnonnage illustré, 4 lithographies portant 40 compagnons et représentant tout le Compagnonnage, couleurs au côté, au cou, au chapeau; le tout bien dessiné et colorié avec soin, avec exactitude, à l'endroit des écharpes, couleurs et faveurs. 6 fr.

Les quatre mêmes planches coloriées à fond. 10 fr.

Chaque planche porte les compagnons que voici :

Planche I. — Tailleur de pierre Étranger ; — Menuisier (2 fois), Serrurier, Charpentier, du Devoir de Liberté ; — Tailleur de pierre Passant ; — Menuisier, Serrurier, Charpentier, Blancher-Chamoiseur, du Devoir. — Planche II. — Chapelier, Tanneur et Corroyeur, Cordier (2 fois), Maréchal, Forgeron, Cloutier (2 fois), Sabotier, Boulanger, du Devoir. — Planche III. — Fondeur, Poêlier, Coutelier, Ferblantier, Tisseur-Ferrandinier, Doleur, Couvreur, Tondeur de drap, du Devoir ; Tonnelier du Devoir de Liberté ; Tailleur de pierre Compagnon de l'Union. — Planche IV. — Vannier, Tourneur, Teinturier, Vitrier, Sellier, Bourrelier, Charron, Plâtrier, Toilier, Cordonnier-Bottier, du Devoir.

De l'ambition de l'estime publique et de ses résultats, ou HISTOIRE D'UN ENFANT DU PEUPLE, par Giraud, ancien payeur du Morbihan. 1 fr. 50 c.

C'est là un livre des plus curieux, des plus moraux, des plus instructifs, que je recommande à tous mes lecteurs, assuré que je suis qu'ils en seront satisfaits et qu'ils s'e trouveront bien.

La Bible des travailleurs, par le même. 1 fr.

Ce livre renferme plusieurs pages de celui qui le précède, néanmoins il a des parties neuves, et l'on sera heureux d le posséder.

Pour les Vignoles, les manuels traitant de tous les métiers, de tous les travaux, et les autres livres les plus intéressants, voir la note insérée dans la *Question vitale*, p. 123 et 132; là se trouvent leurs prix et des renseignements pour se les procurer.

Affranchissement à la poste. — Le livre du Compagnonnage, 50 centimes. — La Question vitale, 15 cent. — Chaque cahier de chansons, 5 cent. — La Scission et la Biographie, 30 cent. — Chaque planche, 25 cent. — Maître Adam, 5 cent. — L'Histoire d'un Enfant du Peuple, 20 cent. — La Bible des Travailleurs, 15 cent. — L'Histoire démocratique, chaque volume, 20 cent. — Les Gavots et les Devoirants, 10 cent.

Pour les cahiers et les planches, lorsqu'on les prendra au complet, j'enverrai franco.

La poste taxe les imprimés sur leur poids. Celui qui demande un ouvrage dont il sait le prix n'a qu'à ajouter, si c'est un vignole ou livre à gravures, 10 centimes par franc, et si c'est un livre ordinaire, par conséquent plus lourd relativement à son prix, 15 centimes par franc.

La poste délivre, au besoin, des mandats de 1 franc. — Pour les sommes moindres envoyer des timbres-poste. — Ne pas manquer d'affranchir les lettres.

AGRICOL PERDIGUIER, libraire-éditeur,
Rue Traversière-Saint-Antoine, n. 38, à Paris.

LA RÉCONCILIATION DES COMPAGNONS, belle lithographie, où l'on compte plus de cent compagnons, portant cannes, couleus, écharpes, déployant trente-sept bannières, réunis autour de l'autel de la Fraternité, sur lequel on voit les statues de Salomon, maître Jacques, et maître Soubise. Un compagnon, sur les marches de l'autel, se fait entendre ; tous les autres écoutent attentivement. Des sentiments généreux circulent dans cette foule, qui représente tout le compagnonnage. Il y a là un lien de famille et un lien de société. La comédie intitulée *les Gavots et les Devoirants* fait connaître les noms et les caractères des principaux personnages en scène. Cette planche là servira de modèle pour les fêtes de l'avenir. Prix en noir, 2 fr., coloriée avec soin, 5 fr.

SALOMON, en grand et en grande tenue. Ce roi, si considérable dans le compagnonnage et la franc-maçonnerie est on ne peut mieux représenté, Près de ses pieds, sur le sol, sont des outils de travail, tels que hache, maillet, marteau, scie, compas, niveau, équerre, rabot, tenaille, des tables de lois, un manuscrit. Plus loin, le terrain représente les environs de Jérusalem. Le temple est dans le fond. Prix en noir, 2 fr., très-bien colorié, 4 fr.

MAITRE JACQUES, fondateur des compagnons du Devoir, en grand et en grande tenue, pour faire pendant à Salomon. A gauche, à droite, au bas de la feuille, sont figurées des représentations historiques. On voit le temple, le Liban, Marseille, Orléans, la Loire, et une scène de fraternité dans le temps actuel. Prix en noir, 2 fr., coloriée avec soin, 4 fr.

Imprimé par Ch. les N-blet, rue Soufflot, 13.

AVIS.

Je tiens à la disposition de mes lecteurs les livres portés ci-dessous :

Le livre du Compagnonnage, par Agricol Perdiguier, 3e édition, 2 vol. avec 17 lithographies. 3 fr. 50 c.

Question vitale sur le Compagnonnage et la classe ouvrière, par le même. 1 fr.

Les Gavots et les Devoirants ou la réconciliation des Compagnons, comédie, par le même. 60 c.

Les fêtes patronales dans le Compagnonnage. 15 c.

Scission et Biographie, par le même. 2 vol. 2 fr.

Maître Adam, menuisier-poète, par le même. 30 c.

Chansons nouvelles du Tour de France, avec musique, par le même, 2 cahiers. 50 c.

Le Chansonnier du Tour de France, par 31 Compagnons de tous métiers, 3 cahiers. 90 c.

Les cinq cahiers réunis en un volume. 1 fr. 40 c.

Histoire démocratique des peuples anciens, par Agricol Perdiguier, 7 vol. à 1 fr. 25 c. 8 fr. 75 c.

— C'est toute l'histoire ancienne, moins les Romains, qui paraîtront plus tard.

Portrait de l'auteur. 30 c.

Histoire d'un enfant du peuple, par Giraud, ancien payeur du Morbihan. Bon livre. 1 fr. 50 c.

La Bible des Travailleurs, par le même. 1 fr.

La réconciliation des Compagnons. 2 fr.

La même lithographie coloriée. 5 fr.

Salomon. 2 fr.

Colorié. 4 fr.

Maître Jacques. 2 fr.

Colorié. 4 fr.

Ce dernier ne paraîtra que le 15 mars 1863.

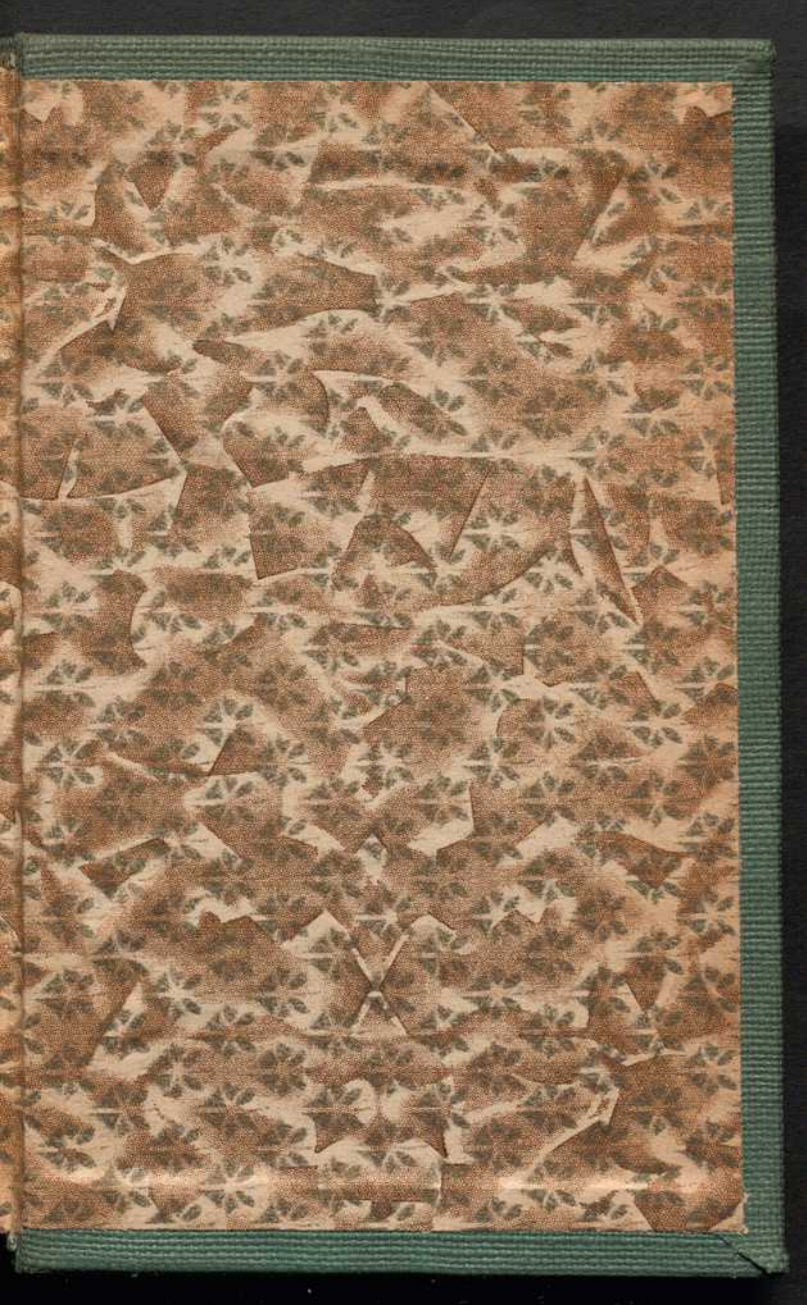
Le Compagnonnage illustré, 4 planches, portant 40 compagnons décorés de leurs écharpes, couleurs, faveurs ; le tout bien dessiné et colorié avec soin à l'endroit des rubans. Tout le Compagnonnage est représenté là avec la plus grande exactitude. 6 fr.

Les 4 mêmes planches coloriées à fond. 10 fr.

L'affranchissement à la poste coûte en raison du poids de l'objet à envoyer. Pour les vignoles et livres à gravures, ajouter au prix d'achat 10 cent. par franc pour l'affranchissement, et pour les livres ordinaires 15 cent. — La poste délivre des mandats de 1 fr. ; pour les moindres sommes, envoyer des timbres-poste. Affranchir les lettres.

AGRICOL PERDIGUIER, libraire-éditeur, rue Traversière-Saint-Antoine, 38, à Paris.

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.



R
.2